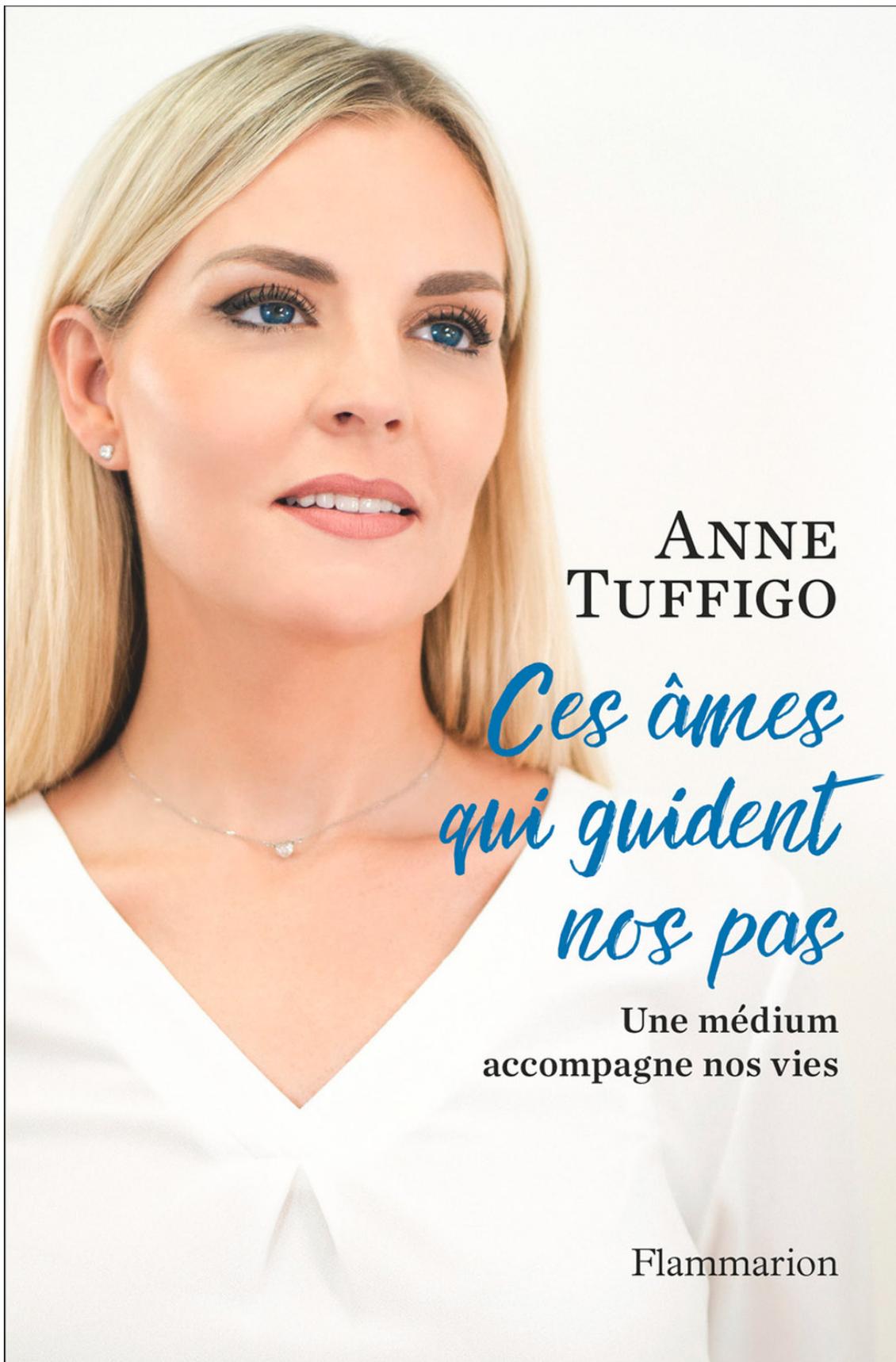
A close-up portrait of a woman with blonde hair and blue eyes, wearing a white top and a necklace. She is looking slightly to the right of the camera with a gentle expression.

ANNE
TUFFIGO

*Ces âmes
qui guident
nos pas*

Une médium
accompagne nos vies

Flammarion



ANNE
TUFFIGO

*Ces âmes
qui guident
nos pas*

Une médium
accompagne nos vies

Flammarion

Anne Tuffigo

Ces âmes qui guident nos pas

Flammarion

Anne Tuffigo

Ces âmes qui guident nos pas

Flammarion

Tous droits réservés

© Flammarion, Paris, 2018

ISBN numérique : 978-2-0814-3109-6

ISBN du pdf web : 978-2-0814-3110-2

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0814-3072-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

« Je ne peux pas faire semblant de ne pas savoir. »

Anne Tuffigo met ses facultés médiumniques au service de ses semblables. Dans cet ouvrage, elle nous éclaire sur son parcours et sur son rôle aujourd'hui. Pour parler de son métier qu'elle exerce avec beaucoup de sensibilité, d'humilité et d'humour, l'auteur qui se voit d'abord comme un « canal », un « vecteur », hésite parfois à le désigner par un chemin de croix ou un chemin de foi...

À travers des exemples et des témoignages du quotidien, elle nous livre un récit « d'accoucheuse d'âme ». Ce faisant, elle nous ouvre sur un plan plus subtil de nos existences et nous montre comment le dialogue médiumnique peut nous guider dans nos vies, nos choix, nous sortir des schémas à répétitions, du deuil... nous accomplir dans nos missions de vie.

Un voyage intérieur pour trouver Sa Vérité.

ANNE TUFFIGO est médium. Elle partage sa vie entre des consultations individuelles à son cabinet parisien, des médiumnités publiques et les conférences qu'elle organise à travers toute la France. Elle renoue avec ses qualités pédagogiques en proposant également des ateliers en lien avec le développement personnel et spirituel. Elle intervient régulièrement dans les médias.

SOMMAIRE

Avant-propos

Des bleus à l'âme

Le deuil

L'éclairage de vie

Secrets et non-dits

Lieux de vie

Vies antérieures

Conclusion

La parole est à eux

Pour aller plus loin...

Remerciements

Ces âmes qui guident nos pas

AVANT-PROPOS

Être en marge de la société, essuyer les regards incrédules, méfiants, voire haineux, telle est en effet la loi. Mon père avait formulé avec une grande justesse ses inquiétudes paternelles tout d'abord, mais également celles d'un homme rationnel qui savait ce que l'évocation de mon activité de médium allait soulever.

Qu'il était plus confortable de m'introduire dans les dîners en tant que professeur de français ! Les convives m'adressaient un regard admiratif, malgré un petit sourire figé que je traduisais avec amusement : n'étais-je pas finalement un peu trop blonde, un peu trop maquillée pour prétendre à l'érudition ? Ce goût d'assortir tous mes rouges à lèvres à mes tenues ne dénotaient-ils pas une superficialité suspecte ?

Force est de constater qu'il m'a toujours été très difficile de sortir de la case dans laquelle on me mettait, comme si ma différence, que je dissimulais habilement par des pirouettes humoristiques, tentait de s'échapper par tous les moyens et provoquait inconsciemment chez mes interlocuteurs l'envie de jouer au Scherlock Holmes en herbe afin de comprendre ce qu'ils ne parvenaient pas à saisir en moi.

Le décès de ma mère avait agi comme un véritable catalyseur, et avait accru mes perceptions médiumniques. Il ne m'était plus possible de les dompter, de fermer mon champ de perceptions extrasensorielles. Elles se rappelaient à moi à chaque instant, pour parfois me déborder. Plus que des manifestations polluant mon quotidien, le message sous-jacent se dessinait un peu plus chaque jour : j'allais devoir choisir mon camp. Les jours d'enseignement s'égrainaient sans grand relief ni plaisir, avec la peur de devenir un jour un professeur acariâtre et rongé par l'usure de la récurrence pédagogique. Je devenais le vecteur de contenus, mais je n'étais plus certaine d'être le bon contenant.

J'avais gardé en moi la force indicible, rassurante et apaisante des messages de maman depuis l'au-delà, et je connaissais désormais leur pouvoir salvateur sur le chemin du deuil. Je n'envisageais pas de garder ces trésors pour moi seule, et devenir un Harpagon, comptant seule ses richesses. Je me la rappelais, distribuant la moitié de ses provisions au sortir de la supérette aux sans-abris de notre quartier, alors que les fins de mois étaient plus que difficiles. Faire le grand saut et changer radicalement de vie me permettait de me rapprocher des valeurs altruistes et humanistes qu'elle m'avait inculquées ; de façon plus expiatoire, ou plus égoïste, je tentais de transformer mon chemin de croix en chemin de foi et de trouver la paix. J'en connaissais le prix : alors que dans certaines cultures, ma vocation aurait été encensée et socialement intégrée, j'allais timidement souffler l'intitulé de mon « métier » à un banquier goguenard, certaine que ce dernier ne m'accorderait aucun crédit, dans tous les sens du terme !

J'ai perdu de nombreux amis ; les portes ont claqué parfois, les téléphones m'ont laissée en compagnie de leur messagerie très souvent. Je peux dire aujourd'hui que le tri a été salvateur, même si

la violence de ces volte-face m'a plongée plus d'une fois dans le doute et les larmes.

J'allais être une saltimbanque, toute jeune maman et pourtant amenée à me déplacer dans la France entière pour proposer des médiumnités publiques : loin de vouloir vendre mon âme au diable, je décidai, dans un élan de pragmatisme, de signer un contrat avec l'Univers. Munie de ma plus belle plume, je rédigeai, dans les moindres détails, les contours de mon nouveau poste de travail en tant que médium qui allaient constituer les fondamentaux de ma nouvelle mission : laisser la priorité à ma petite fille Stella, ne pas être en danger matériellement, faire de belles rencontres humaines. Les rencontres ont été riches, au-delà de mes espérances. Loin des clichés éculés, ceux qui poussèrent la porte de mon cabinet n'avaient rien des bobos parisiens en mal de nouvelles expériences, ou des soixante-huitards sur le retour souhaitant rentrer en contact avec Janis Joplin.

Des chefs d'entreprise, des mères de famille, des jeunes cadres dynamiques, des artistes : des gens comme vous, comme votre voisine de palier, ayant vécu un drame, le plus grand mystère de l'histoire de l'humanité, celui de la mort d'un être cher. Tous tenaillés par l'envie de comprendre, de dresser un pont entre deux rives. Par leur sincérité, leur force parfois, leur chagrin toujours, ils m'ont bouleversée à jamais.

C'est l'histoire de ces hommes et de ces femmes que je souhaite partager avec vous. À travers leur démarche, leur ouverture à la spiritualité, à l'outil médiumnique, chacun d'entre nous peut retrouver un petit morceau de son histoire personnelle. Et y trouver peut-être des réponses.

Des bleus à l'âme

Il est parfait. Il trône au sommet de ma tête, et je l'observe fièrement dans le miroir. J'ai étranglé mes cheveux avec un élastique, heurté mon crâne avec une avalanche de pinces neige, étouffé les dernières mèches avec un filet, et je tousse à présent sous l'épais nuage de laque avec laquelle j'ai inondé ma chambre bleue. S'il faut souffrir pour être belle, comme me le répète tant maman, armée de sa brosse à cheveux, la leçon est appliquée : j'ai la tête comme prise dans un étau, mais ce chignon digne d'un petit rat de l'Opéra est le premier que je réalise seule, du haut de mes huit ans. Je célèbre ma victoire en ornant ce dernier d'un joli ruban de satin rose, qui rappelle la couleur de mon justaucorps ; je finis mon goûter à la hâte, et referme délicatement la porte de notre appartement. Il fait déjà presque nuit quand je dévale la rue Montigny, bien connue des Dieppois quand il s'agit de la remonter les bras chargés de courses, tant elle est pentue et peu éclairée. Cependant, elle est le chemin le plus rapide pour tous les habitants du quartier de Janval – mes parents y habitent depuis toujours une modeste HLM –, pour se rendre au centre-ville, où mon école de danse a son adresse. Fantômes cachés derrière les maisons, monstres hurlant et sifflant dans les branches des arbres au rythme du vent normand journalier,

je n'ai que faire de ces histoires qui se racontent dans ma cour d'école sur la fameuse côte Montigny : mes fantômes à moi ne sont pas dans cette rue, il faut que ma coiffure soit impeccable et que je ne sois pas en retard !

Malgré le son hésitant et chevrotant qui s'échappe du magnétophone à cassettes de M^{me} Printemps, notre professeur de danse classique, une femme énigmatique aux yeux noirs et au port altier, je me laisse emplir et submerger par les premières notes des sonates et autres préludes de Chopin et de Tchaïkovsky. Même si les Beatles et Cat Stevens envahissent d'habitude le salon parental de leurs notes pop et de leurs voix androgynes, je me suis toujours sentie une étrange familiarité avec les compositeurs de musique de ballet, appréciant la parfaite alchimie entre un accord au piano et l'arabesque d'un corps, le frottement d'une corde de violon et le crissement de la colophane sous le chausson de la danseuse.

« Tends tes genoux, baisse tes épaules et ne cambre pas ton bassin ! »

La canne de M^{me} Printemps, avec laquelle elle scande le rythme de nos exercices en martelant le parquet, se retrouve à frapper le creux de ma cheville, et la douleur me sort bien vite de mes rêveries : je suis encore loin d'atteindre le niveau d'une soliste du Bolchoï, et j'essaie tant bien que mal dans ma logique enfantine de décrypter les messages reçus avec autorité et de gérer la vexation en m'agrippant à la barre. Oui voilà, je le sais, M^{me} Printemps me fait aussi peur que lorsque je vois certains dimanches à la télévision la chanteuse Barbara qui entonne *L'Aigle noir* ! Un excellent professeur qu'il n'est jamais envisageable de contredire.

Le cours achevé, la révérence faite, je me précipite dans les vestiaires, le corps déjà courbatu mais avec cette joie toujours renouvelée que me procure la danse. Elle sera de nombreuses années

ma parenthèse de bonheur, mes premières découvertes de l'effort et du dépassement de soi, mais également ma première confrontation aux clivages sociaux et au rejet des différences. Ces heures hebdomadaires de cours, je le sais, sont autant d'heures supplémentaires sur les routes pour mon père, qui prête main-forte sur les chantiers entre Paris et la Normandie afin de faire vivre notre petite famille et d'assumer le coût de ma passion. Je dois, pour ma part, affronter souvent les regards suffisants et interloqués du microcosme bourgeois qui envoie ses enfants garnir les rangs de l'école de M^{me} Printemps, et qui se demande sans cesse comment j'arrive si bien à me fondre dans la masse et à figurer parmi les élèves les plus assidues ; j'ai retenu l'adage que ma mère me soufflait à l'oreille lors de nos séances de coiffage matinales : ma fille, n'oublie jamais d'entrer dans ta journée comme tu entrerais sur scène, apprêtée et toujours prête !

Elle n'est pas si difficile à remonter cette rue Montigny, après les pirouettes et les grands écarts, la lueur des réverbères est mon fil d'Ariane jusqu'à la maison et la faim qui me tenaille une raison suffisante pour hâter le pas. Mon père est sur les routes, ma mère s'occupe de mon petit frère, Thomas, mon cadet de quatre années, et conduire est un tel supplice pour elle qu'elle a tout simplement abandonné la Ford Escort familiale en bordure de plage un mercredi après-midi pour rejoindre à pied notre domicile après une rencontre musclée entre l'aile droite du véhicule et le bus de la Ville. La notion de danger et de prédateur n'est pas répandue dans les années 1980 ou est plutôt l'apanage des grandes villes. L'angoisse qui monte petit à petit au fond de moi à mesure que je me rapproche de l'avenue Ropert se fiche qu'il fasse nuit ou que je sois seule avec mon petit sac à dos Repetto et mon chignon désormais ébouriffé.

Les effluves de potage aux légumes et le rire de mon frère, qui barbotte dans son bain, font office de comité d'accueil, et j'aperçois ma mère dans l'entrebâillement de la porte de cuisine s'agiter au milieu des casseroles et des assiettes. À peine ai-je eu le temps de croiser son regard et d'espérer un sourire en signe de reconnaissance de ma longue marche en solitaire, qu'une déferlante de questions s'abat soudainement sur moi :

— Cette dictée alors, combien de fautes as-tu faites ? As-tu appris ta leçon de géographie ? Et M^{me} Printemps, a-t-elle dit que tu progressais ? Viens manger !

— Euh... oui, non... Je ne sais pas... pas de fautes à ma dictée !

Toujours terminer sur une information positive, telle est la règle des dialogues maternels. Ou plutôt des monologues. L'heure ne sera pas aux échanges longs et animés, le temps que je balbutie mes quelques mots, maman a déjà traversé l'appartement, sorti mon frère du bain, l'a habillé de son pyjama préféré, et l'a laissé glisser le long de sa hanche pour le déposer sur sa chaise et entamer le dîner. La soupe n'a jamais fait grandir, et ce n'est pas le mètre cinquante-deux de notre mère qui va nous convaincre mon frère et moi des bienfaits de la courgette et du poireau. Thomas, comme à son habitude, entame un show clownesque, tente de remporter les rires de l'assemblée et surtout d'échapper à son fumant breuvage. Il a toujours eu en lui cet épatant baromètre des humeurs, mis le désordre pour mieux ramener l'ordre, imité les membres de son entourage jusqu'à la caricature pour très justement les révéler à eux-mêmes ; il sait mieux que quiconque à quel moment le sourire de notre mère vacillera, à quel moment elle s'éclipsera dans le cellier pour plonger la main dans l'imposante boîte à chaussures recyclée en armoire à pharmacie, d'où jaillissent des plaquettes de pilules aux noms imprononçables et aux effets dévastateurs. Il mettra le chaos et

le rire là où je mettrai l'ordre et le silence. Il choisira la légèreté, les pitreries : je choisis le rôle de la première de classe, je ne peux pas être légère, j'ai l'impression d'être aussi vieille que mes *Nocturnes* de Chopin.

« Allez-vous broser les dents, Anne, défais ton chignon, et dépêchez-vous d'aller au lit ! »

Elle s'intensifie et me nargue cette angoisse que je sentais poindre tout à l'heure. Mon cœur bat la chamade, mais je sais que personne ne pourrait comprendre cette peur qui me tenaille. Et d'ailleurs, personne ne doit le savoir.

« Anne a peur d'aller au lit, elle a peur de voir le père Fouettard ! »

Il me défie et explose de rire, tandis que j'enfile ma chemise de nuit comme on se pare de ses derniers vêtements. Alors qu'il saute à pieds joints sur son lit, une fessée sans sommation met fin à ses agiles soubresauts ; c'est ma mère qui donne le clap de fin à cette mauvaise scène de film, et la porte de ma chambre qui se referme lourdement m'encourage à remonter au plus vite mes draps et couvertures jusque sous les yeux. Amenez-les-moi les monstres sous le lit, les pères Fouettard et autres cauchemars d'enfants désobéissants ! Mais comme je suis toujours sage, ils ne daignent pas venir. Ou mieux : si mes copines de récréation disent vrai, je veux bien voir apparaître sur l'instant les fantômes de la rue Montigny, avec leurs draps blancs et leurs chaînes métalliques...

Je dois me concentrer sur ma journée épuisante d'écolière et de ballerine, et tenter de trouver au plus vite le sommeil. Accablée par la chaleur, respirant avec peine, je varie les tentatives de fermer les yeux puis de balayer la pièce de mon regard myope comme un phare vers la mer. L'obscurité est totale, maman ayant toujours pensé que les veilleuses entachaient la bonne qualité du sommeil de sa

progéniture. Alors que mon attention décline, que mes pensées s'enchevêtrent et que mon corps devient pesant, je la vois.

Oh, mon Dieu, c'est encore elle.

Ses contours imprécis sont comme floutés, sa silhouette manque de densité, mais elle est bien là. Malgré la pénombre, je distingue très nettement ses mains qui s'accrochent aux barreaux du lit, son buste menu et courbé vers moi, et je l'entends sangloter en silence. Nul besoin de me frotter les yeux, voilà presque deux années qu'elle a fait de ma chambre le théâtre de ses apparitions. Deux années déjà que je perçois l'invisible et qu'elle n'a du fantôme que l'on dessine dans les livres que le nom : elle est élégante, très féminine et je sais qui elle est.

« Anne, Anne, aide-moi ! »

Mais que me veut-elle ? Pourquoi me terrifier tous les soirs, et que puis-je faire, du haut de mes huit ans ? Comment expliquer que je l'aie immédiatement reconnue sans avoir jamais vu aucun portrait d'elle, ni même l'avoir rencontrée de toute ma jeune existence ?

Je sais qui elle est, elle sait qui je suis, et certains soirs où je rassemble mon courage et ma colère d'être son otage nocturne, je lui chuchote :

— Pourquoi viens-tu me voir sans cesse ?

— Parce que tu peux nous voir...

Aucun son n'a empli la pièce, et pourtant sa réponse résonne dans toute ma boîte crânienne ; de même qu'au-delà de son attitude figée qui la transforme en tableau vivant, il m'est possible de ressentir son désarroi, sa peine et ses remords, comme une vague d'énergie qui viendrait s'échouer sur les berges de mon innocence. Comment dire à ma mère, un matin comme tous les autres, entre le chocolat chaud et les tartines grillées : « Maman, tu sais, cette nuit, ta

mère, Reine, est venue me voir dans ma chambre, elle va très mal tu sais, elle demande pardon... »

C'est un terrible et lourd secret que je porte malgré moi ; non seulement je n'ai jamais rencontré ma grand-mère maternelle, je sais simplement qu'elle est décédée quand ma propre mère, Marie-Christine, n'avait que dix ans. Il est des réponses que l'on reçoit quand on est enfant qui ne tolèrent ni commentaires ni qu'on s'y attarde davantage. Maman usait avec excellence des tons péremptoires et de l'art de vous faire culpabiliser. Je savais qu'elle cachait son chagrin comme une mère veut paraître invincible aux yeux de ses enfants, et je n'envisageais pas de raviver sa peine à la simple évocation des visites de Reine. Au mieux, elle déclencherait les moqueries et les rires jaunes ; au pire, on me taxerait de mensonge, on me punirait sans doute de vouloir me servir de mes ancêtres pour inventer une mauvaise histoire fantastique.

Les visions de ma grand-mère décédée soulevaient un postulat bien plus gênant encore : si elle était capable de se manifester à moi, de me parler, de me délivrer ses messages de désespoir et de pardon, c'est qu'il existait bien une autre forme de vie après la mort, et que j'en étais donc chaque soir le témoin bien involontaire.

Des conneries, tout ça !

Mon enthousiasme et ma pointe de curiosité face aux élans religieux de mes amies furent bien vite découragés l'année où je tentai de raconter à maman les préparatifs des premières communiantes de ma classe. Mon ennemie jurée, la terrible Isabelle, m'avait d'ailleurs pointée du doigt, sous le préau de l'école Louis-de-Broglie :

« Tu n'es pas baptisée ? Tu ne fais pas ta première communion ? Pauvre de toi, tu rejoindras les limbes et tu seras privée de paradis, car tu n'es pas une enfant de Dieu ! »

La sentence paraissait tellement irrévocable que je n'osai pas lui demander ce que pouvaient bien être les limbes que je devais rejoindre, et je me demandai s'il pouvait finalement s'agir de ma chambre bleue dans laquelle la pauvre Reine venait se réfugier chaque soir. Mais tout cela était une preuve, ils se trompaient tous ! Je devais le dire à mes pauvres parents, ils avaient droit eux aussi à leur paradis ! Le premier à qui je posai la question fut bien sûr mon référent, mon autorité suprême, mon père, qui affichait son inimitable sourire pincé lorsqu'une question le dérangeait ou qu'il en ignorait la réponse :

— Papa, es-tu baptisé ? Sais-tu si Dieu existe ?

— Ah, oui, je suis baptisé ! Ta grand-mère me forçait même à aller au catéchisme !

— Et ils t'ont appris si Dieu existait ?

— Je me suis surtout fait tirer les oreilles par le curé, car je cachais mes bandes dessinées de cow-boys et d'Indiens dans le cahier d'études ! S'il existait, ton Dieu, il n'aurait pas laissé périr toute notre famille !

— Ah le curé, parlons-en !, rétorqua ma mère. L'année où je souffrais tant de mes infections pulmonaires et où j'ai dû rester au sanatorium en Alsace, il s'est posté devant moi un petit matin, mes quintes de toux ayant pris une grave tournure, et a commencé à me donner l'extrême-onction ! J'étais encore une gamine, et il m'a terrifiée ! Depuis ce temps, la Bible me sert de serre-lûres !

Je compris bien vite que mes questions existentielles ne trouveraient pas de réponse dans l'enceinte familiale, et qu'il faudrait désormais cloisonner par les quatre murs de ma chambre les manifestations étranges que je refusais tant. Certains soirs même, lorsque Reine ne se présentait pas et que je pensais bénéficier d'une trêve, j'assistais, médusée, à l'étrange présence d'hommes et de

femmes, comme baignés de lumière, évaporés et que je ne reconnaissais pas. Je tentai, en vain, d'appriivoiser ce sentiment de familiarité dans leurs regards, de lecture profonde de mes émotions et de mon âme, où en l'espace d'un instant mes huit années de vie terrestre de petite fille ordonnée se confondaient dans leur bouleversante humanité.

À partir de cette année-là, avec force et détermination, je pris une grande décision : je ferais de la recherche de la Vérité ma principale occupation, et tandis que mes copines s'imaginaient en princesse ou en maîtresse d'école dans un avenir lointain, je me promettais d'enquêter et de trouver les réponses qui m'ouvriraient les portes de l'univers de Reine et de tous ces êtres de lumière.

C'est le cadeau de Noël de mes neuf ans, obtenu en échange d'un bulletin scolaire frôlant l'excellence qu'il fallait poser au pied du sapin pour satisfaire tout autant le Père Noël que mes parents, qui fut mon premier outil d'investigation. Non, pas de poupée articulée que l'on habille à loisir et que l'on marie à un brun ténébreux déambulant dans sa voiture de luxe, ces jouets ne m'ont jamais intéressée et mon principal compagnon de jeu, Thomas, n'était guère plus tenté par ces insipides mises en scène. Tous les midis, alors que nous revenions de l'école pour déjeuner, nous profitions de notre quart d'heure récréatif avant de repartir pour écouter sur le sacro-saint tourne-disque de papa une chanson de son impressionnante collection de tubes musicaux : combien de disques des Rolling Stones ou de Pink Floyd avons-nous rayés en malmenant le saphir ! Après d'âpres négociations, il était donc enfin devant moi : mon magnétophone à cassettes, similaire à celui de M^{me} Printemps, avec l'intégrale du *Lac des cygnes* et un lot de cassettes vierges.

« Tu pourras enregistrer tout ce que tu voudras sur ces cassettes. »

Cette recommandation résonna comme une bénédiction, et bien loin d'accroître ma collection de musique classique, je décidai de m'attaquer immédiatement à une autre cible : mes semblables. J'allais leur poser, telle une journaliste en quête de scoops, toutes les questions qui me taraudaient, et enregistrer leurs réponses sur la bande magnétique. La suggestion de Thomas paracheva mon brillant projet :

« On joue à ni oui ni non ? »

Adjugé vendu ! Trouver des victimes qui devront répondre à mes interrogations, sans se défilier par une réponse laconique ou expéditive. Ils furent nombreux, celles et ceux sur lesquels je dus me faire la main... Les jumelles du rez-de-chaussée de l'immeuble d'en face, Virginie, mon amie d'école primaire, à l'humour caustique, les copains de quartier, plus occupés à enfourcher leurs vélos qu'à se prêter au jeu. Lorsque j'estimai être fin prête et rompue à l'exercice de l'interview, je me glissai dans le canapé du salon, et activai la touche enregistrement sous le nez de ma mère, déjà lovée dans ce dernier et prête à sa sieste quotidienne.

— Maman, pourquoi ne sommes-nous que quatre dans la famille ? Où sont-ils, tous ?

Bravo, Anne ! Tant d'heures passées sur ton maudit appareil, pour poser si maladroitement une question primordiale. Le trac, toujours le trac, le même qui me fait manquer mes pirouettes les pieds emprisonnés dans mes pointes, ou qui me fait bafouiller en récitant mes poésies.

— Tu as raison, tu es en âge de me poser cette question, ou plus exactement d'en entendre la réponse. N'oublie jamais que l'essentiel est que nous restions toujours quatre ! Soudés et unis ! La famille de ton père comme la mienne n'ont connu que des malheurs et des

dramas, ils sont tous morts ma Catou, et les quelques survivants se sont désolidarisés de nous... La guerre nous a tout pris.

Je profitai de la longue inspiration que prit ma mère pour appuyer sur le bouton stop de mon magnétophone. Je savais le moment solennel mais surtout confidentiel, et tandis qu'elle se relevait doucement, je tentai de lui transmettre tout l'amour que j'éprouvais pour elle par l'intensité de mon regard. Les gestes tendres et les grandes démonstrations ressemblaient plus à des maladresses qu'à des habitudes chez nous, c'est pourquoi je me contentai de l'écouter avec attention.

— Tout d'abord, tu sais qu'une partie de ta famille paternelle est bretonne ; ton prénom est un hommage à Anne de Bretagne, mais également à sainte Anne d'Auray. Pour ma part, mon enfant, j'ai choisi ton prénom car il est atemporel, et que tu pourras traverser tous les âges avec ! Elles sont fatigantes les bigoudènes avec leurs bondieuseries ! Ton grand-père Michel, dont tu portes également le prénom, était dans la marine et fut mécanicien pendant la guerre. Il quitta Landévant et opéra en Afrique, à Djibouti. Ce que personne ne sut jusqu'à très tardivement, même pas ton père, c'est qu'à peine à l'âge de dix-huit ans il fut chef d'une poche de résistance des forces françaises intérieures, pour devenir un chef de réseau à vingt ans tout juste. Son enrôlement dans la marine n'était qu'un moyen de fuite pour éviter d'être fusillé ; il revint à la Libération, et intégra un poste à la SNCF, qui l'envoya en Normandie, à Dieppe. Il fut logé à l'*Hôtel de France* et nourri à la cantine des transports ferroviaires. C'est là qu'il rencontra ta grand-mère Odette, qui travaillait en tant que femme de ménage dans ces deux endroits ! Cet homme rude, si autoritaire et pudique, ne pouvait que trouver écho dans l'attitude effacée et le sourire pincé de ta grand-mère, qui avait vécu le terrible drame, alors qu'elle n'était qu'une enfant, de voir s'abattre sur la

maison familiale janvalaise les bombardements allemands. Un étage tout entier de la modeste maison ouvrière s'écroula, et elle dut identifier le corps de son père ainsi que celui de son frère, tous deux piégés mortellement sous les gravats. Dès lors, ton arrière-grand-mère Germaine dut survivre seule avec ses quatre enfants, en se nourrissant avec les produits de son potager. Le quotidien était plutôt morne pour ton père au milieu de ses parents hantés par leur passé, et le malheur frappa à nouveau alors que, à l'âge de quarante-six ans, Michel, atteint d'une tumeur au cerveau, mourut en quelques mois. Les réminiscences des horreurs vécues pendant la guerre ont eu raison de sa quiétude. Odette, quant à elle, et pour signifier son veuvage, enleva une chaise autour de la table de cuisine, et fit de même chaque fois qu'un de ses enfants quittait le domicile pour se lancer dans la vie active. Comme pour les morts, il n'y avait plus de place chez elle pour celui qui décidait de partir.

— Mais maman, le 29 septembre, jour de ma naissance, n'est-ce pas le jour...

— De la Saint-Michel, oui quel drôle de hasard n'est-ce pas ! J'aimais bien cet homme, du peu que j'ai pu le connaître, car il ne m'a jamais jugée et toujours bien accueillie. Pas comme ta grand-mère Odette ! Elle me disait de petite vertu car avant de rencontrer ton père, j'habitais seule un petit appartement.

— Où étaient tes parents ? Ta mère ne vivait pas avec toi ?

Je tentai d'employer le même ton curieux et candide que pour ma question précédente, mais le sang me battait déjà les tempes et ma gorge se serrait. Tandis que je n'osais fixer ma mère, j'aperçus la diaphane présence de Reine juste derrière elle. Elle pouvait donc quitter ma chambre bleue. Elle ne pleurait pas. J'étais le pont entre ces deux femmes : une présence qui reliait deux inconsolables absences.

— Ta grand-mère Reine était belge, et sa famille immigra un peu après le début de la guerre à Dieppe, dans une maison de sous-officiers. C'est là qu'elle rencontra quelques années plus tard ton grand-père Gaston, qui occupait alors le poste de trésorier général de la Ville. Tu sais, être communiste à cette époque le mit en grand danger, et il fut déporté dans un camp de concentration allemand. Il parvint, avec une force de survie incroyable, à s'en échapper en se déguisant en femme. Il en revint pour notre plus grand malheur à tous ! L'homme ressuscité de l'horreur était devenu violent, rempli de traumatismes, et quittait le domicile familial à la tombée du jour, ne quittant plus ses vêtements féminins. Il dilapidait l'argent du ménage sur les champs de courses, ou en spéculant sur des placements hasardeux. Ta grand-mère, déjà cardiaque et asthmatique, sombra dans une grave dépression. Alors que je n'avais que quatre ans, elle multipliait les allers-retours en maisons de convalescence, ou en centre psychiatrique à Saint-Étienne-du-Rouvray. Ces séjours répétés n'ont eu pour effet que d'aggraver ses peurs, ses angoisses et ses phobies, et de nous laisser davantage, ma sœur, mon frère et moi, sous la responsabilité d'un homme qui nous martyrisait.

— Reine pleurait beaucoup alors !

Tandis que le puzzle de l'histoire familiale s'assemblait enfin grâce au récit poignant de ma mère, je fus partagée entre le chagrin et un sentiment de délivrance, quasi jubilatoire. Je comprenais enfin pourquoi Reine se présentait depuis tant d'années au pied de mon lit, prostrée et sanglotante. Emportée par cet élan de vérité, je m'aperçus trop tard que je venais de prononcer ces mots à haute voix. La réaction de maman fut immédiate.

— Elle nous a laissés entre les mains de ce bourreau ! Elle devenait complètement folle ! Elle et ses délires ésotériques ! Au lieu

de nous sauver tous, elle a tenté de trouver des solutions auprès des rebouteux de la région et nous parlait des forces de l'au-delà ! Les dernières années de sa vie ont été un supplice pour nous tous, tu sais ! Elle avait décidé, comme seule issue tangible, de mettre fin à ses jours et de nous emporter avec elle. Elle a mis en application tous les plus funestes scénarios que son esprit torturé avait imaginés : elle tenta de nous pousser sous les rails du train au terminus de la gare maritime, puis de nous étrangler, une nuit, alors que nous dormions profondément. C'est mon frère qui me sauva un jour de l'irréparable, alors qu'elle s'était emparée d'un couteau de cuisine, bien décidée à nous tuer tous cette fois. Alors on se fiche de savoir si elle pleurait !

— Pardon, je ne voulais pas dire ça... Comment est-elle...

— Au lendemain de cette tentative manquée, elle se rendit, au petit matin, au port, au bout de la jetée. Elle laissa sur le parapet son manteau de fourrure, symbole de ses années bourgeoises passées, dans la poche duquel elle avait glissé une lettre de repentir, mais également de dénonciation, envers son mari violent, devenu incestueux, en demandant pardon de trouver la mort comme seule issue possible. Elle avait cinquante-deux ans, et ne savait pas nager. À dix ans, je me retrouvai livrée à moi-même, et en danger quotidiennement. Elle aurait mieux fait d'être envoyée à Sainte-Anne et y rejoindre tous les fous qui déambulent dans les couloirs de l'hôpital ?

Plus d'une trentaine d'années de colère, de désespoir et de haine. Comme une tempête qui vient vous gifler au changement de la marée. Maman m'avait oubliée, emportée par ses douloureux souvenirs, et je me trouvais devant elle à peu près au même âge qu'elle au moment du suicide de Reine. C'est de tout le poids de mes ancêtres qu'elle se délestait l'espace d'un instant, et qu'elle me révélait à travers ses confessions. Il est des sourires qui se teintent de

mélancolie. Je peux dire qu'à ce jour, la triste passation des femmes de la famille fut faite, et qu'en mon âme je pus sentir la notion de gravité. Pour l'entrevoir, il me suffisait d'écouter le prélude de la première *Suite pour violoncelle* de Bach, et de me dire qu'une suite d'arpèges pouvait être le parfait révélateur des tonalités les plus sombres de l'être humain. J'appris alors que toute la fratrie resta sous l'autorité de Gaston, quatre longues années encore, et que la lettre de Reine ne fut jamais prise en considération. Ce dernier, protégé par son rôle municipal, tenta de donner le change aux yeux du voisinage, mais il n'en était rien. Les violences reprurent de plus belle, quand, rattrapé par ses démons, Gaston ne rentra quasiment plus chez lui, laissant ma mère et son frère sans nourriture ni soins. L'aînée, qui, quant à elle, avait onze années d'écart avec ma mère, quitta le foyer à sa majorité et se maria dans la foulée. C'est l'école qui avertit les services sociaux, qui placèrent les adolescents dans des familles d'accueil. Maman se retrouva chez sa sœur, Yvette, majeure, et qui se proposa pour la tutelle. La solidarité ne fut, après ces années d'horreur, hélas pas de mise : c'est dans le grenier qu'une chambre pour elle fut improvisée, avec son lot de courants d'air et d'insalubrité. Yvette avait isolé ce qui symbolisait pour elle la noirceur et la honte dans les combles, avec la poussière et le froid. C'est l'année de ses seize ans que maman fugua, et qu'elle demanda, après des mois d'errance et de petits boulots, sa majorité anticipée, afin d'obtenir un logement, et donc un peu de répit. Ma mère, sa sœur et son frère ne se revirent jamais. Gaston mourut quelques années plus tard, aveugle et malade, à l'hospice du Château-Michel.

Deux familles, deux lignées que la guerre condamna au chagrin, et qui habitaient à peine à cinq cents mètres l'une de l'autre. C'est la chanson de Michel Delpech *Wight is Wight* qui scella le destin entre mes parents, lors d'un bal populaire au casino de Dieppe, et qui fut

l'occasion du fameux slow de fin de soirée : « C'est comme un soleil dans le gris du ciel¹ », entonne-t-il, et c'est ce que fut mon père, Gérard, dans le paysage bien sombre que ma mère avait connu jusqu'à présent.

J'ai rangé mon magnétophone à cassettes au fond d'un tiroir, la culpabilité me rongant le ventre. Loin de me sentir rassérénée, comme je l'espérais, j'avais rouvert des plaies encore suintantes et j'avais laissé maman dans ce canapé, le regard vide et épuisée. Pour la première fois de toute mon enfance, j'attendais l'heure du coucher avec impatience ; même le cours de danse ne sut pas m'apaiser, et à la performance des gestes se mêlait une colère que je sentais poindre. J'ai laissé pinces, élastique et ruban rose en désordre sur le bord de ma commode, et tout à la fois digne et fière dans ma chemise de nuit bien repassée, je les ai attendus de pied ferme.

« Montrez-vous ! Reine, où es-tu ? Pourquoi viens-tu me voir alors que tu as fait souffrir maman ! Arrêtez tous de me faire peur ! Je ne veux plus jamais vous voir ! Plus jamais ! »

Je pus enfin pleurer à chaudes larmes, et retrouver l'innocence de mes neuf ans. Encore sous le choc des révélations de la journée, je me sentais comme punie dans ma curiosité, et si le dicton populaire dit que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, elles m'ont tout de même permis, ce soir, d'affronter les entités de ma chambre bleue. J'entendis des chuchotements aux quatre coins de la pièce, comme des bruissements de feuilles chatouillées par la brise. Reine n'était plus là, et j'eus l'impression d'avoir face à moi un auditoire complet, semblable à celui qui se réunit lors des spectacles de danse de fin d'année de M^{me} Printemps. Loin d'être intimidée ou effrayée cette fois, je fus écrasée par le sommeil : le conciliabule se tiendrait sans moi.

Je me réveillai, le corps et l'esprit endoloris. Les week-ends revêtaient toujours un air de fête à la maison, car ils marquaient le retour de déplacements de mon père, qui travaillait à Paris toute la semaine. Lui revenait la mission d'assurer le revenu familial, à ma mère celle de l'organisation complète du foyer, et le sacro-saint budget. Elle avait d'ailleurs investi, chaque matin, son lieu de comptabilité préféré : la table du petit-déjeuner. Nous l'observions alors, Thomas et moi, griffonner avec ferveur son imposant carnet, tracer des lignes improbables dans des tableaux regorgeant de chiffres. Les enjeux étaient de taille, et tels des gladiateurs guettant le pouce de César, nous observions ses expressions : enjouée, à moi la nouvelle paire de pointes, et peut-être des vacances estivales. Contrariée, il valait mieux finir ses céréales en vitesse. J'ai depuis cette époque toujours détesté les chiffres. Mais ce matin-là, je ne craignis même pas le courroux maternel. Tandis que mon père avait improvisé avec le balai de la cuisine un vaisseau spatial pour mon frère, les mots de la veille prononcés au sujet de Reine tournaient en boucle dans ma tête : si elle avait évoqué les forces de l'au-delà comme responsables de son malheur, et que maman l'avait jugée folle, était-ce mon cas à moi aussi ? Et à défaut d'évoquer une souveraine, une sainte ou une icône, mon prénom n'était-il pas une triste prédestination quant au sort des femmes de la famille ?

Je comptais sur notre dominicale balade le long de la plage, une impressionnante bande de galets, hargneux sous les pieds, qui s'étire du Bas Fort Blanc jusqu'à la jetée ouest, pour me sortir de mes pensées redondantes. Thomas et moi, chevauchant nos vélos aux couleurs métallisées, attendions le top départ de papa, arbitre pour l'occasion, pour nous élancer le long de la promenade et remporter la course. Un vent contraire était toujours responsable de ma défaite, et, même avec deux mauvaises chutes et un nez ensanglanté,

Thomas demeurait le grand vainqueur. Il collectionnait de grossiers empiècements sur ses pantalons, premières victimes de ses courses folles, empêché dans son champ de vision par une cagoule blanche oppressante. Choisisant un rythme de croisière, j'avais le loisir de détailler les badauds qui arrivaient à ma hauteur, et je zigzaguais autour d'eux. Alors que je m'attardais sur certains visages, comme lorsque le regard cherche un point de fixation, je fus de nouveau envahie par des chuchotements, un brouhaha silencieux mais lancinant qui remplissait mon crâne. Plus les roues de mon vélo bravaient les pas des promeneurs du dimanche, plus cette cacophonie s'amplifiait. Un phénomène étrange se produisit conjointement à ces manifestations auditives que je pensais être des acouphènes : malgré certains sourires affichés sur les mines rafraîchies par le climat normand, je pouvais être tout à coup envahie d'une profonde tristesse, par un chagrin que je peinais à contenir. Au détour d'un autre regard, mon cœur battait dans ma poitrine avec allégresse et légèreté. C'était un déluge émotionnel qui me remplissait tout à coup, et qui me forçait, tout en arrêtant ma monture, à faire un déroutant constat : ces émotions ne m'appartenaient pas ! Je me sentais comme perméable aux sentiments de parfaits inconnus, et j'expérimentais, telle une musicienne qui fait ses gammes, des notes et des couleurs qui ne figuraient pas sur ma portée.

Qu'il fut salvateur le retour dans ma chambre bleue ! Le monde, grouillant et éructant ses peines, m'avait envahie. Tel Atlas puni par Zeus, j'étais devenue condamnée à ressentir et à porter les sentiments de mes congénères. Il me fallut, alors, trouver des refuges, des instantanés de quiétude et de solitude afin de me retrouver et de déterminer ce qui m'appartenait ou non. Maman, qui avait le verbe lourd et l'emportement facile, ne trouva donc pas en

moi une adversaire idéale pour les joutes verbales, au point que, plus elle criait et m'envoyait ses décharges de colère, plus je me taisais. Cela me valut, toute mon enfance, et cet impitoyable surnom : le mur.

Je me sentais, à l'heure du coucher, gonflée de courage et prête à réaffronter Reine et sa cohorte invisible, ragaillardie par ma rébellion de la veille. Alors que les minutes et les heures s'égrenaient, que je peinais à contenir mes bâillements, mon petit miracle se produisit : personne ne vint cette nuit-là, ni les suivantes d'ailleurs. La pièce semblait désormais vide de toute présence éthérée, les papillons m'avaient laissé leur chrysalide pour prendre leur envol. À moi les nuits sereines, sans peur ni effroi ! Même si depuis cette époque je n'ai jamais su abandonner édredons, draps et couvertures, mes fidèles armures, à outrance, je compris que le pouvoir de mes exhortations avait pris leur source dans la force de mes intentions. Et quand bien même j'avais peut-être conscience d'avoir refermé la boîte de Pandore de façon illusoire, je célébrai ma victoire en faisant de chaque préambule à la nuit un moment de joie.

Nous avons cohabité presque deux années ainsi mes chuchoteurs invisibles et moi, et je soulageais mon hyperesthésie émotionnelle en m'offrant des cures salvatrices de solitude. Je triais mes amitiés sur le volet, faisais de la danse ma colonne vertébrale. Néanmoins, je sentais toujours planer au-dessus de moi la supposée folie de Reine ; après tout, j'entendais des voix moi aussi ! Et comme mon goût prononcé pour l'investigation et la compréhension des équations inconnues ne se tarissait pas, je trouvai une nouvelle opportunité de recevoir la connaissance : la bibliothèque Jacques-Prévert du mercredi matin. Un rituel immuable instauré par maman, et qui démarrait toujours dans l'excitation et les cris ; il fallait, au préalable, retrouver les trois ouvrages empruntés la semaine précédente afin de

pouvoir procéder à l'échange avec les nouveaux élus. Tel un butin bien caché, le trésor ne nous rendait pas la tâche facile, et le ravisseur présumé, maman, ne nous donnait qu'un délai bien court pour le débusquer. Je profitais alors de la hardiesse de Thomas et de son petit gabarit pour le glisser sous le lit tout en lui maintenant les jambes durant son exploration de ces contrées mal éclairées. Nous partions donc à la hâte et traversions le marché janvalais, qui nous narguait avec ses parfums de crème fraîche, de neufchâtel et de ciboulette.

Je fus fascinée par ce lieu auquel le silence qui régnait lui conférait une atmosphère solennelle ; j'aimais, comme une ballerine à pas feutrés dans les coulisses, glisser le long des allées et m'imprégner de chaque titre des ouvrages qui reposaient là, sans oser m'en emparer et préférant me tordre le cou. Quand mon choix s'était précisé, je laissais mon pouce et mon index effleurer le long de la page, profitant de chaque aspérité du papier, et j'interprétais les rugosités du grain comme des mystères à percer. Ma première grande histoire d'amour, c'est avec les livres que je l'ai vécue. Ils furent, et demeurent, un refuge spatio-temporel, l'univers de tous les possibles, l'écueil de mes peines. Si, depuis mes plus jeunes années, je les ai dévorés, j'en conservais les plus marquants et en apprenais quelques passages :

« Vive maman !

De baisers je la mange.

Vive maman !

Elle est notre bon ange. »

L'univers judéo-chrétien de la noblesse française, incarné par l'incorrigible Sophie et ses célèbres malheurs, dans lequel les domestiques réparent le pire, où Dieu pardonne même aux moins vertueux, encourageait mon imaginaire et entrouvrait la porte de la

foi. Mais à présent que mes questionnements se précisaient, force était de constater que le rayon « Jeunesse » de la bibliothèque Prévert ne me livrerait aucune réponse. C'est sur l'étagère du salon de ma mère, fournie de volumes très éclectiques, que je resserrais mes recherches. Je décalai doucement la Bible, condamnée quelques années plus tôt à servir de serre-livres à tout jamais, et, tel un jeu de dominos alignés les uns à côté des autres, ils s'affaissèrent pour venir s'écraser sur le bout de mes doigts. Deux visages qui s'imposaient sur la première de couverture m'impressionnèrent, ainsi que leurs titres percutants : Sigmund Freud et son *Introduction à la psychanalyse*, et Françoise Dolto et sa *Difficulté de vivre*. Je ne mesurais pas l'ambition quasi insolente d'aborder à douze ans à peine pareils auteurs, mais l'évocation des mots névroses, enfance et inconscient m'amènèrent à penser que je pourrais trouver des réponses. J'en faisais donc mes livres de chevet, grignotant un peu chaque soir quelques pages de leurs colossales œuvres.

« Anne, viens que nous fassions un point sur les affaires que tu dois prendre pour passer ton examen au conservatoire ! »

J'avais supplié maman, sur les encouragements de M^{me} Printemps, de passer le concours d'admission au conservatoire de danse de Rouen, en vue d'y démarrer un nouveau cycle au collège sur un rythme de sport-études. Cela sous-entendait plusieurs années en internat, et d'être ainsi éloignée de ma famille durant la semaine. Tandis que nous détaillions la liste exhaustive des affaires à emporter, maman, victime depuis des années d'une digestion difficile, se concoctait une infusion à l'odeur infâme, portée à ébullition dans une casserole et qu'elle avait laissé mariner en la mélangeant à une cadence régulière. Comme je n'étais guère plus grande que la taille de la gazinière, le fumet atteignit directement mes narines et me porta au cœur. Concentrée à refréner mes nausées

naissantes, n'écoutant plus rien de la conversation, une phrase résonna violemment en moi ; il n'était plus question de chuchotements, mais de mots, audibles et glaçants :

« Ta mère mourra jeune tu sais Anne ! »

J'étais sous le choc. Mes jambes tremblaient, je sentais mon rythme cardiaque s'affoler et se répercuter dans ma carotide. J'aurais pu me laisser glisser sur le pavé glacé de la cuisine, car mes forces m'avaient lâchée. Cette voix que j'avais entendue avait une tonalité plutôt masculine, mais au lieu de m'interroger sur la source de cette manifestation, sur la précision des mots, c'est le visage de Freud, avec sa mine renfrognée et ses petites lunettes rondes qui me vint en tête : tout est ma faute, c'est moi qui veux tuer ma mère ! Comment pouvais-je être si indigne, alors que pour financer mes aspirations académiques elle avait accepté de prendre un emploi à mi-temps dans un cabinet médical ? Qu'elle passait des nuits blanches à teindre mes justaucorps dans de nouvelles couleurs pour donner l'illusion d'un nouvel achat pour m'éviter les moqueries de mes camarades sur mes tenues élimées ? Faisais-je un œdipe tardif ?

J'établissais des théories fumeuses avec mes timides notions de Ça, Moi et Surmoi du psychanalyste autrichien, à qui, je pense, j'aurais pu avouer n'importe quoi si je m'étais allongée un jour sur le divan. Certes, les exigences de maman étaient parfois intolérables, ses colères mémorables, mais pourquoi souhaiter sa mort ? « Faute de pouvoir voir clair, nous voulons, à tout le moins, voir clairement les obscurités. » Avais-je véritablement envie de les comprendre mes obscurités ? Freud, Dolto, si vous saviez combien de moments j'ai passés à vous haïr ! Tout vient de l'inconscient, tout est névrose ? Suis-je folle comme Reine ? Quant à toi Dolto, que disais-tu ? *Que nous mourrons quand nous aurons fini de vivre ?* Ah le bel

euphémisme ! Si personne ne pouvait me comprendre, à quoi servait la fameuse fraternité de l'espèce ?

— Tu connais ta chorégraphie par cœur ?

— Évidemment !

Ma réponse se réclamait d'un réflexe, mais elle eut l'avantage de me tirer de ce moment intérieur douloureux et bouleversant. Je choisis alors de me planter devant l'écran de télévision, pour que mon air encore atterré n'éveille pas les soupçons. Ce que je ne compris que bien plus tard, c'est que mon corps reçut l'information comme une terrible meurtrissure. Quelques mois plus tard, je développai, pour de nombreuses années encore – douze exactement – de l'eczéma qui allait élire domicile le long de mon cou, des rhinites et du psoriasis. Aucun allergologue, à grand renfort de tests approximatifs et de cortisone, ne parvint à m'apaiser : poils d'animaux, acariens, graminées, tous étaient responsables, mais aucun n'était coupable.

Le grand jour arriva, et nous partîmes Thomas, papa, maman et moi pour Rouen afin de passer mon audition. Mon chignon arborait fièrement une couronne de fleurs fraîches, et je consacrai le temps du voyage à répéter mentalement l'enchaînement des pas que je devais présenter. Notre véhicule fut arrêté au feu juste devant le théâtre des Arts, dans lequel je n'avais jamais eu la chance d'entrer.

« Vous verrez, j'irai un jour dans ce théâtre ! Je danserai là-bas ! »

Tout en le pointant du doigt, je nourrissais un engouement non dissimulé, portée par une sorte de certitude intérieure que m'inspirait la vue de ce théâtre. Je déclenchai aussitôt l'hilarité et les douces moqueries.

« Ma chérie, c'est un opéra dédié au chant lyrique ! Aucun ballet n'est produit ici ! »

J'allais trembler dans quelques minutes devant un jury austère, mais je m'imaginai sans problème me produire à l'opéra. Personne pour me le chuchoter cette fois-là, mais la vision du bâtiment déclencha un petit film intérieur, comme ceux des frères Lumière, aux images saccadées et aux plans incertains, tantôt en couleurs, tantôt en noir et blanc, avec des coupes resserrées sur mon futur costume de scène. Le trac me fait divaguer, pensai-je, et je n'eus pas le temps de mûrir la question que je me retrouvai dans un vestiaire bondé de candidates surexcitées. Je découpai consciencieusement des bandes d'escalopes de dinde, préparées par le boucher la veille, et en confectionnai des pansements efficaces dans les pointes pour soulager mes pieds endoloris par les ampoules.

Plus de magnétophone à cassettes, une pianiste attendait le hochement de tête du jury pour remplir la salle de danse des accords d'un imposant piano à queue. J'étais à quelques sysonnes de la délivrance, et je tentais d'appliquer la règle de base de la danse, c'est-à-dire souffrir dans la légèreté et en évitant que le bout de ma pointe ne vienne frapper le sol sous peine de disqualification.

Les résultats nous parvinrent quelques semaines plus tard, et à la joie de mon admission au concours se mêlait la nostalgie de quitter mon cocon familial. Papa me gratifia d'une boutade maladroite, ce qui était sa façon à lui de témoigner sa fierté ; je partageais cette même pudeur : nos mots étaient retenus mais nos yeux bleus s'émouvaient face au monde. Maman avait déjà rassemblé l'intégralité de mon trousseau, et me dit, la voix étouffée par le chagrin :

« Tu es comme ton père, très indépendante, il te faut toujours partir ! »

Dans ma chambre d'internat, qui se résumait à une succession de box dans lesquels six lits occupaient l'espace, et à la veille de la

rentrée scolaire, tout me sembla trop lourd : ce sac tout d'abord, que je trimbalerais chaque fin de semaine jusqu'à la gare comme un boulet qui me lestait et me faisait manquer le marchepied ; mon chagrin ensuite, que je devais dissimuler devant tous les sacrifices faits par ma famille pour me permettre de vivre mon rêve ; ma culpabilité aussi, celle de me dire que je tentais sans doute d'apprivoiser l'absence et le manque de ceux que j'aimais, comme une fuite anticipée ; une forme de punition enfin, celle d'avoir envisagé ou souhaité inconsciemment la mort de ma mère, et d'en expier la faute à travers l'éloignement.

C'est au collège Fontenelle que je passais mes matinées studieuses, alors que les après-midi étaient dédiés aux cours de danse ; les premiers rangs de la classe étaient occupés par les musiciens appliqués et consciencieux, les deuxièmes par les danseuses et les patineuses artistiques bayant aux corneilles et les derniers par les basketteuses et les footballeurs dissipés. À combien de trompettistes, de violonistes et de pianistes avons nous fait tourner la tête alors que nous déambulions d'une salle à une autre du conservatoire avec nos collants roses et nos jupettes volantes ! Tandis que mes petits films intérieurs faisaient dorénavant partie de mon quotidien, qu'ils me permettaient d'analyser le moment présent mais aussi d'avoir des perceptions sur les instants à venir, je m'improvisais marieuse avec un taux de réussite frisant la perfection. Mes années adolescentes m'offraient un peu de superficialité, et j'avais apprivoisé celle que j'avais surnommée « ma voix de l'ailleurs » en me concentrant sur des futilités de collégienne.

Elle me fut toutefois bien utile parfois, je pouvais même y distinguer, face à la grande autonomie et indépendance que mes années d'internat requéraient, une forme de bienveillance et de protection. Alors qu'une nouvelle semaine scolaire en sport-études

démarrait, je déposai mon sac, désormais fidèle compagnon de voyage, dans les vestiaires du conservatoire durant le cours, de même que l'argent de poche mensuel que ma mère avait caché dans l'une des poches. À mon retour, encore haletante et éprouvée par la cadence des enchaînements chorégraphiques, je plongeai intuitivement la main dans mon porte-monnaie, comme poussée par la nécessité d'en vérifier le contenu. Constaté qu'il était vide ne fut finalement qu'une confirmation concrète d'une information qui m'avait été soufflée quelques instants auparavant. Alors que je laissai éclater ma colère et mon indignation face au vol dont j'avais été victime, et que le silence emplissait la pièce d'habitude si animée, un visage s'imposa à moi : j'avais beau fixer avec attention toutes mes camarades présentes, le visage d'Héloïse, d'ailleurs absente, m'apparaissait comme en surimpression sur l'image que mes yeux me renvoyaient. Aucun commentaire, aucune précision ne m'était nécessaire pour accompagner cette vision : je savais qu'elle était l'auteur du larcin. Et quand bien même j'avais été élevée à coups de « Dis bonjour », « Tais-toi et écoute » et « Dis merci », je fonçai sur elle dès que je l'aperçus, en la pointant du doigt.

— Rends-moi mon argent immédiatement ! Je sais que c'est toi qui m'as volée !

Je pouvais douter de moi à chaque instant, hésiter sur mes attitudes ainsi que sur mes décisions, mais la force de cette certitude intérieure provoquait en moi un alignement parfait entre la conviction qui m'animait et l'intensité de mes propos, à tel point que je l'entendis me répondre, médusée :

— S'il te plaît ne le dis pas au professeur, je te le redonne tout de suite ! Comment l'as-tu deviné ?

— ON me l'a dit...

J'avais conscience de l'ambiguïté de ma réponse, laissant sous-entendre que j'avais bénéficié d'indicateurs précieux à l'obtention de la vérité, et de l'ambiance poisseuse que j'avais créée dès lors. Ce sentiment de mensonge par omission me culpabilisait beaucoup : j'avais acquis la maîtrise des gestes grâce à la danse, la maîtrise des attitudes grâce à mon éducation, je me devais encore de maîtriser mes propos pour taire mon intuition implacable. Comment accepter de percevoir et de ressentir si bien les autres, et d'avoir la sensation d'en être si différente ? Les amitiés que je développais étaient-elles sincères puisque nul ne pouvait prétendre m'apprécier pour ce que j'étais réellement ? La notion d'imposture me taraudait, moi qui dès l'enfance m'étais consacrée à la recherche de la vérité.

Ma culpabilité s'est évanouie le jour où mon regard croisa la silhouette de Barbara : bien que dans la même classe, et danseuses toutes deux, elle était toujours en retrait du reste de la classe ; son corps, pétri de féminité, contrastait avec mes postures encore hésitantes de fillette. Elle consacrait les cours de mathématique à la réalisation de dessins, plus exactement de croquis semblables à ceux qu'un styliste aurait réalisés lors de la préparation d'un défilé de haute couture. Elle affichait sans vergogne un œil méprisant et glacial face à quiconque s'aventurait à la toiser, pour mieux apprécier, semblait-il, la solitude qu'elle s'était imposée. Loin de mes cols Claudine et de mes pantalons cigarette à l'ourlet impeccable, de longues robes noires et un manteau-cape composaient l'essentiel de sa garde-robe. Il se chuchotait dans les couloirs qu'elle était modèle pour les élèves de l'école des beaux-arts... Les chuchotements disaient juste.

Elle intégra au deuxième trimestre de cinquième seulement l'internat du lycée Jeanne-d'Arc qui nous accueillait. Le seul lit encore disponible se trouvait à côté du mien, et je fus quelque peu

contrariée d'avoir pour voisine de chambre une fille si peu loquace. J'attendrais presque une semaine avant de lui adresser la parole, partagée entre la curiosité qu'elle nourrissait chez moi et l'envie de mettre fin à cette présence muette.

— Alors, tu te fais à l'internat ? Tu ne trouves pas ce lieu un peu sinistre ?

— Horloge, dieu sinistre, effrayant, impassible, dont le doigt nous menace et nous dit : « Souviens-toi ! ». Tu aimes Baudelaire ?

— Qui donc ? Nous allons l'étudier en cours ?

— Ah non, aucune chance de l'avoir au programme ! Mais si tu veux le découvrir, je te prête mon Walkman, tu pourras écouter la dernière chanson de Mylène Farmer, *L'Horloge*. Une véritable ode à l'au-delà...

Je n'eus pas le temps d'organiser mes bredouillements en phrase cohérente que les premières notes de la chanson atteignaient mes tympan. Je compris aussitôt l'univers énigmatique et torturé de Barbara en me laissant porter par la voix cristalline de la célèbre chanteuse. Tout en m'imprégnant de la mélodie, je ne cessais de répéter mentalement ses derniers mots : « Une véritable ode à l'au-delà. »

Ce premier échange avec Barbara fut le début d'une complicité naturelle et d'une amitié sincère. Elle avait apprivoisé sa différence avec aisance, et m'avait permis de me montrer à elle sans fard. Elle était une artiste complète, habitée et entière, et en véritable éccléctique, combinait le chant, la danse, le piano ainsi que le dessin, qui étaient selon elle, ses bulles d'oxygène. Elle souffrait tout autant que moi lors des cours de matières scientifiques, tandis que nous nous partageons les meilleures notes en français et en langues. Nous nous amusions, sans prendre la réelle mesure des choses, de notre professeur d'allemand, qui nous envoyait systématiquement au

tableau, l'œil lubrique et le sourire libidineux. Nous lançons à la cantonade la dernière phrase du refrain de *Pourvu qu'elles soient douces* :

« Tout est beau si c'est vu de dos² ! »

Grâce à Barbara, un nouvel univers littéraire s'ouvrit à moi, loin des Dolto et Freud au rigorisme parfois glaçant. Je plongeai toute mon âme dans la période des romantiques du XIX^e siècle, et ce qu'ils appelaient leur « bile noire », c'est-à-dire cette mélancolie chevillée au cœur, qui les précipitait dans cette inextinguible soif de voyages et d'ailleurs, de déstructuration de l'art au profit de l'émotion et de la sensibilité. J'avais fait des *Fleurs du mal* mon livre de chevet, et pour la première fois je me sentais proche du poète maudit, doté d'« ailes de géant [qui] l'empêchent de marcher », mais grâce auxquelles il s'approche des confins de l'éther... Je n'étais donc pas la seule à tenter de percer les mystères de l'au-delà, à penser que d'autres plans, supérieurs aux plans terrestres, composaient notre univers.

Par le biais de mes lectures, je me laissais embarquer par les intrigantes *Morella* et *Ligeia* d'Edgar Allan Poe, dont Charles Baudelaire avait traduit les œuvres ; je partais pour Jersey, en 1852, après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, pour retrouver Victor Hugo devant ses « tables tournantes », invoquant l'esprit de sa défunte fille chérie Léopoldine, tragiquement noyée lors d'une sortie en canot sur la Seine. Mais je découvris à travers eux des vies rongées par le spleen, en marge de la société de l'époque, et des deuils inconsolables : la mort, toujours la mort, qui venait les frapper en leur sein. Un père pour l'un, une épouse pour l'autre, une fille d'à peine vingt années pour l'homme océan. Je fus effrayée par les paradis artificiels dans lesquels ils s'enfonçaient pour tenter de

rejoindre les rives de l'ailleurs. Alcool, laudanum, opium, était-ce la condition *sine qua non* pour s'ouvrir aux voies de la spiritualité ?

L'au-delà était-il l'apanage de quelques illuminés en mal d'amour ? À défaut d'être fous, erraient-ils comme Reine dans ma chambre bleue, comme des âmes en peine ?

Tout en étant portée par leur prose, je me refusais à penser que l'unique issue possible à leur sensibilité artistique était la destruction et la souffrance ; percevoir les entités dès l'enfance me condamnait-il à un tel sort ? Après les psychiatres et leurs névroses, j'appris un nouveau terme, diagnostic du D^r Jean de Mutigny pour décrire les années ésotériques d'Hugo : la paraphrénie fantastique. Après tout, j'aimais bien cette association de mots, je me voyais chevaucher une étrange monture pour une épopée magique !

Mes années de danseuse collégienne s'égrenèrent entre la rigueur d'un emploi du temps d'athlète bien chargé et mes rêves d'intégrer un jour une troupe professionnelle afin d'incarner la fameuse Odette du *Lac des cygnes*. Hélas, c'est une fois encore à mes ancêtres et à leur héritage génétique que je dus cet implacable constat : je demeurerais ce que l'on appelle un « petit gabarit » et ne pourrais donc jamais intégrer un corps de ballet aux critères physiologiques très arrêtés. Je dus alors me résoudre, non sans larmes, à revenir à Dieppe pour poursuivre mes études dans un lycée généraliste afin d'y obtenir mon baccalauréat. Ma mère était partagée entre la joie de mon retour et la peine de ne pas voir sa progéniture accéder à son rêve de petite fille. Malgré cela, mes résultats scolaires dans le domaine littéraire se révélaient prometteurs, et elle s'accrochait à l'idée que je pourrais aller loin dans cette voie. Je reçus tout de même, avant ce tournant de vie, un joli clin d'œil du destin : le théâtre des Arts avait ouvert ses portes, l'espace d'une soirée au conservatoire, et j'eus la chance de fouler le sol de cette scène impressionnante, avec l'orchestre en

contrebas... Ma voix de l'ailleurs ne m'avait, cette fois-là encore, pas trompée...

Le retour au bercail fut aussi douloureux que mes crampes musculaires qui se manifestaient chaque nuit, rébellion d'un corps qui ne comprenait pas pourquoi il était brutalement mis au repos. C'est un tout autre décor familial que celui que j'avais laissé en partant que je découvris alors. Tandis que maman consacrait ses après-midi au secrétariat d'un cabinet médical, Thomas, artiste et guitariste dans l'âme, succomba tout d'abord aux tentations de la cigarette, et avec elle, son cortège de soirées festives et de propositions alléchantes pour « s'évader ». Vous dire que je n'ai pas ressenti mes lectures baudelairiennes comme un triste avant-propos à une descente aux enfers familiale serait mentir. Les volutes de fumée de haschich s'évaporèrent pour laisser place au visage hagard, hargneux et désorienté de mon frère dépendant désormais à la cocaïne, à l'héroïne et aux drogues de synthèse. Les addictions, quelle qu'en soit leur nature, amènent leur auteur au mensonge perpétuel et à la dissimulation de leurs actes. Maman dormait dorénavant avec son porte-monnaie sous l'oreiller, pendant que je voyais le contenu de ma boîte à bijoux s'amoindrir de jour en jour.

La riposte maternelle, en écho aux sombres années de son enfance, ne tarda pas : à chaque tension, à chaque altercation avec Thomas, elle ingérait, en guise de repas, tout un tas de médicaments savamment packagés par de grands groupes pharmaceutiques. Hypnos et Morphée ne s'y seraient pas mieux pris pour la plonger dans un sommeil artificiel, la déconnectant peu à peu de la réalité. Aux réveils engourdis de ma mère succédaient les nuits d'errance de mon frère. J'étais devenue le pont fragile de communication entre ces deux plaies vives, taisant ma propre douleur, usant des mots comme de passerelles d'accès à leurs univers de souffrance.

« Je ne deviendrai jamais ce que tu attends de moi ! Je veux être libre ! Tu m'étouffes maman !

« Thomas, arrête de te détruire ! Accepte de te faire soigner !

« La seule différence entre nous deux, vois-tu, c'est que tes drogues à toi sont remboursées par la sécurité sociale maman ! »

Tenir le cap. Ne pas flancher à mon tour. Alors que ma mère déposait mon frère tous les matins à 8 h 30 précises devant l'enceinte du lycée, et qu'il utilisait une porte dérobée pour s'en extraire l'instant d'après, je m'attachai à ce que ma personnalité savait le mieux exploiter : les passions. Avoir pour professeur de lettres un dénommé M. Lamoureux augurait le meilleur pour m'éprendre davantage de cette discipline. J'aimais le contraste entre sa voix douce et le sarcasme de ses mots lorsqu'il voulait désarçonner un élève. Les lectures des grands auteurs s'enchaînaient, de même que ses exigences à nous voir nous dépasser.

C'était donc entendu au fond de moi : je rejoindrais les bancs de l'enseignement, et me donnerais tous les moyens nécessaires pour accéder à mes fins. C'est dans ce même cours du lycée Jehan-Ango que je croisai le regard de celui qui allait devenir mon premier grand amour. Ma petite voix de l'ailleurs me le souffla, avec humour :

« Regarde-le, avec son air assuré qui t'agace, il va te bouleverser ! »

Il me bouleversa en effet. À nous les échanges épistolaires enflammés, à moi l'amour des belles-lettres, à lui l'esprit vif et analytique de la philosophie. Nous avons d'ailleurs été rebaptisés, par nos camarades de classe, « Jean-Paul et Simone », en référence à Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir et à leurs légendaires amours. Il me permit de m'évader des fins de semaines sombres, alors qu'avec mon père nous allions rendre visite à Thomas lors de ses passages à l'hôpital, et que nous préparions les affaires de ma

mère, en partance pour les maisons de repos. Et si les mots de mon père étaient rares, drapés de pudeur et de sang-froid, nous mettions petit à petit nos énergies en commun pour affronter les fragilités auxquelles notre quatuor était confronté.

Je tentais tant bien que mal d'encapsuler mes perceptions, mes intuitions, afin de jouer d'efficacité auprès des miens et me de concentrer uniquement sur l'aide matérielle et concrète que je pouvais leur apporter. C'était sans compter les liens d'amitié et de complicité qui m'unissaient à Lucas, que j'avais rencontré grâce à des amis communs de lycée. Il est des êtres auprès de qui votre sensibilité commune se révèle immédiatement, et malgré ses airs de *bad boy*, son scooter qui pétaradait dans les rues dieppoises, je savais que son ADN émotionnel comportait des points de concordance avec le mien. Il en fut très souvent de même dans mes choix amicaux : pouvais-je parler de choix d'ailleurs ? Les êtres aux parcours semés d'embûches se reconnaissent-ils instinctivement entre eux ? Le champ d'énergie qu'ils déploient rencontre-t-il mon appétence à percevoir la mort et ses chagrins ? Ce fut le cas de Lucas, dont le père mit fin à ses jours alors que ce dernier rentrait dans la période tourmentée qu'est l'adolescence. Ses yeux brillaient de l'insolence de ceux qui estiment n'avoir plus rien à perdre, et qui en ce nom vous défient sans baisser le regard. Nous passions de longs moments, alors qu'il me raccompagnait de la salle de sport où je prenais des cours, à discuter dans sa voiture au pied de mon immeuble. La spiritualité, nos difficultés relationnelles avec nos mères respectives, nos amours, tout y passait. Il m'a reçue de nombreux après-midi chez lui, d'abord entourée de notre bande de copains ; lorsqu'un jour l'un d'eux, pour tromper l'ennui sans doute, lança fièrement :

« Et si on faisait une séance de spiritisme ? Sortez un verre et écrivez les lettres de l'alphabet sur des papiers, on va bien voir si les esprits nous répondent ! Quoi, Anne, tu as peur ? »

Un rire gras et testostéroné emplît le salon de Lucas. Mais ils se trompaient. Bien sûr que non, je n'avais pas peur, je me demandais surtout ce que ce « jeu » allait rouvrir de ce que j'avais fermement emmuré quelques années auparavant. Entre pouffements de rires et roulement de mécaniques, les garçons posaient religieusement le doigt sur le verre de cuisine, retourné pour l'occasion. Je fus la dernière à m'exécuter, bien consciente qu'il ne s'agissait en aucun cas d'un jeu innocent. Le verre se mit à chauffer sous nos index, et à glisser sur la table en bois vernis. Les garçons furent médusés puis galvanisés par cette manifestation, puis les questions fusèrent, les rires nerveux également.

« Dites, cher esprit, ne seriez-vous pas le diable ? Manifestez-vous ! »

Je sentis un air glacé me parcourir l'échine, à tel point que j'en frissonnais. Si le diable ne s'était assurément pas invité à la table de jeunes prépubères en mal de sensations fortes, je compris aussitôt qu'une entité plutôt effrayante s'était faufilée dans la pièce pendant la séance, et que cela annonçait rien de bon. J'eus hâte de rentrer chez moi, un peu lâchement il est vrai, inquiète malgré tout de laisser Lucas avec une âme dont nous avons troublé la quiétude.

« Viens demain à la maison, ces clowns n'ont rien compris, nous en ferons une juste tous les deux ! », me chuchota Lucas.

Malgré le peu d'enthousiasme que je mis à prendre le chemin de son appartement, je me sentais coupable d'avoir participé à cette séance de oui-ja moderne ; Victor Hugo faillit y perdre la raison, je l'avais lu pourtant !

« Regarde l'énorme marque de griffure qu'il y a sur la table de ma mère, elle va me tuer ! »

C'est avec ces mots que Lucas m'accueillit chez lui, brisant le silence instauré depuis la veille.

J'imaginai tout à fait une blague d'un goût douteux pour expliquer cette encoche visiblement profonde, mais je me souvins être partie la dernière de cette petite réunion entre amis. Comment lui expliquer que je soupçonnais qu'une entité plus ou moins bien intentionnée avait élu domicile chez lui ? Je n'en eus pas l'occasion car Lucas avait dressé la table à l'identique : les lettres de l'alphabet sur de petits papiers en arc de cercle, un papier « oui », un papier « non », et ce verre que je regardais du coin de l'œil.

« Je dois savoir de qui il s'agit, tu comprends ? »

Tu sais, les présences qui se manifestent ne sont souvent pas celles qu'elles prétendent être...

Je savais tous les espoirs que Lucas fondait sur le fait d'établir un lien spirite avec son défunt père, afin de comprendre les raisons de son geste, et c'est sans doute ce noble dessein qui me persuada de reprendre place autour de la table. À peine avions-nous posé le doigt sur le verre que j'y sentis une force qui nous dépassait : mon Dieu, qu'avions nous fait ? J'étais tellement focalisée sur le verre et ses allées et venues que j'en avais totalement oublié mon compagnon de galère. C'est une voix rauque, métallique et inquiétante qui me fit sortir de mon état de sidération ; je vis Lucas, les yeux grands ouverts comme des billes, ânonnant un ensemble de mots dont je ne parvenais à déterminer ni le sens ni l'origine linguistique. Il était comme possédé ! Il me fixait sans réellement me regarder, et le rictus qui tordait sa lèvre inférieure me terrorisa.

Que faire ? Je savais qu'une entité s'était emparée de lui, et qu'il n'était plus maître de son corps ni de sa psyché. Mon premier réflexe

fut de me lever précipitamment, et de lui donner une gifle. J'y mis toute ma force, toute ma culpabilité et mes suppliques. En voyant son visage accuser le choc, je me dis que j'aurais pu l'assommer, mais il reprit petit à petit contact avec la réalité. Il comprit que nous avions été totalement dépassés par la situation, et m'adressa une moue embarrassée. Et dire que les planches de spiritisme sont vendues dans les magasins de jouets !

Pensant notre cauchemar achevé, je me laissai choir sur une chaise du salon. Ce moment de relâchement et d'épuisement fut sans doute l'interstice idéal à mes petits films intérieurs pour se manifester ; j'étais à mon tour dans un état cotonneux, et je me trouvai brusquement projetée devant une scène tellement réaliste qu'elle me paralysa de surprise et d'effroi : je me voyais, debout, grelottante, une rose à la main, assistant à la mise en terre d'un cercueil... Je me voyais froncer le nez pour tenter de lire le nom gravé sur le côté de la sépulture... Je ne pus ni distinguer la date de naissance, ni la date de mort, mais les lettres, alignées les unes à côté des autres, me sautèrent au visage : L.U.C.A.S.

Les larmes coulèrent le long de mes joues, et je demeurai silencieuse, comme vidée de mon énergie vitale.

— Mais qu'as-tu ? Tu vas bien Anne, qu'as-tu vu ? Raconte-moi !

— Je... t'ai vu mort ! Enfin, pas réellement, j'assistais à ton enterrement, c'était horrible !

Point de précautions oratoires, de délicatesse, de diplomatie : j'expulsais les mots comme pour me débarrasser de leur signification. Je fis passer cela sur le compte de la terrible expérience paranormale que nous venions de vivre, espérant bêtement qu'il oublierait bien vite cette prophétie. Il ne l'a jamais oubliée. Moi non plus... Je me suis juré alors de ne plus jamais m'installer à quelque table de spiritisme que ce soit.

Arthur Rimbaud écrivait que l'on n'est pas sérieux quand on dix-sept ans ; rire, être légère, oui, je le pouvais, mais je portais comme une croix le poids de mes facultés intuitives. À quoi bon rêver au prince charmant, s'il devait fuir en découvrant que je pouvais lire en lui comme dans un livre ouvert ?

J'obtins mon baccalauréat littéraire avec mention ; j'avais passé des aurores studieuses ainsi que des crépuscules appliqués à ingurgiter mes leçons de latin, de grec et de philosophie. J'avais un seul objectif en tête : être admise en classe préparatoire, en hypokhâgne, à Paris. Tout le corps enseignant dieppois m'avait porté en ce sens, et c'est le lycée Jules-Ferry qui m'accueillit pour ma première année parisienne. Je repris le train que j'avais laissé quelques années auparavant pour repartir chaque fin de mois lestée de mon fidèle sac de voyage ; il s'était appesanti de mes peurs de laisser ma mère à ses chagrins et mon frère à ses fragilités. Mes parents ayant peu de moyens, je résidais dans un foyer de jeunes filles préparant les concours aux grandes écoles, dans un arrondissement huppé de la capitale. Je connaissais bien les règles de vie en communauté et m'étais intégrée aisément à ce microcosme féminin : préférant le travail intellectuel nocturne, je réveillais mes amies de chambre vers trois heures du matin, lorsque j'avais terminé mes devoirs, pour celles qui voulaient assister au lever du jour un stylo-plume à la main. M'assommer de travail, me transcender dans les études était sans doute mes ingrédients du déni, et une façon de ramener, par tous les moyens, un peu de satisfaction et de fierté dans les yeux de ma mère.

Nous partîmes quatre-vingts, nous nous vîmes trente à pouvoir prétendre passer en khâgne ; je n'ai jamais eu une âme de compétitrice, mais j'avais aimé cette année passée à m'enivrer de travail. La distance, les visites répétées de maman de médecins en

psychiatres, de gastro-entérologues en chirurgiens l'avait amenée à entretenir avec moi une véritable correspondance épistolaire où elle se confiait sur ses souffrances. La lourde allopathie qu'elle s'imposait avait terriblement endommagé ses fonctions intestinales, et elle dut subir plusieurs opérations destinée à enrayer les nécroses déjà présentes. Je repensai sans cesse à cette terrible scène, dans notre petite cuisine, où s'échappaient les effluves repoussants de ses tisanes miracle. C'est donc au téléphone que je lui appris mon admission au célèbre lycée Henri-IV, pour une année encore plus ardue que la précédente. Je reçus une timide approbation, mais je savais que j'avais éloigné ses démons pour quelques jours, au mieux pour quelques semaines.

« N'oublie pas de lire et de te cultiver ! Cela t'ouvrira toutes les portes du monde Anne ! »

Elle me répétait cette phrase telle une formule magique, comme pour conjurer le sort d'une malédiction familiale qui avait condamné les hommes et les femmes à leur triste condition. Mon amour des livres est la plus belle passation qu'elle ait pu me faire.

Sans que je le comprenne de prime abord, et ayant bien pris soin, durant toutes mes années d'études, de faire taire ma voix de l'ailleurs, les Moires étaient déjà à l'œuvre, déroulant inlassablement les fils du Destin de leur rouet. Elles me disséminaient çà et là de petits signes que je ne percevais pas. Tout d'abord, en 1997, le programme de lettres modernes avait pour thème l'éloquence. Le principal ouvrage choisi fut *l'Éloquence sacrée* de Bossuet, et ses *Oraisons funèbres*. Je passai mon année de khâgneuse à lire des discours rendant hommage à Henriette Anne d'Angleterre et au grand Condé...

Je fus modestement sous-admissible au grand concours de l'École normale supérieure ; je n'avais jamais eu prétention à devenir

normalienne, connaissant mes axes de faiblesse et mon émotivité à fleur de peau dès qu'il s'agissait d'entrer en compétition. Mes résultats me permirent surtout de ne pas avoir à passer les partiels à la faculté et d'intégrer directement une année de licence à la Sorbonne, au cœur du Quartier latin. Je reçus des mains de l'administration un grand livret jaune contenant la bibliographie à se procurer pour l'année universitaire à venir, ainsi que les thèmes des cours magistraux : « Religion et spiritualité » pouvais-je lire en lettres capitales.

J'esquissai un sourire quand je vis que Victor Hugo avait été retenu comme auteur principal, et sa « Fin de Satan » m'obligeait, pour la première fois, à démissionner de sa fonction de serre-livres la Bible qui se faisait toujours discrète sur l'étagère parentale.

L'état dépressif de maman nous inquiétait tous, mon père, Thomas et moi. Mon frère avait réussi, après quelques années en marge de tout projet, vivant de concerts qu'il donnait grâce à ses prodigieux talents de guitariste, à s'extraire petit à petit de ses paradis artificiels, et me bluffa un matin lorsqu'il m'annonça vouloir faire ses trois jours.

« Mais faire son service militaire n'est plus obligatoire mon Thomi ! », lui dis-je en pouffant de rire.

Non seulement il ne plaisantait pas, mais il fut admis aussitôt à aller faire ses classes à Besançon, au sein du Génie, dans l'armée de terre. Je pensais à tort que sa nature pacifiste et sa fibre d'artiste solitaire allaient avoir raison de son engagement et de son obéissance face à l'imposante hiérarchie militaire. Il n'en fut rien ; son entrée dans l'univers de la défense s'effectua par moins douze degrés un mois de novembre dans le Doubs. Il partit ensuite assez rapidement en mission à l'étranger, s'exposant ainsi à des dangers

mortels. Nous avons fait tous deux parallèlement, et sans le savoir, de la mort notre décor quotidien.

« Le problème, mes enfants, c'est ce grand vide. Mes phobies, mes peurs s'y engouffrent et grandissent. Vous vous êtes éloignés de moi sans me dire pourquoi, et je souffre de vos absences. Je sais pourtant que les enfants ne cicatrisent pas nos propres blessures. »

À la lecture des mots si douloureux de ma mère, je m'efforçais d'être présente auprès d'elle autant que possible. Ne pouvant plus résider au foyer de jeunes filles, je dus louer un studio en banlieue parisienne, et trouver un travail parallèlement à mes études pour pouvoir le financer. L'année de la maîtrise qui s'ouvrait allait me permettre de bénéficier de moins de cours en amphithéâtre, mais de jongler entre mes travaux de recherches littéraires, mon emploi de vendeuse dans une grande parfumerie près de la gare Saint-Lazare et les longues heures que je passais avec maman au téléphone.

La question que toute la famille se posait était la suivante : quel sujet allais-je bien choisir pour mon mémoire ? Autrement dit, avec quoi allais-je les assommer une année durant, tant au téléphone que devant le rôti dominical ?

— Vous m'écoutez, tous ? Ça y est, j'ai trouvé le sujet de mon mémoire ! Mon directeur de recherches l'a validé, dis-je les yeux brillants d'impatience.

— Eh bien dis-nous de quoi il s'agit ! Ta mère bouillonne de le savoir, rétorqua papa.

— J'ai choisi le thème suivant : La mort dans les romans français et allemands du tournant du siècle...

— Il n'y a bien que toi pour choisir un sujet aussi glauque. Merci sœurlette, j'ai déjà le blues, se moqua Thomas.

Tout une année, je l'ai analysée, fouillée, presque disséquée. J'avais besoin de savoir comment la mort était abordée par les

auteurs que j'aimais tant : Maupassant, Zola, le D^r Arthur Schnitzler étaient les protagonistes de mon mémoire sur lesquels je comptais pour faire la lumière sur un thème omniprésent dans ma vie. Je conclus ma soutenance, un caniculaire mois de juin, par ces mots : « La mort, dans les romans, n'existe tout simplement pas. Aussi bien, quand on parle d'elle, parle-t-on à peu près toujours d'autre chose. La mort, sans proposition identificatoire réelle, est un personnage digne d'une commedia dell'arte, portant le masque de la perte. »

Si je n'avais eu aucune réponse concrète à mes questions existentielles, mon mémoire eut l'avantage de m'offrir deux choses essentielles : une très bonne note tout d'abord, qui me donnait le sésame pour les concours de l'Éducation nationale, et une étrange sensation d'apaisement quant à mon parcours littéraire. Je me sentais être allée au bout d'une démarche, au bout d'une quête avec la rédaction de ce mémoire. La suite ne faisait que s'inscrire dans une logique de carrière. Je fus rapidement appelée à l'enseignement, car Paris manquait cruellement de professeurs de français dans les lycées afin de préparer les élèves au baccalauréat. Je faisais de nombreuses vacations tout d'abord, devant m'imposer face à un public peu motivé, léthargique à l'idée d'aborder les grands auteurs et les commentaires composés. Il s'intéressait davantage à la longueur de mes jupes. Il faut dire que je n'étais leur aînée que d'une poignée d'années seulement.

Alors que j'étais confortablement assise en tailleur dans mon canapé, et que j'écoutais religieusement maman me parler de ses rendez-vous médicaux, qui rythmaient en quelque sorte sa journée, elle lâcha, au détour d'une phrase :

— Ma mère me manque tant, tu sais, Anne... Ces abrutis de psychologues et de psychiatres n'ont rien compris, si je parle trop de

mes ancêtres au funeste destin, je reçois une nouvelle ordonnance de leurs drogues... Et sans elles, je ne sais plus vivre à présent.

J'eus l'impression, à l'évocation de Reine, dont elle n'avait plus jamais reparlé depuis mes neuf ans, qu'une bombe venait de se dégoupiller. L'image n'était pas anodine quand on sait que Thomas avait fait du déminage sa spécialité sur les terrains en guerre. Les nombreux soucis intestinaux de ma mère lui avaient valu une mise en invalidité, l'empêchant désormais de pouvoir exercer une activité professionnelle. Inlassablement, nous l'accompagnions, papa et moi, à ses séjours en maisons de repos, à ses hospitalisations régulières, nous répondions à ses appels de détresse en pleine nuit. J'étais devenue une véritable fée du logis, je revenais en Normandie afin de lui laver et repasser ses affaires, lui acheter des vêtements de nuit. Bien qu'ayant une épouse affaiblie et parfois vindicative, je n'ai jamais vu le regard de mon père sur elle changer un seul instant : il était rempli d'amour et de patience. Trente-deux années d'engagement pour le meilleur, et pour le pire. Je l'admirais pour cela.

Je l'avais encouragée à trouver des activités, elle qui avait toujours vécu à cent à l'heure et qui battait des records de marche à pied. Elle avait tout d'abord intégré l'équipe bénévole de la Croix-Rouge occupée à trier les dons de vêtements faits à l'association. Mais ce qui la nourrissait, c'étaient les échanges humains, cette connexion facile qu'elle savait créer avec les gens. Elle répondit alors à une petite annonce, un couple cherchant une personne de confiance pour garder leurs enfants en bas âge quelques après-midi par semaine. Je la vis, pour la première fois depuis longtemps, retrouver le sourire au contact de ces bambins, une fille et un petit garçon de quelques années son cadet, lui rappelant sans doute ses années auprès de Thomas et moi. Elle m'avait expliqué qu'elle

soulageait les parents, des commerçants dieppois, de leurs longues journées de travail. Elle eut un véritable coup de cœur pour le petit Pierre, qui, du haut de ses quatre ans, avait bien du mal à prononcer le prénom « Marie-Christine », comptant bien trop de syllabes à son goût.

L'année 2004 débuta par une nouvelle redoutée de nous trois : Thomas allait partir en Opex en Afghanistan. Après l'intervention des États-Unis, la France, dans son adhésion à l'Otan, envoya des troupes au sol pour participer à la sécurité du pays, à la suite de la chute du régime des talibans. Il s'agissait donc de sécuriser les villages, de débusquer et d'éradiquer les mines antipersonnel, et de permettre la mise en place d'élections présidentielles. Une mission longue de six mois, incertaine et éprouvante. Je sentis maman vaciller à l'annonce du départ de Thomas ; l'idée de passer les fêtes de fin d'année sans son fils lui était insupportable. Je menais pour ma part une vie parisienne sur les chapeaux de roue, avec un eczéma qui grimpait le long de mon cou et de mon cuir chevelu comme du lierre aux murs d'une maison, et un contrôle plus ou moins maîtrisé de ma petite voix de l'ailleurs.

Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, avais-je appris de mes lectures bibliques. Les rêves prenaient souvent le relais de mes refus d'obtempérer à mes facultés intuitives ; une nuit, je me retrouvai soudainement projetée sur les bancs d'une église, mon meilleur ami posant une main fraternelle sur l'épaule. J'assistais, consternée, à un enterrement religieux, sans savoir de qui il pouvait bien s'agir ! J'avais beau interroger toutes les personnes présentes autour de moi, je n'obtenais aucune réponse.

Ce rêve ne m'inquiéta pas outre mesure ; je n'éprouvais pas d'inquiétude démesurée quant au départ de Thomas. Et maman nous avait fait promettre que si elle venait à partir, elle ne souhaitait

ni sépulture ni cérémonie religieuse, car « Dieu est un con qui ne l'avait jamais aidée ».

Je mettais mes nuits agitées sur le compte de la fatigue et du stress dus aux cours. Lorsque, par un soir de novembre de cette même année, la sonnerie du téléphone retentit.

— Anne, je n'ai pas entendu la porte de la maison se refermer. Ta mère est partie, alors que j'étais en pleins travaux dans notre chambre. Le bruit de la perceuse a couvert son départ ; combien de temps avant que je me rende compte de son absence, je ne le sais pas ! Je pars à sa recherche, j'ai peur tu sais, elle n'a que de toutes petites chaussures découvertes, et un imperméable si fin... Il ne fait que quelques degrés dehors...

L'état de choc dans lequel je me trouvais paralysa tous mes membres ; je m'accrochai à mon téléphone comme on s'accroche aux faibles lueurs d'un phare dans la nuit. Ma petite maman, pas toi, pas maintenant... Le téléphone était devenu mon seul pont de communication possible avec mon père ; je me sentais loin, impuissante et inutile. De là à réfléchir logiquement à l'endroit vers lequel elle avait pu se rendre, j'en étais tout simplement incapable. Je ne percevais que mon afflux sanguin taper dans ma boîte crânienne.

— La falaise ! Elle a dû vouloir s'y rendre ! Où es-tu ?, hurlai-je soudain.

— J'y suis passé une dizaine de fois au moins ! Il n'y a personne... Je reprends la voiture, et je repars sillonner la ville...

Un soir de novembre 2004, un mari a cherché vainement son épouse toute la nuit ; une fille a prié sa mère, en gémissant, en maudissant puis en négociant avec l'Univers ; un fils a combattu l'ennemi, sans comprendre qu'il s'était faufilé au sein de sa propre famille.

Elle avait en effet pris le chemin vers la falaise, comme sa propre mère, quarante-deux ans auparavant ; sans doute faible, avec les lourds traitements médicamenteux qu'elle prenait, et les températures d'automne, elle s'était ravisée. Un regain de vie avait secoué son corps et son esprit, et elle chercha une maison à la porte de laquelle frapper. Elle poussa un épais portail en bois peint ; ce dernier était ouvert. C'était pour mieux l'accueillir à son ultime rendez-vous avec le Destin. La maison, appartenant à des parisiens, était inoccupée la semaine. Elle chancela, puis s'écroula en se blessant mortellement sur le sol. À quelques mètres de mon père, qui l'appela désespérément toute la nuit.

« Il y a un temps où ce n'est plus le jour, et ce n'est pas encore la nuit. Ce n'est qu'à cette heure-là que l'on peut commencer à regarder les choses, ou sa vie : c'est qu'il nous faut un peu d'obscur pour bien voir, étant nous-mêmes composés de clair et d'ombre. » Elle avait griffonné cette citation de Christian Bobin dans son fameux cahier de comptes. Elle quitta son enveloppe terrestre précisément dans cet entre-deux temporel.

J'étais au volant de ma voiture, au petit matin, en route pour le travail, lorsque mon téléphone, posé en évidence sur le siège passager, retentit. Je pris soin de me ranger sur le bas-côté de la route car je savais que cet appel allait bouleverser ma vie à tout jamais ; il me faudra d'ailleurs de nombreuses années pour ne pas ressentir de terribles angoisses avant de répondre à un appel téléphonique.

— J'ai retrouvé ta mère... Il était trop tard... Sa voix était étouffée de sanglots.

— Je prends le premier train, et j'arrive...

Je me suis laissée choir, telle une poupée de chiffon qu'on laisse glisser sur le sol. Je comptais sur l'automatisme de mes gestes pour m'amener à bon port, pour m'orienter intuitivement dans cette gare

que je connaissais si bien. J'étais cette fois lestée d'une peine immense qui se diffusait dans tout mon être à chaque battement de cœur. Arrivée au pied de mon immeuble, mon téléphone me fit tressaillir, si bien que j'en fis tomber mon sac à main.

— Vous êtes Anne, la fille de Marie-Christine ? Nous sommes les parents de Pierre et Agathe, nous...

Voulant m'éviter un trop pénible dialogue, je ne les laissai pas terminer leur phrase.

— Je suis désolée, maman ne pourra plus s'occuper des enfants, elle...

— Nous sommes au courant, et nous sommes sous le choc comme vous ! Nous tenons le magasin de pompes funèbres de Janval, ne le saviez-vous pas ? Si vous nous le permettez, nous aimerions nous occuper avec vous des préparatifs, elle était un rayon de soleil pour les enfants.

Je n'oublierai jamais le regard que nous échangeâmes mon père et moi, alors que je frottais encore la semelle de mes chaussures sur le paillason. Notre quatuor n'était plus, et ne serait plus jamais. Papa ne s'était jamais réellement intéressé aux papiers, à la gestion administrative du foyer ; ses yeux hagards m'indiquaient qu'il était à mille lieues de toutes ces contingences matérielles.

— Il faut prévenir Thomas, tu sais ! Cela va être délicat, tout contact est interdit dans un pays en guerre ; l'armée filtre tout. Tu sais, j'ai bien réfléchi : nous ne sommes pas certains qu'il pourra être là à temps pour la cérémonie funéraire ; tu imagines le choc pour lui si nous n'avons qu'une urne à lui présenter ? Tout ce qu'il reste de sa mère ?

Je ne pouvais me résoudre à une telle alternative, tout en étant rongée par la culpabilité de ne pas respecter les dernières exigences de maman. Mon rêve prophétique me revint en tête, et souleva une

terrible colère en moi : tout était donc écrit ! Son jour, son heure, les circonstances, vous ne lui avez laissé aucune chance !

Il est des moments surréalistes dans une vie, celui où, par exemple, alors que vous pleurez encore celle qui vous a donné la vie, vous devez choisir une couleur de tour de cercueil, des vêtements chics comme pour aller à l'opéra, des musiques d'accompagnement pour la messe. Je me demandais à quel moment mon père allait exploser devant toutes ces futilités. Il implosait plutôt. Je découvris pour la première fois, n'ayant pas connu de décès avant celui-là, la mort et ses rituels : la dépouille de maman avait été déposée en maison funéraire, afin de lui dire un dernier au revoir. Si je trouvais le mot dépouille glaçant, et malgré l'appréhension dévorante que j'éprouvais à m'approcher de maman, une impression d'incongruité accompagna mon entrée dans la petite pièce : ces gens qui étaient là, soi-disant de ma famille et que je rencontrais pour la première fois, ce cercueil ouvert, et cette présence absente : c'est ça, je venais visuellement de le comprendre ! Il n'y avait plus personne dans ce corps terrestre, l'âme de maman s'était évaporée. À quoi bon venir la pleurer ici ? J'assistai à une étrange procession d'hommes et de femmes qui déposaient des fleurs ou des objets dans sa sépulture. J'allais crier : « Tout cela est ridicule ! Maman n'a jamais rien possédé ! », lorsque tous les regards se posèrent sur moi. Thomas n'étant pas encore exfiltré de sa mission, j'étais l'unique représentante des descendants de la famille Tuffigo.

Qu'allais-je bien pouvoir déposer, pour ma part ? Des fleurs, des souvenirs ? J'imaginai l'humour grinçant de ma mère commentant mon geste. Finalement, que savais-je faire de mieux ? J'arrivai le lendemain, succédant à mon père, qui avait tenu à lui glisser autour du cou le dernier collier qu'il lui avait offert. Je posai auprès d'elle, à la stupéfaction générale, une lettre, que j'avais pris soin de mettre

sous enveloppe et de timbrer, comme pour aller au bout de mon intention. D'aucuns diront que le chagrin m'aura fait perdre la tête...

J'ai repris l'extrait du livre de Jacques Salomé *Car nous venons tous du pays de notre enfance*, que maman aimait tant : « Maman, j'ai besoin ce matin, avant d'entrer dans ma journée, de t'adresser ce billet... » Cela me semblait évident, j'allais lancer cette bouteille à la mer. Puisque nous avons toujours correspondu l'une et l'autre de son vivant, je lui demandais de maintenir cette correspondance depuis l'au-delà, et de m'envoyer des signes. J'avais un besoin vital de savoir si je faisais fausse route, si ma voix de l'ailleurs n'était tout simplement pas le fruit de mon imagination créative débordante. À qui mieux qu'elle, agnostique convaincue, pouvais-je poser cette requête ? Si je faisais fausse route, je le saurais immédiatement.

Il fallait à présent se rendre à l'église pour la messe de funérailles. Nous passâmes auparavant chez le fleuriste pour nous assurer de la bonne réalisation de nos commandes ; nous fûmes surpris de voir le nombre de couronnes et de gerbes qui jonchaient le sol. Maman était très appréciée de tous, et les marques d'affection étaient nombreuses. Je fus stoppée dans mon élan quand je vis une gerbe, habillée d'un ruban de satin portant l'inscription suivante « À ma sœur chérie ». Comment cette sœur, qui l'avait fait tant souffrir dans sa jeunesse, et qui ne l'avait jamais revue depuis, se permettait-elle une telle initiative ? Mon père, que je retins de ne pas piétiner la composition florale, me souffla simplement : « Ta mère serait furieuse ! »

La cérémonie fut belle de sobriété, ce qui me consola face au choix cornélien que nous avons dû faire. Thomas n'arriverait que le lendemain, nous avons hélas vu juste. Un soleil éclatant transperçait de ses rayons les vitraux de l'église, faisant lumière sur le cercueil, posé près de l'autel ; une douceur naturelle vint apaiser le désespoir qui nous saisissait. Sitôt rentrés à la maison, désœuvrés et silencieux,

le téléphone de papa sonna ; le curé de l'église du Sacré-Cœur, se confondait en excuses :

— Monsieur, nous sommes infiniment désolés ! Il y avait tant de bouquets à amener au cimetière pour votre épouse que nous venons seulement de nous apercevoir que nous en avons oublié un... C'est une très jolie gerbe portant le message « À ma sœur chérie ». Que devons-nous en faire ? Venez-vous le chercher ?

— Nous l'offrons à la paroisse, mon père ! », répondit d'une voix amusée papa, ce qui dû surprendre l'homme d'Église.

« Je n'en attendais pas moins de maman !, pensai-je aussitôt. Ses réponses étaient en marche ! »

Encore engourdie de chagrin, je reçus un nouvel appel des parents de Pierre et Agathe. Ils me demandaient l'autorisation, sans vouloir nous blesser, mon père et moi, de remettre une petite annonce dans le journal afin de trouver une nouvelle baby-sitter. J'appréciai leur délicatesse et leur souhaitai de trouver la perle rare. Une semaine s'écoula quand j'entendis le ton déconcerté, mais teinté d'impatience à me faire part de leur anecdote :

« Ma femme et moi n'en revenons toujours pas ! Nous avons cette semaine organisé des entretiens afin de recevoir les personnes ayant répondu à notre annonce. La première femme qui s'est présentée à nous nous a dit d'un ton enjoué qu'elle s'appelait Marie-Christine, qu'elle avait cinquante-deux ans, comme votre maman, et qu'elle avait conscience que prononcer son prénom allait être difficile pour les petits... Nous l'avons engagée sur-le-champ ! Tout cela est incroyable... »

Je savais que si maman se décidait à se manifester, elle allait le faire de la même façon que dans sa vie de tous les jours : en bonne native du bélier qu'elle était, avec force et fracas. Était-ce sa façon à elle de me dire qu'elle s'était trompée, qu'elle était près de nous ?

Non seulement je le sentis, mais je devinais son envie de continuer à garder la maîtrise des choses. Je retrouvais des signes de sa présence chaque jour : la chanson de Michel Delpech qui se calait chaque fois que je démarrais ma voiture, son parfum qui s'échappait d'un foulard flottant au loin, et son *modus operandi* préféré : disséminer son prénom un peu partout dans mon quotidien.

Je partais rejoindre des amis au Pays basque, et m'engouffrais dans la salle d'embarquement d'Orly. L'aéroport, déjà très fréquenté et bondé habituellement, grouillait de voyageurs. Entre ceux qui attendaient pour embarquer, dont je faisais partie, s'ajoutaient soudain ceux qui débarquaient, avec un retard certain. Je perdais patience et à deux doigts de l'agoraphobie, j'étais prête à rebrousser chemin. C'est alors qu'un homme, visiblement pressé, entrepris de fendre la foule, dans un mécontentement collectif. Il hurla soudain en levant les bras au ciel :

« Marie-Christine, reviens ! Reviens ! »

Les larmes me montèrent aux yeux ; toutes celles que je retenais depuis son départ, celles qui ne voulaient pas marquer l'absence. Enfin, au fond de moi, je savais. Je savais que j'avais accès depuis toujours à un petit morceau de ciel, que la mort n'était qu'un changement d'état, et non une fin. Reine m'avait ouvert la voie lorsque j'étais enfant ; sans doute avait-elle souhaité cette passation, elle-même n'ayant peut-être pas pu trouver durant sa vie terrestre un cœur ouvert et tolérant à qui parler de ses ressentis, sans subir les moqueries ou pire, être taxée de folie.

Mon eczéma disparut totalement après que j'eus séché mes larmes. *Alea jacta est !*

J'avais passé une partie de ma jeunesse à organiser ma pensée et mes ressentis comme un mille-feuille : le mental ainsi que le contrôle de ma petite voix de l'ailleurs dominaient l'ensemble ; je distillais

ensuite mes émotions et ma sensibilité en fonction du milieu dans lequel j'évoluais, et j'avais remisé l'univers hyperintuitif sous une épaisse couche de déni et de doutes. L'illusion parfaite.

Je n'avais pas compris qu'en adressant une telle requête à maman j'avais en quelque sorte rouvert la boîte de Pandore, j'avais donné une autorisation tacite d'intégrer totalement à ma vie mes facultés médiumniques.

Le monde invisible me le rendait bien : c'est la silhouette de mon grand-père Michel que je distinguais chaque soir au pied de l'escalier de mon petit appartement en duplex, ou encore une polyphonie de voix qui y allaient de leurs petits commentaires lorsque je croisais un inconnu dans la rue. J'avais déchiré ce fragile pan de voile entre l'Invisible et moi. Au-delà de mon deuil, cette plaie béante que je tentais de soigner, je comprenais alors que la perte d'un être cher entraînait une maïeutique imparable : que voulais-je vraiment ? Où se situaient mes essentiels ?

J'étais un efficace petit soldat du quotidien, mes journées suivaient des rituels imparables. Mais comme un professeur de français aurait pu annoter la dissertation d'un élève : j'avais soigné la forme, mais pas le fond...

« Je vais rendre visite aujourd'hui à mon vieil ami Michel, tu sais, il est médium et très doué ! Cela te dit ? Cela te ferait du bien, tu sais... C'est un homme extrêmement pris, mais je vais m'arranger ! »

Je fus tirée de mon lit par cette insolite proposition amicale. Encore un Michel ? Qu'allais-je bien pouvoir lui dire ? L'heure n'était pas à la spéculation, puisque j'entendais déjà le moteur de sa voiture gronder sur la longue avenue de mon quartier pavillonnaire.

— C'est loin ?, lui demandai-je en claquant un peu trop fermement la portière.

— Oui, la route est longue ma belle ! Nous allons en Enfer figure-toi !

Mon ami Guillaume, qui connaissait Michel depuis de nombreuses années, possédait un sens de l’humour très décalé, que je comparais à celui des célèbres Monty Python. Je cherchais donc le bon mot dans cette phrase acide. Il n’y en avait aucun ; nous nous rendions réellement rue de l’Enfer, en direction de Chartres. Trop tard pour se défilier.

Le chemin forestier bordé d’arbres qui nous faisaient une haie d’honneur, le perron de la maison ancienne aux pierres délavées et érodées par le temps, la silhouette plutôt bonhomme de Michel, qui nous attendait de pied ferme, mais sans jamais nous adresser un seul regard : un scénariste plantant le décor d’un film d’épouvante n’aurait pas mieux fait. Il s’agissait à présent d’extraire mon corps engourdi par la route et par l’inquiétude de cette voiture, et de reprendre un peu de contenance pour saluer le vieil homme. Ma main tendue salua le vide.

— Entre, petite.

L’adjectif était parfait ; je me serais volontiers faufilée dans les craquelures des murs pour me faire le plus petite possible. Guillaume observait mon manège en souriant ; je lui réglerai son compte plus tard ! Sans un mot, Michel m’invita à prendre place autour de la table d’un cosu petit salon, qui semblait réchauffer l’ambiance. J’osai pour la première fois le regarder dans les yeux ; je les vis alors s’enrouler dans leurs orbites, et un long souffle s’échappa de sa cage thoracique. Il était incorporé. Les entités prenaient le contrôle de son corps et se servaient de lui comme un outil pour communiquer. Je savais qu’il ne fallait pas interrompre brutalement cet état modifié de conscience, mais je ne pus contenir mes mots :

— Arrêtez Michel, je ne suis pas là pour ça !

Je m'attendais à recevoir les foudres du vieil homme, et cela aurait été tout à fait mérité. Au lieu de ça, il reprit doucement possession de lui-même, et me posa cette question avec calme et attention :

— Pourquoi alors, dis-moi ?

Il avait le ton et les mimiques des parents qui posent une question à leur progéniture tout en connaissant la réponse.

— Parce que je crois... Cela va vous paraître fou... Que je suis médium...

— Eh bien, Anne... Tu en as mis du temps... Ils t'attendent depuis toujours, le sais-tu ?

Il avait appuyé sur chaque syllabe de chaque mot pour que je m'imprègne du temps qui s'était écoulé. Je savais que l'homme, peu enclin à la flatterie ou à la complaisance, était sincère.

— Que dois-je faire ? Je vis à côté de mes chaussures ! Je n'aime plus mon métier ! J'ai fait tout ça...

— Pour ta mère ! Elle en a conscience. Elle a eu peur, tu sais, au moment de partir, elle ne croyait en rien au monde de l'astral. Es-tu prête à travailler ? Je te propose de t'aider, es-tu d'accord ?

Mon cerveau saturait face à ce tsunami d'informations que je recevais d'un coup. Je ne retins que le mot que je connaissais le mieux, celui qui m'avait permis de garder une arche solide face à toutes les difficultés de ma vie : le travail.

— Travailler ? Parfait ! Quand commençons-nous ? Merci à vous Michel.

Nous étions donc convenus que je me rendrais chaque semaine en Enfer. Je n'avais aucune idée de ce que cette formation pouvait représenter, hormis le trajet fastidieux de la Seine-et-Marne aux confins des Yvelines que j'allais effectuer en train. Ma décision était

prise : j'arrêtais tout. Je me laissais une année « pour voir » ; voir si tout cela faisait sens, j'effectuerais alors définitivement ce grand tournant de vie. Par peur d'inquiéter les miens, je décidai de ne rien leur dire, racontant que je désirais me tourner vers le web journalisme. Je demandais pardon chaque soir pour mon pieux mensonge.

C'est armée de mes plus fidèles alliés que j'arrivai motivée à notre première journée de formation : cahiers, stylos, marqueurs fluorescents pour retenir l'essentiel. Tout droit sortis de mon cartable. Michel ne possédait rien d'autre dans ses mains qu'un paquet de Post-it jaunes. Un peu maigre, pensai-je... Il saisit avec difficulté une grosse boîte en métal brossé de son buffet, semblable à celle que possédaient les médecins généralistes dans laquelle des centaines de fiches bristol contenant les coordonnées de ses consultants peinaient à respirer. Il écrivit fébrilement une annotation et un signe, et colla le papier avec force sur la table :

— Patrick, décédé en 2003, vas-y !

Vas-y ? Comment ça ? Et les livres, les leçons ? Tout était trop beau ! Je m'en voulais d'avoir été si naïve, et voyais là une façon pour cet heureux retraité de combler des après-midi sans doute trop mornes dans ses enfers si peu fréquentés. Il réitéra sa demande, comme si j'étais atteinte de surdité soudaine. Il demeurait calme, et silencieux, observant chacune de mes attitudes et de mes réactions. Ma bonne éducation, son âge avancé et son imperturbable attente m'empêchèrent de prendre mes jambes à mon cou. Une heure s'écoula ainsi, interminable et douloureuse. J'étais à la fois en colère, d separ e, et sans aide quelconque.

— La séance est terminée. Tu peux rentrer chez toi ; à la semaine prochaine Anne !

Pas un mot, pas un commentaire. C'est un zéro que j'aurais mis en rouge sur ce Post-it !

Je redoutais dorénavant de mettre un pied dans le train de banlieue, en sachant désormais de quoi allait être faite ma journée. Il était d'une ponctualité rare, m'attendant dans sa petite voiture grise sur le quai de la gare. Et mon calvaire reprenait forme. Il dura d'ailleurs trois mois, trois longs mois durant lesquels je me sentais en échec face aux requêtes de Michel. Imperturbable, ce dernier me préparait un déjeuner entre deux mutiques séances, moment où nous partageons notre amour pour la poésie ; il écrivait magnifiquement bien, on pouvait entendre sa fidèle Remington scander les secondes et les minutes de sa petite maison du bout du monde.

J'allais maugréer à nouveau, me plaignant de n'avoir aucun support. Je compris enfin : nul besoin de support, tout était en moi, depuis toujours. Il me suffisait d'aller piocher dans ce substrat invisible qui se mêlait à mon quotidien et de me laisser guider. Lâcher prise, quand on a passé toute sa vie à tenir fermement les rênes de l'attelage de sa vie, fut l'exercice le plus difficile qui soit. Et le plus salvateur.

Nous passâmes encore trois mois à « affiner le grain ». Je mesurais quel médium exceptionnel il était, lui qui avait travaillé, dans le plus grand secret, pour les autorités de ce pays. Un mardi, jour qui avait été arrêté pour nos rendez-vous hebdomadaires, je sentis une émotion monter soudainement en lui. Il me dit :

« Tu es prête, désormais. Je vais te recommander à qui de droit, et tu n'auras qu'à suivre les instructions. Tu en es capable, ne l'oublie jamais ! »

Les nouvelles apprises au téléphone semblaient rythmer ma vie ces derniers temps. L'appel que je reçus ne dérogea pas à la règle :

— Vous êtes Anne Tuffigo ? Figurez-vous que nous avons reçu une lettre de démission de Michel, qui prétend que vous êtes désormais sa remplaçante ! Nous vous attendons donc ce dimanche pour votre test dans notre salle spirite parisienne...

De l'incrédulité, mêlée à une pointe d'agressivité : tous les ingrédients étaient réunis pour ne pas me donner envie de me jeter dans l'arène. Non seulement je n'étais au courant de rien, les doutes m'assaillaient toujours, et j'endossais sans l'avoir choisi la lourde tâche de succéder à celui que je considérais comme mon maître. Trois jours de ce que je surnommais « ma gastro-entérite médiumnique », avant d'aller me présenter dans les quartiers adjacents au Louvre.

Le buste d'Allan Kardec, le pape du spiritisme, trônait sur l'estrade. Il me fallait y monter pour m'installer au bureau, jonché de photographies, d'objets en tous genres comme des cartes d'identité ou des titres de transport du métro parisien. La salle était bondée d'inconnus pour moi ; en réalité, il s'agissait des intervenants réguliers de la salle, ainsi que de l'équipe qui la constituait. Une bénédiction que je n'en sache rien.

Ne pas regarder la foule, me concentrer sur les prénoms, les photos, les énergies présentes dans la salle. Je compris les mois de répétitions en Enfer, leur dessein. Je pouvais voir au fond des yeux de ceux que j'interpellais après avoir saisi une photo, bien que rodés eux-mêmes à l'exercice, une attente indicible, émue. Je laissai les messages que je recevais m'envahir, timidement d'abord, inexorablement enfin.

Il n'y aurait pas de retour en arrière possible, j'en avais conscience, lorsque l'on me donna une première date d'intervention au sein de la salle en tant que médium. Cette première s'effectua au mois de septembre de mon année « test ». Michel s'éteignit au tout début de décembre, le même jour que maman, six années

auparavant. Il manifestait sa présence lumineuse et rassurante chaque fois que je me rendais à la salle spirite. Celui que je surnommais Verlaine emporta avec lui ses secrets et ses poèmes inachevés.

Les événements s'enchaînèrent comme dans un tourbillon : consultations individuelles, salles spirites parisiennes, puis interventions à la radio. L'univers avait sans doute décidé qu'il était temps de révéler à mon entourage celle que j'étais vraiment, la petite fille dans sa chambre bleue qui avait voulu épargner aux siens les révélations de Reine. C'est une collègue de mon père qui vint le féliciter de ma prestation médiatique sur une radio de grande écoute, et qui me mit par là même au pied du mur. Au moment de lui révéler ce à quoi je vouais dorénavant ma vie, ma gorge se serra. Je réalisai que je n'aurais jamais eu l'occasion, du vivant de ma mère, de lui ouvrir ce pan de mon histoire, de mon âme. Elle m'avait tu l'ampleur de ses souffrances, j'avais perpétué la pudeur propre aux femmes de cette famille.

Mon père, interloqué et quelque peu sous le choc, me posa cette question capitale :

— Dans quel but te lances-tu dans ce « travail » en marge de tout ?

Le deuil

Bienvenue dans l'au-delà

— Merci de me recevoir !

Marie accroche mon regard comme on s'agrippe au bras d'un inconnu au moment de tomber ; je sens chez elle ce mélange familial d'attente fébrile et de méfiance instinctive.

— Comment puis-je vous aider ?

Pour l'heure, tout ce que je sais d'elle c'est qu'elle m'est envoyée par sa psychothérapeute – par ailleurs, l'une de mes consultantes – et qu'elle désire entrer en communication avec son frère décédé.

— C'est lumineux chez vous...

Je souris toujours en voyant l'étonnement que génère mon environnement de travail, loin des clichés répandus par notre culture populaire, éculant les stéréotypes de Madame Irma vous accueillant dans une pénombre inquiétante, un foulard multicolore noué dans les cheveux. Mon bureau est rempli de livres, de la lumière du jour, et de mon plus beau sourire. Je sais en effet l'inquiétude et la gêne qu'occasionne une telle démarche, entamée souvent dans le plus grand secret ; initialement par souhait de préserver les croyances de chacun, essentiellement parce qu'elle relève de l'intime, de l'envie

tapie au fond de chacun d'entre nous d'ouvrir les portes d'un monde inconnu.

Elle glisse une photographie de son frère sur mon bureau ; les bords en sont jaunis, et je distingue un jeune homme à l'allure athlétique, le sourire franc, en train de découper un gâteau d'anniversaire sur une grande table familiale. Mais elle date des années 1980. Je comprends que cela constituera mon unique support de contact possible.

— C'est la seule photo que je possède de Romain..., me dit-elle, comme pour s'excuser.

— Pouvez-vous simplement m'indiquer la date de son décès, et son âge au moment du drame ?

Resituer l'échelle du temps, là où ce dernier s'est arrêté dans le cœur de toute une famille. Les réponses sont toujours bredouillantes, je le sais. Je n'aurai besoin de rien d'autre, ni de connaître la raison profonde qui anime ma consultante. À partir de cet instant, je dois être la feuille blanche sur laquelle recevoir les messages de Romain. Étymologiquement, le mot médium signifie « outil, canal, moyen ». Je me dois donc d'être cet outil de communication entre Marie et lui, être la factrice qui dépose le courrier. Et l'on ne demande pas au facteur de pleurer lorsqu'il vous dépose un recommandé, ou de se réjouir d'une lettre de vœux ! Marie pleure chaque jour l'absence de Romain, je le devine à ses mains qui se tordent et qui tentent de contenir ses émotions ; elle a déjà pleuré sur de nombreux divans de thérapeutes parisiens, elle ne souhaite pas se livrer aujourd'hui, c'est avec Romain qu'elle a pris rendez-vous. Je me fonds alors dans mon propre décor : je serai la voix, le souffle, l'énergie. Et c'est tout.

— J'aimerais savoir s'il va bien, s'il est tout seul, sinon, avec qui il est...

Ces questions, je les connais par cœur. Elles sont primordiales pour tous ceux qui vivent la déchirure causée par la perte d'un être cher. Le poète Birago Diop écrivait que les morts ne sont pas sous la terre, qu'ils ne sont jamais véritablement partis. Certes, mais où sont-ils ?

— Je vous dis tout ce que j'entends et ressens de Romain. Il est possible que je ne puisse répondre à certaines de vos questions, l'essentiel étant pour moi d'être fidèle aux réponses qu'il me donne, et de ne jamais inventer. C'est mon engagement envers eux, et le respect que je leur dois.

— Je le comprends tout à fait !

— Votre frère me fait ressentir une violente douleur à l'arrière de la tête, et je sens une force, comme un souffle puissant qui me pousse en arrière ; la vie m'a quitté à cet instant, me dit-il...

— Oui, c'est exactement cela, s'écrie Marie. Il s'est allumé une cigarette au-dessus de sa gazinière, et apparemment il y avait une fuite.

— Romain sourit à vos propos. Il vous rappelle qu'il était très bon bricoleur. La fuite se trouvait dans son cœur, il n'avait en effet jamais supporté sa rupture affective, et il errait dans sa vie sans lui trouver grand intérêt. Il vous demande pardon, car il regrette son geste.

— Je le savais, dit Marie en serrant les poings. Pendant quinze ans les autorités ainsi que les assurances ont conclu à un accident, mais moi j'étais persuadée qu'il s'agissait d'un suicide.

— Votre frère ajoute que, lorsqu'il est tombé amoureux, cette jeune fille n'avait que seize ans. Malgré les promesses d'avenir qu'il lui avait faites, cette dernière, étant tombée enceinte, a subi l'ultimatum de toute sa famille : il lui fallait avorter et ne plus jamais revoir Romain. Il ne l'a plus jamais revue, tout comme une dispute

familiale vous avait éloignés, quelque temps auparavant. Est-ce bien cela, Marie ?

Marie se met à pleurer ; je comprends alors que le sujet reste douloureux.

— J'en étais certaine ! La famille de cette jeune fille a tout fait pour nous cacher la vérité, ils m'ont affirmé qu'elle avait été hospitalisée pour un problème intestinal... Romain dit vrai pour ce qui concerne notre éloignement : j'ai dû suivre mon père au moment du divorce de nos parents, alors que mon frère est resté avec ma mère. S'est-il enfin pardonné son geste ?

— Il me dit avoir retrouvé sa petite fille de l'autre côté, celle qui ne vit jamais le jour ici ; il en est très heureux ; vous savez, les enfants mort-nés, les fruits des avortements, des fausses couches, nous les retrouvons dans l'au-delà, ils font partie de ces âmes qui ont joué un rôle terrestre sur notre chemin de vie. Il me dit également avoir été apaisé de retrouver votre frère aîné, décédé après Romain d'une longue maladie.

— Oui, mon autre frère, parti à Noël dernier ! Comme je suis soulagée de les savoir ensemble ! Il a tellement souffert vous savez...

— Romain me dit avoir eu besoin de réfléchir à son geste, de comprendre ses choix de vie terrestre, et de continuer à veiller sur vous, et surtout sur cette femme avec laquelle il ne lui a pas été permis de construire. Il était très inquiet pour elle.

— Son inquiétude était justifiée, cette pauvre malheureuse est décédée quelques années après mon frère, d'une violente crise de diabète. Anne, pourquoi a-t-il mis près de trente ans à se pardonner ?

— Il n'avait vécu dans sa vie qu'une succession d'abandons, et n'avait jamais pu dire au revoir à chacun d'entre vous : à son père

tout d'abord, dans cette prise d'otage familiale lors du divorce, à vous ensuite, qu'il aimait par-dessus tout, à sa bien-aimée enfin, qu'il ne sut protéger malgré la volonté qu'il avait de la chérir et de protéger la vie qui grandissait en elle. En choisissant de mettre fin à ses jours, il s'ôtait définitivement la possibilité d'inverser le cours des choses, et de pouvoir vous retrouver. Son frère lui a apporté, en le rejoignant, l'amour qui lui manquait pour dépasser et surmonter sa culpabilité. Il est en paix Marie.

— Je vous remercie. Durant toutes ces années, la mort de Romain a pesé sur nous tous, mais encore plus sur mes épaules ; non seulement j'ai été privée de lui, mais la famille, déjà éclatée, ne s'est jamais recomposée ; je savais que l'on me cachait de nombreuses vérités. Quand j'ai évoqué l'hypothèse du suicide, on m'a toujours traitée de folle ! Aujourd'hui, grâce aux messages de mon frère, je comprends que j'avais toujours vu juste. Vous savez, j'ai passé de nombreuses années à essayer de dépasser la douleur causée par ce deuil douloureux et cette mort injuste, mais il me manquait un bout d'explication. Le plus déterminant. Pouvez-vous remercier Romain, et lui dire que je l'aime ?

— Marie, la force de notre pensée, l'amour que nous leur portons, le souvenir que nous entretenons sont déjà une façon de nous connecter à eux ! Et il est avec nous, dans cette pièce... Il est fier de me dire, tandis que je regarde sa photo, qu'il avait réalisé lui-même ce gâteau !

— C'est juste ! Il suivait une formation en pâtisserie, et rêvait d'ouvrir son commerce. Merci, je vais pouvoir avancer désormais différemment dans ma vie.

D'une âme à l'autre

Tous ceux qui me sollicitent pour entrer en contact avec un proche disparu sont taraudés par les mêmes questions : Comment va-t-il ? A-t-il souffert ? Qui a-t-il retrouvé là-haut ? Que fait-il ?

Ce sont d'ailleurs les premières informations que je reçois, car les défunts sont eux-mêmes pressés d'en témoigner et de rassurer leurs proches. Il est important pour eux de retracer leurs derniers instants de vie, quand bien même il me revient la délicate mission d'évoquer à nouveau des moments douloureux et marquants pour ceux qui les ont accompagnés dans le départ. Il s'agit d'un procédé identificatoire précieux, pour ancrer la séance et s'assurer que j'ai pu établir avec précision le contact. Je peux les voir, telle une image évaporée, semblable aux hologrammes, et aussi les entendre. C'est ce qu'Allan Kardec, surnommé « le pape du spiritisme » à la suite de la parution de son célèbre ouvrage *Le Livre des médiums*, nomme le périsprit, c'est-à-dire l'enveloppe semi-matérielle de l'esprit qui sert de lien ou d'intermédiaire à cette dernière entre l'esprit et la matière.

Les termes d'esprit, d'âme et de corps font partie du champ lexical spirituel et il n'est pas toujours aisé pour les néophytes d'en donner une définition claire, la littérature les déclinant indifféremment dans les textes : on parle « d'âmes qui vivent » pour désigner les habitants d'une ville, « d'esprits vifs » pour évoquer l'intelligence d'une poignée d'hommes et de « sortie de corps » pour définir les sorties astrales.

L'esprit, qui provient du mot grec « pneuma » signifie « le souffle ». Le mot « esprit » désigne ce qui donne vie à un corps. C'est pourquoi dans la Bible, le mot hébreu « rouah » est rendu par la traduction « force vitale ». L'esprit est le siège de la conscience. Il pense, décide, raisonne et apprend. Il est le gardien des trésors humains que sont l'intelligence, l'imagination, la mémoire ou encore la logique. L'esprit dispose d'une certaine liberté à faire des choix, à

suivre ses émotions et ses sentiments. Il est le locataire de notre corps ; il y réside un peu comme dans sa maison.

L'âme, quant à elle, provient du mot grec « psukhê » et signifie également « le souffle ». Elle est l'énergie qui maintient le corps en vie. Elle est notre partie divine, le moteur de notre corps. L'âme possède la sagesse et la connaissance absolue. Se connecter à elle, par la méditation ou la prière par exemple, c'est accéder à une part de vérité ; elle agit ainsi comme une sorte de médiatrice entre l'esprit et le corps. Elle est le pont entre la matérialité du corps et l'immatérialité de l'esprit.

Si quitter notre enveloppe terrestre est un changement d'état douloureux tant physiquement parfois qu'émotionnellement face au désarroi engendré par l'idée de quitter ceux que nous aimons, il y a toujours, aux portes de ces deux mondes parallèles, un comité d'accueil. Il s'agit bien souvent de personnes que nous avons connues et aimées, ou tantôt des personnes appartenant à notre ascendance généalogique, que nous n'avons jamais côtoyées de notre vivant, mais avec lesquelles nous nourrissons un lien très fort. Les apparitions de Reine alors que je n'étais qu'une enfant en sont le parfait exemple, puisqu'elle était décédée bien avant ma naissance, et que l'album de photos de famille n'en contenait aucune qui m'aurait permis de m'imprégner de ses traits. Cela ne m'empêcha nullement de « savoir » intimement qui elle était. De fait, les âmes se reconnaissent entre elles, quelles que soient les apparences qu'elles aient pu revêtir ici-bas, et dont elles se sont évidemment délestées, ainsi que le fossé temporel qui les sépare. Il n'est pas rare, lors de mes séances médiumniques, que les défunts m'apparaissent sous une forme physique qui correspond à la période de leur vie où ils ont été le plus épanouis, le plus heureux. Un joli clin d'œil à une

existence jalonnée d'épreuves, de laquelle on ne souhaite retenir que le meilleur.

Les défunts, delestés de leur corps terrestre, cheminent sur ce nouveau plan d'énergie pure, et s'élèvent ainsi, gagnant successivement les différents plans vibratoires¹ ; ils cheminent chacun à leur rythme, de même que nous le faisons sur terre, en fonction de la vie qu'ils viennent de mener, du temps dont ils ont besoin pour apprendre à s'en délester, à faire le bilan de leurs choix de vie, de leurs réussites et de leurs échecs. À chaque étape de cheminement correspond un plan vibratoire précis, et l'âme choisit son rythme d'évolution et de progression. La vie, et surtout la fin tragique de ma maman l'ont menée, dans un premier temps, à avoir besoin de se recueillir, et de comprendre la dureté de son existence. Il n'était pas rare que nous nous donnions rendez-vous, lors de mes songes nocturnes, dans un endroit qui ressemblait à un parc, calme et isolé, où elle avait besoin de se rendre pour méditer et s'asseoir sur un imposant banc en marbre, qui reste et demeure encore aujourd'hui le lieu de nos entrevues.

Ainsi les défunts, selon les conditions de leur disparition – qu'ils aient souffert ou non, qu'ils nous aient quittés en conscience ou pas, apaisés ou en colère –, trouveront plus ou moins rapidement l'énergie suffisante pour communiquer avec nous. C'est pourquoi je demande toujours de respecter un délai de quelques mois avant d'organiser une séance, non pas que nos proches disparus ne soient pas capables de se manifester au lendemain de leur disparition, mais simplement pour que je puisse recevoir des messages tangibles, clairs et le plus précis possible ; me limiter à dire « Oui, je le sens présent avec nous, il est bien mais il doit encore récupérer » se révèle frustrant et est ressenti comme une forme de punition pour mon consultant. Cette temporalité permet également à tous ceux qui sont

confrontés au désarroi dans lequel nous plonge un deuil de prendre un peu de recul émotionnel.

Toutefois, il n'est pas rare que certains défunts aient un tel besoin de rassurer leurs proches, de communiquer, que les manifestations peuvent survenir dès les premières heures suivant la mort. Nombreux sont les témoignages de ceux et celles qui voient un parent, un proche, apparaître au pied de leur lit et qui apprennent par un coup de fil au petit matin que ce dernier est décédé quelques heures plus tôt. Ces synchronicités manifestent un désir réel d'au revoir, d'envoyer un signe tangible de leur passage dans l'au-delà.

J'ai perdu ma tante paternelle il y a quelques années maintenant ; c'était une femme que je ne connaissais que peu, car elle avait choisi de mener une existence de quasi-ermite, sans amour ni amis, ce qui la conduisit hélas à côtoyer la bouteille comme seule compagne quotidienne. Après un AVC qui aurait pu lui être fatal – mon père ne l'ayant découverte qu'au bout de soixante-douze heures inerte sur le sol de sa cuisine –, elle s'était doucement remise physiquement mais montrait des séquelles neurologiques profondes ; elle était notamment incapable de préciser le jour, le mois et l'année en cours quand on le lui demandait. Mon père tentait malgré tout de la stimuler à chacune de ses visites à l'hôpital, et souriait parfois à l'écoute de ses incohérences. Il m'appela un jour et me confia :

— L'état de ta tante ne s'arrange pas, elle délire complètement, elle vient de me dire qu'elle se préparait à aller faire des courses avec ta grand-mère défunte !

— Non, lui répondis-je, elle ne délire pas du tout, elle peut désormais réellement la percevoir, et je te conseille de passer le

temps que tu jugeras nécessaire auprès d'elle, car d'ici quelques jours, elle ne sera plus des nôtres. Ils sont prêts à l'accueillir.

Quatre jours plus tard, ma tante mourrut.

Je recueille de nombreux récits de ces personnes au seuil de la mort qui perçoivent la présence d'être aimés disparus, descendus ainsi jusqu'à eux afin de préparer leur passage, les apaiser et atténuer leur peur des derniers instants. Il s'agit souvent de personnes âgées, ou d'adultes menant jusqu'à l'épuisement physique total un combat contre une longue maladie comme le cancer, éreintés par un interminable parcours médical. Les lourdes médications, les soins palliatifs altèrent peu à peu leur conscience, et leur âme, délaissant de plus en plus ce corps affaibli et en état semi-comateux, fait déjà des allers-retours entre les deux mondes, attendant la délivrance. Percevoir leurs proches disparus est une forme d'autorisation tacite au lâcher-prise, tel un fil d'Ariane libérateur. De même que nous, qui demeurons à leur chevet et les accompagnons sur leur chemin de souffrance, pouvons les rassurer à chaque étape, et les autoriser à partir, à se laisser aller. Cet encouragement à la résilience est un des plus beaux actes d'amour qui soient, et un des plus déchirants tout à la fois.

Des défunts et des défauts

Le procédé est bien connu des thérapeutes, la psyché a ce formidable pouvoir de ranger dans des tiroirs, tout au fond de notre inconscient, les événements douloureux ainsi que les mauvais souvenirs, et de ne retenir que le meilleur pour en alimenter sa petite « madeleine de Proust ». Nous agissons de même avec les êtres que

nous avons perdus ; nous finissons par lisser leur caractère, minimiser leurs agissements et ne retenir que leurs bons côtés. Or, les défunts démystifient eux-mêmes cette idéalisation dès qu'ils le peuvent.

Lors d'une médiumnité publique en salle, alors que j'en étais encore à arranger les photos déposées par les participants sur la table, je ressentis une douleur aiguë dans le mollet, qui manqua de me faire perdre l'équilibre. Je vis alors une femme défunte en fauteuil roulant qui m'interpella vertement :

« Je te préviens, jeune fille, tu as intérêt à délivrer mon message, j'ai besoin de le dire ! »

Sans plus attendre, je m'exécutai, m'emparant du micro et annonçant au public :

« Je vais donc commencer la séance par cette dame, présente depuis votre arrivée dans la salle, qui insiste vraiment pour passer un message ! Non seulement elle est contrariée que l'on ait pas déposée sa photo sur cette table, mais elle me dit de préciser qu'elle est en fauteuil roulant mais que cela n'a pas toujours été le cas, qu'elle a eu un accident, et surtout, elle me demande bien d'insister sur ce point, elle a fait chier tout le personnel hospitalier ! »

Une main se lève, tandis que les rires emplissent la salle.

« Je confirme ! »

C'est sa fille.

La loi des défunts

J'ai vite compris que pour ce qui concerne la canalisation des messages, je ne pouvais en aucun cas prétendre mener la danse. La

spontanéité est de mise, et j'ai appris ainsi à composer avec une certaine improvisation. Malgré les organisations, dignes d'un écolier studieux, de mes consultants arrivant avec une liste exhaustive et joliment calligraphiée de questions, c'est le défunt qui détermine l'ordre et l'importance des messages à délivrer. Une personne désireuse d'entrer en contact avec sa grand-mère peut avoir la surprise d'entendre une vieille tante à laquelle elle ne pensait pas, mais qui sera porteuse d'une information éclairante pour ma consultante. Lors des séances collectives, point de hiérarchie ou d'ordre d'importance, c'est à celui qui se fauilera le premier jusqu'à moi, me choisissant sans attendre comme son porte-voix ; il se peut d'ailleurs que ce défunt ne soit pas attendu, ni même le moins du monde désiré. Je fais de ces messages spontanés une priorité ; je les ai même surnommés affectueusement « ma liste de courses », car je sais l'importance qu'ils vont revêtir pour celui qui va les recevoir. Il m'arrive d'ailleurs bien souvent de voyager en avion, en train ou en taxi déjà accompagnée d'un défunt ; celui-là, bien décidé à manifester sa présence avant les autres, s'attelle à me suivre dans tous mes mouvements et à me répéter en boucle le message dont il est porteur afin que ce dernier devienne pour moi une priorité.

De même que lors d'une consultation à mon cabinet, mettant un peu d'ordre mon bureau avant l'arrivée de mes rendez-vous, il n'est pas rare qu'un défunt attende avec moi l'arrivée de mon consultant. De l'amour et de l'humour à chaque instant, c'est le cadeau de leur présence.

Des défunts pleins d'humour

Certes, évoquer la perte et l'absence d'un être cher réveille les douleurs et les chagrins que l'on tente tant bien que mal de dompter

chaque jour, mais les messages reçus me permettent de livrer avec le plus grand soin une attitude, une personnalité, un langage qui leur est propre. Ce décalage émotionnel provoque de véritables moments d'humour et de rire : ne l'oublions pas, tels ils étaient auprès de nous, tels ils restent ; l'âme imprime et conserve ses marqueurs identitaires.

Je me rends, comme depuis quelques années maintenant, dans une association d'aide aux parents endeuillés, en Charente-Maritime ; à mon arrivée, la salle est remplie, et la tension émotionnelle est palpable. C'est la photographie d'un jeune homme d'une vingtaine d'années qui m'interpelle alors que mon regard balaie les portraits disposés sur la table. Alors que je saisis le cadre en bois qui entoure encore le visage de ce dernier, plusieurs mains se lèvent simultanément ; toute sa famille, présente dans la salle, souhaite comprendre les circonstances exactes du terrible accident de moto qui a emporté leur fils, Sébastien. Je supplie intérieurement le jeune homme de m'aider, et d'apporter à ses proches une manifestation de sa présence. Alors que je l'oriente sur le scénario probable de son accident, voici ce qu'il m'intime de répéter, dans un grand éclat de rire : « Dis à ma mère que je ne suis sorti qu'avec des blondes et que j'aurais adoré te draguer ! »

En dépit du contexte solennel et de l'ambiance chargée, je débats intérieurement face à ce choix cornélien : faire preuve du culot dont je manque cruellement au quotidien, et livrer la phrase « dans son jus », ou lisser ses propos ? Sébastien ne me laisse pas le temps du doute, et se met à répéter sa phrase en boucle. Prendre une grande inspiration, et se lancer, le mot d'ordre est donné :

« Pardonnez-moi Madame, vous ne me connaissez pas, et je sais dans quel chagrin le départ de votre fils vous plonge, mais il me

demande de vous dire qu'il aimait bien les blondes comme moi, qu'il aurait probablement draguée d'ailleurs... Joli tableau de conquêtes blondesques d'ailleurs ! »

Éclat de rire général tandis que sa maman me confirme l'information. Inscire Sébastien dans « l'ici et maintenant » et célébrer le jeune homme espiègle qu'il était. Précieux.

Que ce soit dans la société occidentale dans laquelle nous évoluons, qui prend ses racines dans l'éducation judéo-chrétienne, ou pour certaines cultures orientales, l'idée d'établir un contact avec l'au-delà est toujours frappée d'interdit. Le poids de la culpabilité et du péché mortel résonne encore dans certains textes religieux, comme dans le Deutéronome, de l'Ancien Testament, qui prévient : « Qu'on ne trouve chez toi [...] personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure », ou la sourate 72, du Coran : « Les diseurs d'avenir et ceux qui vont vers eux sont parmi les injustes qui formeront le combustible de l'Enfer ». Les peurs du jugement ou de la transgression, voire de l'abomination divine, sont encore prégnantes. Nombre de mes consultants me demandent souvent, en préambule d'une séance, si nous n'allons pas, à travers cette demande de communication, « déranger » ou empêcher les défunts « de reposer en paix ». Je m'empresse alors de les rassurer, et de leur indiquer qu'ils n'ont pas de vocation à la quiétude céleste éternelle, que nous continuons à « travailler » de l'autre-côté, tout d'abord à la compréhension de nos propres choix de vie, mais également à accompagner les vivants dans leur cheminement terrestre, et même à tenter de réparer les conséquences de leurs choix ayant eu des répercussions sur toute une lignée familiale. Cette main tendue de l'autre côté du voile est un véritable acte d'amour et de bienveillance.

« Mais c'est une véritable arnaque, la vie, finalement !, s'écria un de mes consultants, courageux exploitant agricole de Saône-et-Loire, j'ai passé toute ma vie à travailler mes terres et vous me dites que je vais encore devoir travailler après ma mort ! »

Je lui donnerais, pour toute réponse, à lire la fameuse formule du *Huis clos* de Sartre, « L'enfer, c'est les autres ». Ou plutôt les choix que nous allons faire auprès d'eux.

J'insiste donc souvent sur cette volonté manifeste de nos disparus d'accompagnement, mais également de réparation : c'est un travail main dans la main que nous effectuons alors ensemble, notre apaisement et notre harmonie retrouvée leur permettent à leur tour de s'élever vibratoirement et de pouvoir refermer le livre de leurs erreurs. Un père de famille, par exemple, ayant de son vivant brutalisé toute sa descendance aura à cœur de réparer sa conduite en s'attelant à accompagner ses enfants dans leur vie future. De même qu'un mari aimant disparu trop tôt veillera au bonheur de sa femme en la guidant sur la voie d'un nouvel amour.

Au décès de maman, mon père n'avait que cinquante-quatre ans, et ils avaient vécu trente-deux années d'amour heureux, malgré les épisodes dépressifs qu'ils avaient affrontés ensemble. Au lendemain de sa disparition, j'ai très vite compris que la mission principale de ma mère allait être d'aider mon père à ne pas vivre un veuvage solitaire. Je savais qu'elle avait conservé cette générosité sans faille, elle qui n'avait jamais rien possédé, ce souci permanent de s'occuper des autres, et qu'elle allait, à n'en point douter, le mettre au service de ceux qu'elle aimait. Aussi, lorsque j'ai rencontré ma future belle-mère pour la première fois, veuve également, un large sourire a animé mon visage : maman avait joué le rôle de Cupidon depuis l'au-delà !

Le film d'une vie

Au moment de notre passage de l'autre côté du voile, nous serons tous amenés à revoir le grand film de notre vie. Point d'antichambre de la mort, ou de purgatoire, nous serons nos propres juges, et parfois nos propres bourreaux. Non pas car nous serons condamnés pour nos mauvaises actions ou nos actes répréhensibles, mais parce que nous aurons accès, tel le spectateur d'un film que l'on projette, à l'essence même de notre existence terrestre, et que nous pourrons voir, à partir de nos propres choix, l'intégralité du champ des possibles qui se proposait à nous. Nous verrons également toutes les opportunités que nous avons manquées, les personnes que nous avons blessées, par nos mauvaises appréciations ou simplement par notre aveuglement.

Nous pourrons décider alors, avec l'aide de nos guides, et selon notre niveau de progression karmique, de venir épauler ceux qui ont tenu un rôle dans le film de notre incarnation terrestre, leur évitant ainsi les répétitions de leurs erreurs, et en leur permettant de poursuivre plus sereinement leur chemin de vie.

Johanna, une jeune trentenaire résidant en banlieue parisienne, vint à ma rencontre au cœur de l'hiver dernier, après le décès brutal de son père. Ce dernier, ayant perdu son épouse trois années auparavant, n'avait jamais pu se remettre de cette perte tragique, délaissant son intérieur, abandonnant ensuite les rênes de son entreprise d'expertise comptable, jusqu'à se laisser emporter à son tour par la maladie. Depuis, Johanna, l'aînée de la famille, affronte au jour le jour les conséquences de cette irresponsabilité paternelle, maintenant à bout de bras une entreprise en ingérence et des

créanciers menaçants. Elle a besoin, face à la solitude à laquelle elle est confrontée quotidiennement, de savoir si son père est en paix.

« Mais qu'est-il en train de faire, là où il est ?

« Il vous aide chaque jour un petit peu dans vos démarches, Johanna ! Il sait très bien qu'il vous a laissée dans une situation catastrophique, et s'attelle à faciliter vos démarches. Il me montre des piles de courriers sur un imposant buffet normand, il me dit de vous dire de le trier au plus vite afin de trouver des papiers précieux pour faire face aux requêtes des assurances et des banques. Il vous demande pardon d'avoir été si désemparé, au point de mourir de chagrin. Acceptez son soutien, acceptez cette énergie qui vient à vous, il vous guide et cela le répare autant que cela vous répare. Dans un chemin de deuil, il y a un parcours commun, que vous menez désormais ensemble. Votre apaisement sera le sien. »

Le cheminement de l'âme

Si nombre de désincarnés (âmes ayant quitté leur enveloppe charnelle) parviennent à accepter les échecs de leur vie et à encourager les vivants à la transcendance, certains refusent toutefois cette mission, aveuglés par la colère qui les habitait déjà ici-bas, par un sentiment de profonde injustice ou de spoliation. Ils demeurent bloqués dans cet état émotionnel perpétuel, ce qui les maintient à un niveau vibratoire peu élevé, s'interdisant toute progression, tout apaisement. Ce sont des âmes en errance.

Le célèbre médium brésilien Francisco Candido Xavier, dit Chico Xavier, le plus prolifique en son temps puisqu'il laissa à la postérité des centaines d'ouvrages écrits par canalisation de son guide, Andre Luiz, évoque parfaitement dans son ouvrage *Action et Réaction* le cheminement de ces âmes qui restent prisonnières de leur

ressentiment et qui ne dépassent pas le stade primal de la colère pure. Ce sont souvent de jeunes âmes, qui n'ont pas encore cheminé suffisamment, qui n'ont pas connu assez d'incarnations pour affronter et dépasser leur problématique : « La créature désincarnée [...] peut demeurer une longue période de temps sous la domination de ses créations les moins constructives, se maintenant dans de grandes zones de souffrance et d'illusion avec ceux qui vivent leurs mêmes erreurs et cauchemars. »

Âmes jeunes et inexpérimentées, ou qui s'épuisent dans leur incarnation, faute de ressources énergétiques suffisantes, c'est le fruit des propos des patients, mis en état modifié de conscience, de l'hypnothérapeute Michael Newton. Ce spécialiste des blessures traumatiques s'est aventuré aux frontières de la mort pour tenter de comprendre, à travers les procédés propres à l'hypnose, ce dont l'âme se souvenait au moment de ses différentes migrations et de ses différentes expériences terrestres. De ce procédé « d'extension de l'âme », il observe que toutes les âmes qui s'incarnent sur terre laissent une partie de leur énergie dans le monde spirituel. L'âme qui aura mal appréhendé les épreuves qu'elle aura à affronter dans sa nouvelle vie pourra se retrouver rapidement épuisée ou poussée à faire de mauvais choix : le suicide figure parmi ces choix désespérés, tout comme les actes de violence. Dire que l'on est épuisé, que la vie que nous menons est insurmontable d'épreuves, c'est sous-entendre en somme que l'âme aurait dû emporter avec elle plus d'énergie pour s'incarner avec des ressources suffisantes. La qualité du pouvoir vibratoire de l'âme ne se mesure donc pas à son volume d'énergie mais à son savoir, aux expériences qu'elle a collectées de vie en vie.

Certaines âmes aguerries, ayant franchi de nombreux plans vibratoires dans l'au-delà, par l'accumulation de retours successifs

dans la chair, peuvent avoir différentes missions sur le plan spirituel. Si j'ai toujours l'impression d'être une petite souris qui regarde par le trou de la serrure un monde dont elle ne perçoit que quelques bribes, certains défunts viennent me décrire ces différentes missions qui constituent le « travail » dans l'au-delà auquel mon cher agriculteur de Saône-et-Loire faisait référence. Ils peuvent en effet se consacrer aux jeunes âmes défuntes, ou à tous ceux qui ont choisi un départ volontaire, mais également se dédier aux âmes en souffrance.

Chico Xavier, dans le premier tome de ses canalisations, intitulé « Nosso Lar » (« Notre demeure ») évoque en effet ceux qu'il définit comme étant les « médecins de l'âme ». Abîmées, épuisées par les maladies, les maltraitances, le suicide, les âmes des désincarnés sont accueillies dans des « hôpitaux » par ces médecins chargés de les régénérer, à l'image des magnétiseurs terrestres. Il décrit un univers très organisé, en fonction des talents et des appétences de chacun, et une hiérarchie clairement définie dans ce qui peut sembler, à l'évocation du mot « univers céleste », n'être qu'un brouillard cotonneux et évaporé. Il n'en est rien. Chico Xavier nous rappelle que le chemin de la réincarnation n'est pas systématique et que l'âme dispose de ces différents plans de conscience pour poursuivre son élévation, et se permettre d'ajuster le scénario de ses prochaines vies.

C'est un fait, et c'est un postulat dérangeant pour tous ceux qui prônent le libre arbitre : le chemin de notre vie est déjà entièrement tracé ; il est en revanche élaboré par nos guides, ainsi que nous-même. Il me plaît de répéter que nous sommes les Steven Spielberg de notre vie à venir, les scénaristes pointilleux ayant orchestré l'ensemble des intrigues qui jalonnent notre existence. À un paramètre près : le temps. Le temps que nous prendrons ou non à comprendre les choses, que nous prendrons à nous extirper d'une

relation, d'une situation qui ne nous conviennent pas. Prendrez-vous l'autoroute, la nationale ou la départementale pour rejoindre les grandes étapes de votre existence ? Le temps est le seul paramètre que vous détenez dans vos fragiles mains humaines...

Le temps du deuil

Le philosophe Alain écrivait que « les temps sont courts à celui qui pense, et interminables à celui qui désire ». C'est dans cet espoir chevillé au cœur que je reçois mes consultants, tiraillés entre le chagrin encore prégnant et l'envie de recevoir des messages de celui ou de celle qui, hier encore, partageait la table familiale.

Ce sont ces mêmes philosophes qui définissent le temps comme une dimension du réel qui rend possible et compréhensible le changement : comment intégrer la mort et être disponible à gérer l'absence, lorsque l'on pousse la porte de mon cabinet ou d'une salle spirite, alors que nos sentiments se mélangent, que nous ne savons pas quel temps de la langue française utiliser pour évoquer ceux qui nous sont chers ? Pouvoir recevoir un message d'un désincarné suppose que nous soyons à même de sortir de nos propres émotions, et être attentif à ce qui nous entoure : nous avons tous vécu la frayeur d'éviter un obstacle, voire d'avoir manqué de se faire percuter par un véhicule sur un passage piéton car nous étions happés par nos débats intérieurs, nos sentiments dominants !

C'est pourquoi le temps du deuil est si important.

Selon les cultures de nombreux pays du monde, le temps du deuil était et reste encore parfois soumis à un rituel précis : les femmes se devaient de se vêtir en noir une année. Je me rappelle encore, lors de nos vacances en Bretagne alors que j'étais enfant, l'appréhension que je ressentais à l'idée de croiser les veuves

bigoudènes, drapées d'un épais châle noir, le visage fermé et glissant en silence sur les rues pavées de Lorient. Elles portaient avec elle tout le chagrin du monde, et incarnaient une réalité de la vie terrestre que chacun tentait d'oublier : la mort isole, et éloigne. Mais de quelle temporalité parlons-nous au juste ? Une année peut-elle suffire aux unes, quand elle est un long sacerdoce pour les autres ?

À travers ses ouvrages, devenus aujourd'hui une référence dans le domaine, Elisabeth Kübler-Ross, psychiatre, professeur de médecine du comportement et maintes fois docteur *honoris causa*, a su, grâce à l'accompagnement de ses patients en fin de vie et de leur famille, établir les différentes phases du deuil, qui sont au nombre de cinq. Cette femme au tempérament hors du commun, ayant dû affronter le scepticisme de ses confrères et de nombreux problèmes de santé, s'est battue pour aider les malades à voir la maladie non comme un événement destructeur mais comme la possibilité d'émerger d'eux-mêmes « aussi magnifiques que les canyons battus depuis des siècles par le vent », écrit-elle en avant-propos de son ouvrage *Avant de se dire au revoir*.

Bien que chacun vive le deuil à sa façon, et selon son propre rythme temporel, ce dernier est constitué de cinq étapes, qui sont universelles, et qui peuvent tant concerner un deuil physique, qu'une séparation affective, ou encore la perte d'un emploi, d'une situation sociale ou familiale.

La première phase est celle du déni : nous nous attachons à l'absence impossible ou à l'impossibilité de l'absence. « Non, c'est impossible, il va revenir... Il est simplement absent. » Il s'agit bien évidemment d'une réaction naturelle face à la disparition d'un corps familier et aimé. Nous continuons d'ailleurs à entretenir leurs lieux de vie, leur chambre, les objets qui les caractérisent. Le peignoir de ma maman a ainsi trôné de longs mois dans la salle de bains, comme

s'il s'agissait pour nous de la voir entrer dans cette pièce, et reprendre le cours de sa vie. Ce comportement de déni est une forme de protection qui marque également le début d'une phase de sidération, période durant laquelle le temps présent, celui du quotidien, n'existe plus.

La deuxième phase, après notre attitude apathique et notre comportement atone, est celle de l'expression de la colère ; il nous faut exprimer notre sentiment d'injustice, d'incompréhension : « Pourquoi lui ? Pourquoi comme ça ? C'est injuste... On ne peut pas mourir d'un cancer si jeune. » La colère mobilise une énergie formidable : démarrez votre journée en colère, et vous verrez, si vous tentez de faire le bilan de votre journée, que vous ne serez parvenu à aucune action efficace, à aucun contact de qualité avec les autres. La colère isole et ne génère aucune communication fluide.

La troisième phase est celle de la culpabilité ; elle chasse la colère pour nous encourager à un ensemble d'élucubrations et à refaire sans cesse le scénario tragique responsable de la perte de nos chers disparus : « Si j'avais su... Si j'avais pu... Si je l'avais plus écouté, s'il avait été plus attentif à sa santé... » Cette phase est une des plus longuement vécue pour tous ceux qui sont confrontés à un départ brutal, ou au suicide d'un proche.

La quatrième phase marque la véritable prise de conscience du caractère irrémédiable de la perte de celui ou de celle que nous aimons, et laisse place au chagrin. S'il n'est pas de chagrin sans larmes, il est souvent des larmes qui se teignent de toutes les émotions autres que le chagrin. Celles qui coulent durant cette phase du deuil sont totalement imprégnées de la prise de conscience de la perte et de l'intégration par notre psyché du sentiment de disparition.

La phase de résilience marque la sortie de ce maelström d'émotions contradictoires et douloureuses et signe le retour à la notion de temporalité, le retour au monde des autres ; c'est accepter de nouveau la primauté de l'instant présent, de l'ici et maintenant. Avec la perte des proches, nous tentons d'arrêter le temps là où le leur s'est arrêté ; il nous était inacceptable d'imprégner notre vie de nouveautés, de souvenirs desquels ils seraient absents.

Ces cinq phases nous sont profondément intimes et personnelles. J'assiste, impuissante, au blocage de nombre de mes consultants dans une de ces étapes du deuil : ils restent et demeurent prisonniers dans la culpabilité, la colère ou le chagrin, leur geôle est cette temporalité figée qui les fait se tourner, chaque jour qui passe, à rebours, vers le passé. Le désir de s'en sortir ne se commande pas et doit laisser place à un accompagnement thérapeutique. Le rythme pour y parvenir appartient à chacun d'entre nous.

Le deuil est donc un processus complexe et résolument propre à chacun ; quand bien même l'on a atteint la phase de chagrin, la première année de deuil écoulée laisse place à un nouveau calendrier rempli de marquages temporels forts et nous rappelant le passage terrestre de nos chers absents : ainsi une date d'anniversaire, des fêtes de famille ou l'exhumation d'un courrier avec leur nom sur l'en-tête, ou encore une phrase entendue dans la rue peuvent nous faire replonger dans ce que je nomme « de petits cycles de deuil », à l'intérieur même de cet inexorable chemin vers l'apaisement.

Le plus grand deuil auquel je puisse être confrontée est celui qui me pousse à comprendre que certains de mes consultants ne parviendront jamais à faire le leur ; je dois admettre, comme l'écrivait Baudelaire dans ses *Fleurs du mal* si chères à mon cœur, que « le Temps est un joueur avide qui gagne sans tricher, à tout coup ! C'est la loi ».

J'explique donc en préambule à mes consultations que, si le médium se doit avant toute chose d'être une capsule vide prête à recevoir des messages, ceux-ci sont des capsules pleines et que l'état émotionnel dans lequel ils se présentent à moi joue un grand rôle sur la survenue et la qualité des messages. Leur déni, leur colère, leur chagrin ou leur culpabilité sont autant d'ailleurs de freins aux signes que leurs défunts tenteraient de leur envoyer directement.

Le « petit miracle » de la perte d'un être cher est, selon moi, de savoir composer avec ce que je nomme le fardeau et le cadeau. Le fardeau est le chagrin et le manque qu'ils nous laissent à tout jamais, le cadeau est la capacité à transcender, à transformer positivement le champ des possibles et à prendre des chemins de vie que nous n'aurions jamais pensé explorer auparavant. Accepter ma médiumnité et en faire une mission de vie est le cadeau déposé par ma mère au moment de sa disparition. J'ai vu tant de gens adopter un nouvel art de vivre, une nouvelle façon de penser, une envie de se recentrer sur l'essentiel !

Mon rôle consiste également à épauler ceux qui n'ont pas su travailler en amont sur eux-mêmes et qui restent bloqués sur la nature absolue de leur relation à l'être défunt. C'est souvent le cas des adultes ayant toujours vécu avec un de leurs parents ; après la disparition de ce dernier, ils continuent de se conduire comme des enfants, et, à travers nos séances, viennent nourrir la forme de relation fusionnelle qu'ils avaient auparavant. Ils ont besoin de leur autorisation parentale pour leurs entreprises, pour leurs projets. Pouvoir recréer un petit bout de quotidien les aide progressivement à apprivoiser l'absence.

Mes années d'expérience auprès de ceux qui sont confrontés à la mort me permettent d'identifier immédiatement la phase de deuil dans laquelle se trouve mon consultant. J'ai bien conscience que ce

sont les différences de rythme intime de deuil de chacun des membres d'une famille qui détruisent cette dernière. Je me dois alors d'essayer d'atténuer l'impact de ces failles en apportant des signes de leur défunt, en apportant des réponses à leurs souffrances divergentes. L'important est de renouer le contact, quand l'une me dit : « Regardez mon mari, il ne pleure jamais notre fils, il n'en parle d'ailleurs jamais ! », et expliquer à cette dernière que son mari, encore dans un déni protecteur des événements, est pour le moment incapable d'aborder le drame, mais qu'il en souffre autant qu'elle. Réduire le fossé qui s'instaure inexorablement dans les couples ou dans les familles permet d'éviter aux membres d'une même famille d'exploser sur la base de ce malentendu émotionnel, de cet écart qui sépare la moitié des couples confrontés à la perte d'un enfant, par exemple.

Remettre des mots sur l'indicible, être le lien de communication face à la mort qui ronge les mots et les sourires est une de mes missions principales. C'est la force de l'Invisible.

Les associations

La mort d'un être cher, même si elle est parfois inéluctable et programmée, nous laisse démunis et dans un chagrin indicible. Les hommes et les femmes qui se tournent vers la vie associative ont souvent épuisé les différentes solutions d'accompagnement qui se présentaient à eux : la voie médicale et thérapeutique, souvent lourde de pharmacopée, ne leur permet pas de répondre à leurs angoisses fondamentales sur la mort, quand d'autres n'entendent pas se tourner vers une obédience religieuse, trop éloignée de leurs valeurs ou de leur éducation. Enfin, entamer le dialogue avec la famille et les proches, eux-mêmes plongés dans la douleur, est

souvent difficile, le silence et la gêne s'installant alors, laissant les uns et les autres dans un isolement insupportable.

C'est en 2009 un dimanche soir – j'étais confortablement installée dans mon canapé – que je reçus l'appel désespéré d'une présidente d'association de Charente-Maritime. Cette dernière était en pleurs, et de son discours à peine audible, je ne compris que cette phrase, qu'elle répétait tel un leitmotiv :

« Les mamans n'auront pas de messages de leurs bien-aimés enfants ! »

Le médium qui devait intervenir à une conférence, souffrant d'un souci de santé, ne pouvait honorer son engagement, et mon nom avait été donné à la présidente par des proches qui avaient assisté à l'une de mes interventions publiques. D'abord réticente, je lui expliquai que je n'avais officié que dans des salles spiritistes et que la perspective de ne m'adresser qu'à des parents endeuillés allait rendre l'exercice d'autant plus difficile émotionnellement. C'est le cœur de maman de la petite Stella que je suis qui s'engagea lorsque la présidente ajouta :

« Les parents seront extrêmement déçus si vous les privez de l'occasion d'établir contact avec leurs enfants partis dans l'au-delà.

« Très bien, vous pouvez compter sur moi. Quand est donc prévue la conférence ?

« Dimanche prochain ! Un grand merci à vous de redonner espoir à tous ces parents ! »

Oh mon Dieu, le délai est court, pensai-je aussitôt. Impossible de me défilier malgré l'angoisse que je sentirai monter à mesure que les jours passeront. Il n'y a pas pire épreuve que celle de voir un enfant emporté par la mort. Elle est contre toute logique terrestre, survivre à ses descendants est un contresens absolu. Et d'une violence

lancinante. Tandis que je débattais intérieurement sur mes capacités à être efficace dans l'exercice, je compulsais machinalement les pages de mon agenda et l'éphéméride du dimanche tomba sous mes yeux comme un couperet : nous serons le dimanche de la fête des mères... Les trois heures de TGV me séparant du lieu de la conférence ne suffirent pas à apaiser mon stress, bien au contraire ; avec moi, c'était la douleur de la perte de ma propre mère que j'emportai en ce jour particulier.

Le sourire angélique et bienveillant de la présidente de l'association me porta jusqu'à l'estrade, tandis que je fendais la foule qui avait surchargé la salle. C'est de cette nouvelle perspective, surélevée par rapport au public, que je distinguai les visages crispés, la tension palpable. Je vis des couples prostrés, s'accrochant le bras comme on s'accroche à un dernier espoir, des mères, venues seules, drapées dans une dignité forçant l'admiration. Et devant moi, quelque quatre-vingts photographies de visages juvéniles ou poupins. L'expression « vivre un grand moment de solitude » revêtit tout son sens.

Sans prévenir, une maman s'approcha et me saisit délicatement le bras, tandis que je tentais de faire le vide autour de moi. D'un ton très calme et posé, elle m'expliqua, d'une voix sereine et claire :

« Voilà Madame, je voulais vous dire que me trouver avec vous aujourd'hui est une dernière bouteille à la mer que je lance. J'ai décidé de mettre fin à mes jours, car je ne sais plus trouver un sens à ma vie depuis que ma fille est décédée. La thérapie traditionnelle ne m'a pas apaisée, je somnole sous l'effet des somnifères et ressemble à un zombie, les prières du curé sont aussi inefficaces sur mon chagrin que les médicaments, et mes amis ont épuisé leurs arguments pour m'encourager à dépasser ma peine... Alors je me demandais si vous ne pourriez pas voir un petit quelque chose à

propos de ma fille, un petit signe qui pourrait m'indiquer qu'elle est là et qu'elle va bien et qui pourrait me redonner un peu goût à la vie ? Que vous réussissiez ou pas n'est plus la question, puisque ma décision est prise, mais je voulais pousser cette dernière porte qui est celle de l'association de Maryline, je ne veux avoir aucun regret, je veux partir avec la certitude d'avoir tout essayé... »

Sans attendre une éventuelle réponse de ma part, elle repart se pelotonner au fond de la salle exiguë. Je tente tant bien que mal de ne pas prendre en compte l'appel au secours de cette femme, et me remémore les conseils de Michel pour rester concentrée en toutes circonstances.

« Je ne suis pas magicienne, je ne décide de rien, je me mets simplement au service de vos proches disparus », ai-je besoin de rappeler à mon auditoire, qui me dévisage et pour qui ma jeunesse ne constitue sans doute pas une marque de confiance. Ma main s'empare spontanément d'une photo, c'est à ce moment que pour moi le cliché s'anime et que j'entends la jeune fille figée sur le papier glacé me donner les directives à sa mère, dont le bras se tend avec énergie.

« Votre fille me montre sa chambre, très bien rangée, décorée dans un style anglais, remplie de poupées. Au milieu de cette ambiance romantique, je vois une paire de bottes d'équitation... Plein de terre ! »

Ma myopie héréditaire ne m'avait pas permis de distinguer que ce message s'adressait en fait à la maman suicidaire qui était venue à ma rencontre. Elle déploya sa frêle silhouette de la chaise où elle était assise, et me dit :

« C'est bien ma fille, elle faisait du cheval et avait pris cette mauvaise habitude de monter dans sa chambre sans enlever ses bottes !

« Maman, ajouta sa fille, cette chambre est un véritable mausolée, tu n'y entres que pour y pleurer et respirer mes vêtements, je te vois si triste... Pardonne-moi, j'ai été si inconsciente d'oublier de mettre ma ceinture, j'avais tant envie d'aller à cette soirée... Je n'ai pas souffert maman, sois rassurée. Repars dans la vie, je serai toujours à tes côtés... »

Rassurée par cette première canalisation tout autant qu'à mon sujet, l'assemblée se sentit balayée par un même souffle de soulagement. La séance laissa place à des contacts médiumniques tout aussi différents que les personnalités qui constituaient le public du jour : un homme, encore avec sa blouse de boulanger, m'expliquait avoir eu une crise cardiaque sur son lieu de travail, et se félicitait que son neveu ait pu reprendre son affaire malgré les difficultés financières qu'il avait rencontrées ; un petit garçon, au doux nom de Tiago, venait faire un clin d'œil à sa maman en me montrant le Marsupilami qui avait été son doudou fétiche.

La séance se termina, et je remerciai mes intervenants invisibles pour les messages qu'ils m'avaient permis de délivrer, pour ce moment suspendu que nous venions de vivre. Je vis au loin la maman éplorée repartir discrètement, m'adressant un timide sourire ; j'avais l'habitude de ne pas assister à de grands moments d'effusions ni de remerciements, je n'avais été que la voix, que l'outil de transmission utile à la réception d'une preuve de survivance. C'est avec la présence de sa fille qu'elle était donc repartie, et j'appris par la suite qu'elle avait décidé de se battre à nouveau, de laisser une chance à la vie de la faire sourire de nouveau.

Depuis cette date, je n'ai jamais cessé d'œuvrer bénévolement au sein de ces associations, même si mes devoirs de mère m'obligent à espacer ces interventions. Nous ne sommes qu'une petite vingtaine

en France à accepter de nous exposer ainsi, de nous livrer sans filet face à un public en grande demande. Comme les séances publiques dans les groupes spirites, ces exercices, polyphoniques, sont difficiles et réclament une certaine forme de courage. : le courage de plonger au cœur du chagrin de personnes endeuillées et de tenter de leur apporter de l'apaisement. Le courage également de ne jamais savoir au préalable ce que nous allons dire : moi qui préparais mes cours de français avec beaucoup de minutie, avec une trame écrite et chaque fois sous mes yeux, je me retrouve désormais face à une page blanche, sur laquelle je n'inscrirai que le prénom des désincarnés qui se présenteront au moment où je délivrerai leurs messages. D'aucuns parlent de la médiumnité comme d'un sacerdoce, je les rejoins en cela que nous remettons notre crédibilité en balance à chaque séance, que le danger principal réside dans le risque majeur de se tromper, de faire fausse route, faute de précision, ou de clairaudience efficace. Les réactions peuvent être d'une violence inouïe : se méprendre sur les traits d'un être cher, sur ses propos, est, dans l'esprit des gens, les perdre une seconde fois.

Il est bien humain de ne pas vouloir comprendre qu'un médium n'est pas infallible. L'exercice médiumnique est d'autant plus tenu que, au milieu d'une salle remplie, il nous faut recueillir de nombreux messages, de nombreuses images : le rendez-vous est pris pour nos désincarnés également, désireux de manifester tout leur amour à ceux qui viennent emporter un petit bout de ciel le temps d'un après-midi. Il faut ensuite accepter de recevoir un message différent de celui que nous étions venus chercher, entendre une vérité parfois déconcertante. Le médium doit s'en tenir à l'information pure qu'il a reçue, et briser la gêne et la pudeur générées par le fait d'exposer une part de sa vie dans une salle comble.

Cet exercice de la médiumnité publique, le plus ardu, le plus épuisant d'après moi, est une pratique courante dans certains pays comme l'Angleterre ou les États-Unis ; il demeure encore méconnu de l'opinion publique française, et les avis concernant ces séances sont très tranchés. Des journalistes prêts à tourner en dérision ce qu'ils considèrent comme des démonstrations de sensationnel : quand les messages sont pertinents et corroborés par le public, vous devenez un magicien, ou un mentaliste, un dieu vivant qui vous réconcilie avec les mystères de la Nature ; si vous échouez, vous héritez du titre de charlatan, ou, comme au temps de Jeanne d'Arc, de sorcière condamnée au bûcher. Si l'on considère que j'ai passé toute mon adolescence en face de la célèbre place où elle fut exécutée, à Rouen, le clin d'œil peut faire sourire ! Les croyances populaires sont encore vives, et l'exercice encore confidentiel.

Être médium au XXI^e siècle, c'est accepter une forme de marginalité et une mise en lumière crue et pas toujours bienveillante. Qu'il est plus simple de passer avec succès l'élection des futurs parents d'élèves en abordant l'œuvre de Françoise Dolto que celui d'Allan Kardec ! Il a fallu que je dépasse les incertitudes et le manque de confiance de la jeune fille que j'étais pour renforcer mon assurance, canaliser mon énergie et travailler le lâcher-prise. Sans compter la dimension thérapeutique de mon travail, qui requiert un investissement total et une introspection de chaque instant ; mon investissement au sein de ces associations a permis de donner corps à cette envie de solidarité et d'entre-aide.

Il existe aujourd'hui une petite centaine d'associations à but non lucratif d'aide au deuil en France ; des hommes et des femmes, frappés un jour par un drame, par le chagrin de connaître la perte d'un être cher, et qui décident d'organiser dans leurs régions des rencontres autour de ce thème commun. À chacune de ces réunions,

les salles sont pleines de personnes de tous âges, tous milieux, toutes obédiences. Elles ne se seraient, très probablement, jamais adressé la parole en d'autres circonstances ; mais l'espace d'un instant, c'est un moment d'humanité qu'elles viennent partager, nouées par une épreuve commune. « Pendant que nous sommes parmi les hommes, pratiquons l'humanité », écrivait le philosophe latin Sénèque.

L'amour, toujours l'amour

Yvonne est une femme que je suis depuis quelques années maintenant. Elle vit à La Réunion, après avoir quitté la métropole, qui lui a arraché son compagnon Pierre, décédé en 2012 ; ses abus d'alcool, de drogues et de chimies en tout genre ont eu raison de sa santé, et il est mort dans ses bras, à l'aube de sa quarantième année. Mettre une distance géographique sur son chagrin était un souhait inavoué pour elle de se lancer dans une nouvelle vie, et de rencontrer un compagnon qui pourrait de nouveau embellir ses jours. Après quelques années à tâtonner, elle m'envoya timidement les photos d'hommes qu'elle avait rencontrés dans son nouveau milieu professionnel. Ces relations demeuraient éphémères, et se soldaient par des échecs répétitifs.

« Après tout, je n'ai pas su sauver Pierre, c'est peut-être cela que je paie aujourd'hui... »

Pierre ne tarda pas à se manifester auprès de moi, et me chargea de lui délivrer ce message :

« Il me dit que vous n'avez aucune raison de culpabiliser Yvonne, que vous ne pouviez pas le sauver : il essayait de se défaire chaque jour de ses cauchemars d'enfant, de la violence qu'il avait subie durant cette période, et des paradis artificiels dans lesquels il était tombé afin de voir le monde un peu moins cruel qu'il n'était... Il me

dit que, au contraire, l'amour que vous lui avez témoigné jusqu'au bout, même dans ses pires moments, l'a porté et lui a permis de vivre bien plus longtemps qu'il n'aurait pu supporter son quotidien ; une dizaine d'années au moins, le sais-tu ?, insiste-t-il. Il vous remercie pour tout l'amour que vous lui avez offert, sans retenue ni contrepartie, mais chaque jour de vie terrestre devenait toujours plus pénible à vivre, et son corps le lâchait peu à peu. Merci, dit-il, grâce à toi, j'ai pu encore goûter un peu au parfum de la vie.

« Que pense-t-il de mes relations sentimentales ? N'est-il pas fâché ?

« Pierre voudrait que vous cessiez de vous punir et de chercher toujours autour de vous des hommes à sauver ! Le dernier devait tenter de ne plus jouer son argent, quand l'autre devait parvenir à faire le deuil de sa dernière relation amoureuse : Yvonne, autorise-toi le bonheur ! Je t'aime et je suis bien désormais. »

Voilà un moment choisi de vie, parmi bien d'autres, où le sujet de l'amour – et plus particulièrement des difficultés à s'épanouir dans une nouvelle relation après un deuil – occupe la place principale dans le cœur des consultants. Loin du cliché de la cartomancienne ou de la diseuse de bonne aventure que l'on va voir pour qu'elle nous livre le portrait du compagnon idéal sur un plateau, je n'ai fait qu'accompagner Yvonne dans son cheminement ; j'ai fait le lien entre son désir de reprendre sa vie en main et le fait d'obtenir l'assentiment de son défunt compagnon. La reconnaissance et la bienveillance de ce dernier lui ont permis de se débarrasser d'un sentiment de culpabilité bien naturel mais infondé. C'est l'adéquation entre son envie de progresser et d'avoir un regard critique sur ses choix de vie ainsi que mon rôle de messagère de

Pierre qui ont rendu notre travail fructueux et offert à Yvonne d'envisager l'avenir sous un nouveau jour.

Il est des femmes ou des hommes qui ne s'autoriseront *a contrario* jamais à refaire leur vie ; c'est le cas de Blandine, dont le mari, Luc, a mis fin à ses jours, après avoir subi une grosse bévue professionnelle qui l'avait mené à la banqueroute et à de nombreux revers fiscaux. Ce dernier n'avait de cesse de demander à son épouse, qui s'était donné pour objectif de reprendre la tête de l'entreprise familiale et de redorer son nom, de penser de nouveau à elle et de s'ouvrir à de nouvelles rencontres.

« Hors de question, s'est-elle écriée. Luc vit toujours à mes côtés, comment voulez-vous que je le remplace ? Je lui parle chaque jour, il le sait !

« Dis-lui que je vois qu'elle ne s'autorise même pas à occuper l'espace du lit que j'occupais de mon vivant, qu'elle n'a pas donné un seul outil de l'établi sur lequel je bricolais, alors qu'il est encombré de tous ces objets inutiles pour elle désormais ! »

Blandine a décidé malgré tout de vivre avec le souvenir de Luc ; il est en effet très difficile de tourner la page d'une relation interrompue par la mort. J'assiste souvent, impuissante, à cette volonté farouche qu'ont mes consultants de s'enfermer dans une vie parallèle, entre deux mondes – celui de leur amour perdu, et celui du quotidien –, rongés par la culpabilité de n'avoir su leur éviter le pire. Mon rôle de médium consiste alors à leur faire comprendre que, au-delà de la mort, l'amour prend une autre dimension, que les élus de leur cœur n'éprouvent que de la reconnaissance pour les moments partagés et qu'ils n'ont qu'un seul désir : les aider à renouer avec le bonheur et à écrire les chapitres d'une nouvelle histoire amoureuse.

« L'amour qu'on a en soi, on l'emporte avec soi », affirmait le personnage joué par Patrick Swayze dans le célèbre film américain *Ghost*², au moment de franchir les portes de l'Invisible.

C'est en effet l'amour sous toutes ses formes qui irrigue la plupart des grands domaines que j'aborde. Il est le fil conducteur de ceux qui ont perdu une épouse, un mari ou un enfant. C'est l'amour qui n'a pas pu s'exprimer à temps ; c'est l'amour bridé de ceux qui ont eu l'impression de sacrifier leur vie intime, sentimentale, au service des autres ou d'une vie professionnelle aliénante. C'est l'amour inexprimé de ces âmes sur la terre qui sont persuadées d'être condamnées à n'aimer personne. C'est l'amour lié à ces vies antérieures insoupçonnées, et à travers lesquelles on cherche à comprendre pourquoi l'on s'épuise sans pouvoir y mettre un terme dans des relations toxiques.

Savoir dire non

La chaleur d'un après-midi chaud de juin 2016 avait envahi mon bureau quand Stephan, ayant fait la route depuis le Luxembourg, s'assit face à moi. Point de signes de fatigue d'un trajet éprouvant, ou de temps d'hésitation dans son élocution, ce fonctionnaire quadragénaire me toisa avec une pointe de scepticisme que je ne connaissais que trop bien. Je savais qu'il était important, afin de laisser sa confiance se déployer, de ne pas l'interrompre dans le récit qu'il allait me faire. Il voulait prendre l'ascendant sur l'inconnue à laquelle il s'apprêtait à livrer une partie de sa vie, et son attitude était plus que légitime, pensai-je. Le récit qu'il me fit, comme s'il me lisait l'entrefilet du journal local, sur un ton anesthésié, me sortit de mes considérations intérieures :

« J'ai rencontré ma femme, Diane, en 1997, et nous avons échangé nos vœux en 2003 ; nous souhaitions fonder une famille, c'est pourquoi ma petite fille, Claire, vit le jour en 2011, et nous avons eu le bonheur d'accueillir Ben en mai 2015. Hélas, quelques jours après la naissance de ce dernier, l'accouchement ayant provoqué une fissure de la carotide de Diane, elle eut un triple AVC et fut transportée d'urgence en Belgique pour y subir une opération délicate des artères ; afin de lui éviter de souffrir des suites postopératoires, elle fut placée en coma artificiel. De cet état dramatique, elle s'en sortit miraculeusement sans aucune séquelle physique. Je fus le plus heureux des hommes, et remerciai le corps médical d'avoir pu sauver mon épouse... Le retour à la maison fut difficile pour elle, entre sa convalescence et un nouveau-né qui ne se nourrissait que difficilement. Je vis ma femme marquer les premiers signes d'une petite dépression, et j'observai, sans m'inquiéter outre mesure, quelques changements dans sa personnalité.

« C'est au milieu de l'été que Diane sombra dans le négativisme, et me fit part de ses pensées noires ainsi que de ses pulsions suicidaires. Elle se mit à rejeter peu à peu notre fils, et était saisie par des crises de pleurs et de panique à l'idée de se projeter dans l'avenir. Ayant diagnostiqué une forte dépression post-partum, les psychiatres la firent entrer en clinique et la mirent sous lourd traitement pharmacologique. Je pensai que l'automne se passerait sous de meilleurs auspices, mais son retour à la vie quotidienne intensifia ses angoisses et ses insomnies. Ma femme, d'ordinaire si élégante et dans la maîtrise des choses, peinait à accorder seule ses vêtements, tenait des discours qui manquaient de cohérence, et surtout, montrait un désintérêt total vis-à-vis de Ben. Elle prétend, un

après-midi de novembre, s'être perdue dans une prairie attenante à une forêt à la frontière allemande et m'appelle pour aller la chercher.

« J'avais donc pris l'habitude de m'occuper de mon fils et de dormir avec lui dans une chambre séparé de Diane afin qu'elle puisse se reposer. Lors d'une journée de travail bien chargée, deux brigadiers de la police judiciaire se présentent à mon poste et me demandent de les suivre, évoquant sans plus de détails un rapt dont Ben aurait été victime.

« Affolé, et échafaudant des plans afin de retrouver seul mon fils, j'apprends alors le pire : Ben n'a pas été enlevé, mais sa mère l'a tout d'abord étouffé avec un oreiller, puis l'a emmené jusqu'à la rivière la plus proche de notre domicile afin de l'y noyer.

« Je me présente devant vous, alors que Diane, toujours dans l'attente d'un hypothétique procès pénal, est internée au Luxembourg où je réside...

« Comment puis-je vous aider ? Vous m'avez apporté, comme je l'imagine, une photographie de votre fils ? Votre deuil est si récent, cela ne fait que...

« Six mois à peine, oui je sais. Que vous dit mon fils ? Que pense-t-il de tout cela ? De toute façon, cette histoire n'est pas bien grave, dès que ma femme sortira de prison et qu'elle ira mieux, nous ferons rapidement un autre enfant...

Ses propos s'abattirent sur moi comme une gifle ; je sentais que sa réflexion ne supposait pas de contradiction, son visage demeurait fermé, et je pouvais y lire une forme d'arrogance, celle des personnes qui ont côtoyé l'horreur et que plus rien ne touche. Selon lui, ce drame ne résultait que des effets secondaires de la lourde camisole chimique prescrite par les médecins ; je voyais derrière ce père en révolte la silhouette de Ben, me souriant, et je compris que

Diane souffrait sans doute de dérèglements psychologiques plus profonds, et plus ancrés dans le temps.

« Écoutez, Stephan, à la lumière de vos propos, je pense qu'il est peut-être un peu trop tôt pour obtenir un message de votre fils... Vous n'êtes pas prêt, il m'est donc impossible de poursuivre la séance dans ces conditions...

Choquée par cette entrée en matière et ce déni brutal de la réalité, je fis ce que je n'avais encore jamais fait : interrompre la séance, en comprenant la frustration que j'allais engendrer.

« Comprenez bien que, pour vous donner des preuves de survivance, j'ai besoin que vous lâchiez prise, que vous soyez ouvert à la vérité des faits, et je sais que vous n'êtes absolument pas en mesure d'entendre ce que je pourrais vous dire.

Il se montra extrêmement contrarié par mon intransigeance, me posa des questions sur son avenir professionnel, et je tentai de m'accrocher à l'aspect pratique de ses interrogations pour ne pas le laisser repartir sans élément médiumnique. Les minutes s'égrenèrent comme des heures, lorsqu'enfin il se leva :

« De toute façon, je dois aller voir un autre médium dans l'ouest de la France ! »

Ma réponse fusa, cinglante :

« Eh bien c'est parfait, allez-y ! Et si mon confrère est réellement compétent, vous n'obtiendrez, à nouveau, aucune autre information. Laissez-vous le temps de pleurer votre fils... »

Ce fut l'une des plus éprouvantes séances de ma vie ; je remerciai qu'elle se soit produite après quelques années solides d'expérience, afin d'avoir trouvé le courage de prendre une telle décision. Pas de complaisance ou de discours arrangé : quand bien même le désir de Stephan était de sortir Diane de prison à tout prix, il lui était alors insupportable d'admettre que la femme qu'il aimait –

et qui avait donné naissance à leur enfant – avait pu être la main meurtrière.

Avoir l'humilité de reconnaître qu'il est trop tôt pour délivrer des messages, que le consultant n'est pas prêt à avoir une totale ouverture d'esprit, et à bouleverser ses idées reçues, est un prérequis indispensable.

Notre deuxième entrevue eut lieu neuf mois plus tard. Le temps d'une gestation, d'un lent mûrissement sans doute. Malgré mes réticences affichées, et bien qu'ayant dressé un barrage téléphonique pour ne pas revivre ce que je considérais comme un petit échec, son nom trouva mystérieusement une place dans mon agenda ; je ne pus d'ailleurs pas annuler le rendez-vous, la messagerie de Stephan demeurant saturée malgré mes nombreuses tentatives de contact.

Tout en lui ouvrant la porte, je me réservais de nouveau à tout moment le droit de couper court à la séance. Avait-il finalement contacté ce fameux confrère ? Je ne lui ai jamais demandé. C'est un autre homme qui se présenta à moi. Il ne faisait aucun doute qu'il avait cheminé sur la voie du deuil, animé cette fois d'une véritable volonté d'écouter et de comprendre. Dès lors, la connexion put s'établir entre nous, et Ben put se frayer un chemin afin de s'adresser à son père :

« Papa... Je suis ici pour te dire que je vais bien... Tu sais, malgré les médicaments qui ont été administrés à maman, et qui ont eu l'effet d'une bombe, elle avait cela en sommeil au fond d'elle depuis très longtemps... Je suis là pour te dire que c'est une épreuve que tu devais vivre, que ce combat que tu penses mener

pour la justice est vain ; je suis à tes côtés pour te soutenir, et soutenir Diane également, dans son repentir. Sois heureux ».

Dans ce message si profond, il faut distinguer l'existence terrestre de ce nourrisson de six mois, incarnation de chair incapable de parole, de son âme qui se présente à moi, apte à communiquer de façon claire et structurée. De la même façon qu'il m'est possible de dialoguer avec l'âme d'un défunt ayant terminé sa vie en souffrant d'une maladie dégénérante comme l'Alzheimer ou de toute autre maladie neurologique ou mentale. Parvenus de l'autre côté, nous sommes libérés de tous nos maux terrestres.

Tandis que nous échangeons désormais régulièrement ensemble, et qu'il faisait partie de ces rencontres inéluctables, Stephan me laissa un petit mot en évidence sur mon bureau : « Comment fait-on pour survivre au meurtre de son fils âgé de six mois ? Voici la question à laquelle j'ai dû répondre des centaines de fois. Désormais je le sais : je vais retrouver Ben dans les plans éthériques lors du "passage" en fin de cette présente incarnation. Merci ».

Dans le secret du suicide

Voir un être cher être emporté par la maladie, par une agression ou encore par un accident confronte chacun de nous à un sentiment d'injustice et d'impuissance. Le plus intolérable survient dans le cas de départs volontaires, car le doute et le sentiment de culpabilité viennent se greffer à cet édifice émotionnel déjà imposant. J'ai pu noter, à la lumière de mes rencontres et de mes séances dédiées aux hommes et aux femmes ayant choisi de mettre fin à leurs jours, qu'il

est très rare que ces derniers laissent une lettre expliquant la nature de leur geste. « Pourquoi n'ai-je rien vu ? », « Quelles sont les alertes que je n'ai pas su déceler ? » « Aurais-je pu éviter l'irréparable ? » sont autant de pensées qui obsèdent les survivants et les plongent dans une errance de vie insurmontable.

J'ai très vite distingué, à travers les messages médiumniques que j'ai pu recevoir des désincarnés se manifestant rapidement après leur départ que les suicides étaient la solution extrême à deux expériences de vie différentes.

Il est tout d'abord des êtres pour qui le fameux spleen est un compagnon de toujours : il peut prendre sa source dans l'enfance, dans l'éducation, dans des traumatismes refoulés, dans le chagrin de nos vies passées. Il devient un sac à dos un peu plus lourd chaque jour à porter, une tumeur silencieuse qui ronge les sourires du quotidien. « Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille », écrivait Baudelaire, toujours dans *Les Fleurs du mal*. Décider d'interrompre le cours de sa vie, c'est se libérer de ses chaînes invisibles, abrégé un chemin de vie épuisant.

Il est ensuite des choix ultimes qui se décident au paroxysme d'émotions vécues : une séparation affective, un échec professionnel, une banqueroute personnelle, des pressions ou des harcèlements. Renoncer à la vie, c'est vouloir, l'espace d'un instant, repousser l'intolérable, abrégé cet état cathartique. Le geste est commis sans plan préalable, comme une prolongation du mot « Stop ! ».

Quitter son corps terrestre et recouvrer une vision plus panoramique de ses choix de vie, de ses souffrances permet aux âmes défuntes d'analyser, d'étudier leur geste, et d'éprouver le besoin, grâce à l'outil médiumnique, de venir rassurer leurs proches, d'expliquer leurs motivations. Je rencontre encore trop de parents endeuillés, de conjoints désespérés, d'amis esseulés qui vivent dans

la hantise de voir ceux qu'ils ont aimés errer dans les limbes, punis de ce que la société considère encore comme un péché mortel, comme une honte qu'il faut taire.

C'est sur le chemin de l'apaisement que j'ai tenté d'aider Marie-Paule, une paisible retraitée du Gers, qui a dû faire face au suicide de son mari, René ; ils venaient de fêter leurs noces d'or, et René était à la retraite depuis cinq années seulement. Ce dernier avait pris l'habitude de passer de longues heures de la journée enfermé dans son atelier, au sous-sol d'une petite maison pavillonnaire. Marie-Paule, qui avait toujours été une femme active, s'adonnait à de nombreuses activités dans des cercles associatifs ou auprès de ses petits-enfants. Une vie de paisibles retraités comme beaucoup en France.

C'est vers l'heure du déjeuner, les bras chargés de courses, qu'elle découvrit René pendu au milieu de ses outils et de ses travaux inachevés. Tétanisée par la vision d'horreur de son mari inanimé, elle ne trouva par ailleurs aucune lettre, aucun indice qui puisse lui permettre de mettre des mots sur sa violente décision d'en finir avec la vie.

« Il n'était pas malade ! Il avait travaillé tellement dur, toutes ces années, que je fus soulagée de le savoir enfin à la retraite, à pouvoir profiter un peu de la vie... Mais qu'ai-je donc fait pour qu'il décide de nous laisser comme ça, les enfants et moi ? Si j'étais rentrée un quart d'heure plus tôt des courses, je...

« Il me dit de vous dire qu'il avait minutieusement préparé les choses, depuis de nombreux mois d'ailleurs. Il savait que vous alliez partir à cette heure précise, comme tous les mardis n'est-ce pas ?

« Oui, je suis une femme organisée, j'aime planifier ma semaine.

« La retraite l'a plongé dans un sentiment de désœuvrement total, il se sentait inutile, lui qui avait toujours été actif auprès de l'équipe qu'il dirigeait dans son entreprise. Il n'avait rien prévu pour cette nouvelle partie de sa vie ; il me dit qu'il n'a pas votre tempérament, votre capacité à rebondir, à s'occuper. Pire encore : il craignait, plus que tout, la perte progressive de ses moyens physiques, la vieillesse, la maladie.

« Oui, la mort de son père, grabataire et infirme, l'avait beaucoup marqué.

« Il vous demande pardon ; il ne voulait pas vous imposer ses humeurs maussades, ses peurs invouables. Il voulait rester maître de sa vie ; il n'a jamais su ni exprimer ses émotions, ni bien écrire. Un courrier aurait figé sa souffrance sur papier pour toujours : il sait que vous allez rebondir, et profiter de ceux que vous aimez. Il dit que la retraite, c'est se retirer d'une partie de la vie qu'on a menée, il faut la préparer comme on prépare un nouveau voyage, et qu'il n'avait pas fait ses bagages... »

Être le dernier lien, un pont tendu entre deux rives, pour mettre des mots sur des maux est une gageure parfois ambitieuse, mais nécessaire pour que les vivants ne deviennent pas eux-mêmes les fantômes de leur vie passée.

La preuve par l'intime

C'est toujours avec émotion que je feuillette *Conversations avec Dieu*, le livre de Neale Donald Walsch ; bien que spontanément classé comme étant New Age, il est à mon sens le plus philosophique des ouvrages ésotériques. L'auteur, en proie à de nombreux échecs

personnels et à des soucis de santé, fait le bilan de sa vie et se lance dans un échange épistolaire avec Dieu, lui adressant toute sa colère et ses incompréhensions face aux épreuves qu'il traverse. Entre stupéfaction et scepticisme, le Créateur lui répond... Commence alors un dialogue ininterrompu de plusieurs années, où l'auteur se fait l'écho de la condition humaine en lui posant, dans sa quête de la vérité, des questions tour à tour intimistes et pragmatiques. En tant que médium, je voudrais partager avec vous une des questions fondamentales que Walsch pose dans son échange avec le Divin, et qui se trouve, je le crois, en résonance directe avec mon quotidien auprès de ceux qui ont perdu un être cher.

« Pourquoi ne Te révèles-Tu pas ? Si Dieu existe vraiment et que C'est Toi, pourquoi ne Te révèles-Tu pas d'une façon compréhensible pour nous tous ? », demande-t-il. Dieu l'apostrophe ensuite en lui précisant qu'il ne s'agit pas pour lui de prendre forme, car l'essence même du Divin est d'être et non de paraître, et que certains y verraient sans doute « le diable, ou tout simplement l'imagination », ou assimileraient la forme choisie à la seule et unique forme possible de Dieu. « ... Dieu ne révèle pas la Divinité à la Divinité à partir de, ou à travers, une observation extérieure, mais par l'expérience intérieure. »

Pour ma part, il s'agit d'apporter, par un détail, une caractéristique de vie, parfois un prénom, un message reçu par le défunt qui puisse l'« authentifier », tout au moins tenter d'apporter la preuve tangible que l'âme survit à la mort du corps terrestre.

Mais, si comme Walsch le souligne parfaitement dans son ouvrage, le Divin EST, tout simplement, nous sommes, sur notre plan terrestre, enfermés dans une représentation corporelle, dotés de cinq sens qui constituent la liste exhaustive de nos outils de communication.

C'est précisément avec cette batterie d'outils que le médium va entendre, voir, sentir, être effleuré ou éprouver une sensation gustative dont il fera part à l'assemblée, et plus précisément à celui ou à celle auquel le message médiumnique s'adresse.

Et j'en arrive à cette réflexion initiale : comment parvenir au mieux à témoigner de la perfection de l'Invisible quand les moyens qui nous sont donnés sont restreints et approximatifs ?

Je reprends la pensée de Walsch : si Dieu est une énergie, une présence, une essence, c'est par cette même énergie qu'il tentera de s'imposer à nous, en nous permettant de vivre l'expérience intérieure de l'amour. L'amour ne se quantifie pas, ne s'enferme pas et se démontre bien mal : il est, tout simplement. Nos êtres chers viennent avant toute chose démontrer cette force d'amour indicible et invisible pour que le lien ne se rompe jamais.

Le rôle du médium est de créer la connexion entre deux âmes, ou de la renforcer si certaines d'entre elles ont eu déjà des signes ou des manifestations de manière directe. J'y mets bien souvent toute mon énergie, et un certain rigorisme car j'ai à cœur de distribuer le plus de détails possible dans mon échange avec les défunts. Ce que je ne maîtrise pas est l'outil que va utiliser ce dernier pour communiquer et s'authentifier par rapport à la vie qu'il a menée ici-bas. Je me suis vue parfois égrener moult détails et informations, jusqu'à ce qu'à l'évocation d'un seul, mon interlocuteur s'écrie :

« Ah, cette fois-ci, j'en suis sûr, il s'agit bien de lui ! »

J'ai remarqué que bien souvent la conviction de la survie de l'âme n'était pas intensifiée en fonction de la qualité de la sémiologie démontrée par le médium.

Alors que j'étais en déplacement au domicile de Françoise, immobilisée dans un fauteuil roulant, qui venait de perdre

brusquement son mari, cette dernière, effondrée par le chagrin, m'avait sollicitée pour tenter d'obtenir des signes de celui qui lui manquait tant. Je démarrai ma séance en adressant une prière à cet homme, et en lui demandant de mettre toute l'énergie possible pour témoigner de sa présence et de son amour pour son épouse. Ma requête fut bel et bien entendue, car, au bout de quelques minutes, dans le calme et le silence de la pièce, je vis choir, presque à nos pieds, l'ensemble des tringles et rideaux qui habillaient la fenêtre, bien évidemment fermée.

La stupéfaction laissa place à l'émotion pour ce qui me concerne, et je remerciai de tout cœur le défunt pour le magnifique signe qu'il nous avait offert dans l'instant. Quelle ne fut pas ma surprise de constater l'indifférence clairement affichée de ma consultante, qui me pressa de questions et me demanda le fameux signe qu'elle était venue chercher. Un peu déstabilisée par son attitude, je me vis soudain, sans avoir le temps d'y réfléchir, rapprocher mes lèvres et lui siffler au visage !

Des larmes se mirent à rouler sur ses joues, et elle s'exclama :

« Mon Dieu c'est bien lui ! Siffler était une façon courante de s'exprimer pour mon mari, qui, ayant une petite mémoire, était incapable de se souvenir du prénom des gens ! Ils les interpellaient donc comme cela ! »

La réflexion qui découle de cette expérience est simple : alors que pour certains la preuve intangible de l'existence de la vie après la mort sera sans doute le fameux « tomber de rideau », pour cette femme, elle demeurera dans le signe auditif qu'elle reçut ce jour-là. Il était, à ses yeux et dans son cœur, le plus imprégné des émotions et de l'amour de son bien-aimé. Il était certes moins spectaculaire, mais

son mari avait choisi un « contenant » qui n'allait faire sens que pour elle.

Et c'est bien là l'important : un signe envoyé par un défunt ne se réclame pas d'une tentative de persuasion collective, il tente d'atteindre directement le cœur de celui auquel il est destiné. Il plonge dans les tréfonds de l'intime. Comme la foi ne s'explique pas, ne se démontre pas, la conviction de la survivance de l'âme est une expérience intérieure. Lorsqu'une expérience intérieure nous a révélé notre foi, notre divinité, l'observation extérieure, la démonstration ne deviennent plus nécessaires.

Le premier tome des *Conversations avec Dieu* s'achève ainsi : « Ma Vérité est dans le murmure du vent, le babillage du ruisseau, le craquement du tonnerre, le clapotement de la pluie. C'est la sensation de la terre, le parfum du lis, la chaleur du soleil, l'attraction de la lune. » L'invisible au beau milieu du monde visible.

Les raisins de ma colère

Nous sommes en 2010, et je me rends comme chaque mois dans une salle parisienne pour y donner une séance publique. Je laisse ma main parcourir les objets et les photos que le public a déposés à mon intention, et souris chaque fois devant le caractère insolite de certains d'entre eux : des clés, des passeports, des lunettes, et même des crayons de papier ! Cette faculté propre à ressentir, par le contact des objets, une partie des ressentis et de la vie de son propriétaire, s'appelle la psychométrie. Certains médiums dont je fais partie sont capables en posant les mains sur un objet d'en ressentir l'environnement passé, les événements marquants de son propriétaire ainsi que la charge émotiennelle qu'il en conserve.

Une photographie retient toute mon attention, je présente alors le cliché face à l'auditoire. Une femme me répond timidement.

« C'est à moi, il s'agit de ma tante Anna. »

Au même moment, je reçois un message auditif et la défunte me souffle alors :

« Ils ont mangé les raisins de ma colère. »

Sans plus réfléchir, fière de la qualité de ce premier contact, je commente l'information reçue :

« Quel joli clin d'œil ! Votre tante nous cite Steinbeck !

« Que vous dit ma tante ?, me demande la femme, fronçant les sourcils.

« Votre tante me cite *Les Raisins de la colère*, le roman de John Steinbeck !

« Ma chère Madame, ma tante Anna ne savait ni lire ni écrire, elle ne peut donc pas vous citer qui que ce soit. »

Les vingt secondes qui suivirent notre échange me semblèrent une éternité, et je nageais en pleine confusion des sentiments : pourquoi avoir entendu si clairement une information fausse ?

« Mais je comprends ce que vous voulez me dire... », finit-elle par poursuivre, un petit sourire vissé aux lèvres.

Je respire et attends qu'elle m'éclaire.

« Ma tante était viticultrice en Alsace, elle a perdu il y a quelques années de cela toute sa récolte à cause d'une bactérie, qui a contaminé les pieds de vigne. Elle fut ruinée par ce fléau, et a fini par en tomber malade, elle ne s'en est jamais remise. Elle est partie dans une colère qu'elle n'a jamais su apaiser. Je comprends donc qu'elle est bien parmi nous aujourd'hui. »

S'il était une leçon à prendre, elle fut magistrale pour moi, et la leçon fut entendue : le médium ne doit en aucun cas interpréter les

messages d'un défunt, mais les livrer sans filtre, et ne pas les soumettre à une intellectualisation qui lui serait propre. Dans le cas présent, mon bagage littéraire s'était immiscé dans la canalisation d'un message qui ne m'était pas destiné, et dont mon interprétation maladroite avait totalement faussé le sens. Cette phrase, dense et pleine de relief, symbolisait *a contrario* le programme d'une vie douloureuse et parsemée d'épreuves. Depuis ce jour, humilité et authenticité sont devenus mes maîtres mots ; derrière chaque terme que je reçois se cache un sens que j'ignore, lié à une existence terrestre dont on ne me livre que des bribes qu'il ne m'est pas permis de transformer, d'édulcorer ou d'interpréter. Quand bien même les défunts se servent de nos connaissances, de nos acquis culturels pour transmettre leurs univers passés, le médium doit se fondre dans la quintessence même du mot et de l'image.

Quand on est connue pour être une amoureuse de la langue française et des belles-lettres, jurer comme un marin qui rentre au port, juchée sur des escarpins, devant un parterre de deux cents personnes, demande une capacité d'effacement de soi et de mettre son orgueil dans la poche !

La surprise

Je sillonne toujours les routes de France, et me retrouve dans l'Hérault en 2014, une association d'aide au deuil, très active et fondée depuis une dizaine d'années, ayant fait appel à moi. Comme à chaque réunion, les habitués côtoient les nouvelles têtes, venues grâce au bouche-à-oreille. Je reconnais Pauline, une femme en fin de carrière administrative, qui a perdu son mari trois années auparavant et qui ne manque aucune séance. Je sais qu'elle a l'habitude de venir discuter avec son défunt mari, Jacques, tous les

samedis en se rendant sur sa tombe, et qu'elle a développé une vie spirituelle riche pour faire face à ce décès brutal. Depuis quelque temps, elle croise régulièrement dans les allées du cimetière un homme qui vient fleurir généreusement la tombe de sa femme. Visiblement inconsolable – et *a priori* loin de l'idée de contacter les défunts –, il s'est laissé convaincre d'accompagner la « voisine de tombe » avec laquelle il avait l'habitude d'échanger des politesses à une médiumnité publique.

Il avait cru pouvoir dissimuler son imposante carrure derrière sa « marraine » d'un jour, lorsque mon premier message fut précisément pour lui – un Gérard, comme mon père ! Et le seul à porter ce prénom dans la salle. Il lève timidement la main comme un écolier qui devrait réciter sa leçon, et sans l'aide d'aucune photo, je ressens immédiatement la présence de son épouse :

« Dites à Gérard que mon prénom commence par la lettre B, que je suis partie depuis quelques mois d'une maladie fulgurante, et qu'il vient toutes les semaines me déposer des fleurs... »

Pauline s'agite et fait de grands gestes en désignant Gérard, tandis que ce dernier tente de rentrer la tête dans son cou. J'enchaîne sans attendre :

« Gérard, tu as foutu toute ma cuisine en bordel ! Je te vois manger n'importe quoi, ne plus rien ranger ; depuis que je suis partie, tu te laisses aller ! »

Je ne sais jamais comment mon interlocuteur va réagir, pris à partie devant l'assemblée. La salle décide aussitôt d'en rire, d'un rire bienveillant et salvateur. Alors, Gérard se redresse et répond spontanément, sur un ton enfantin :

« Mais je t'ai toujours dit que tu rangeais les casseroles bien trop bas, avec mon dos je n'arrive jamais à les attraper, et puis tu ne m'as jamais dit quelle éponge utiliser ! »

L'espace d'un instant, hors du temps et des plans qui les séparent, Gérard et sa femme ont repris le cours d'une vie maritale et domestique.

« Peux-tu me dire à quoi cela sert de claquer ton argent dans toutes ces fleurs chaque samedi, tu as déjà une petite retraite chéri ! »

Ces moments improbables, qui surgissent sans prévenir, pour ces gens incrédules, et venus sans attente particulière, sont mes forces vives quand quitter ma petite fille pour travailler le week-end me tord le cœur, ou que le doute s'installe quant à ce métier si décrié. Gérard est reparti de cette journée, certes avec son chagrin intact, mais un peu plus léger d'avoir rendu, pour quelques minutes, une absence présente.

Mes chers doyens

Claude, quatre-vingt-sept printemps, a mené une longue et belle carrière d'ingénieur dans l'industrie automobile ; Jeanne, sa femme, est décédée deux années auparavant. S'il vient me consulter chaque trimestre, toujours impeccablement vêtu et plein de bonnes manières, ce n'est pas pour s'informer des perspectives de son avenir – fort de la sagesse qui le caractérise, il ne s'en soucie plus –, mais plutôt pour s'assurer que ses affaires sont en ordre avant de « quitter » ce monde. Il a besoin que Jeanne puisse s'exprimer par mon entremise et l'aiguiller quant aux directives qu'il se doit de prendre.

« Soixante ans qu'elle était ma source vive, “mon tendre, mon merveilleux amour”³», comme le chante Jacques Brel ! Je n'envisage

pas une seconde de ne pas la retrouver. Mais voyez-vous, le destin nous a joué un drôle de tour, elle est partie rejoindre ceux qu'elle aime avant moi, et c'est elle qui gérait tout d'une main de maître ! »

Cet homme, qui pourrait être le grand-père que je n'ai jamais eu, vient donc poursuivre, ici, dans mon cabinet, la relation d'amour, de respect et d'attention qu'il a entretenue plus d'une moitié de siècle.

La première fois que Jeanne m'est apparue, c'était aidée d'une très belle photographie prise dans un petit jardin ; assise en majesté au milieu des arbres et des fleurs, elle me renvoyait l'image d'une femme sereine, à la crinière rousse flamboyante.

« Dis à Claude que j'ai pris la pose pour lui faire plaisir, je souffrais de terribles douleurs dans les jambes, je suis d'ailleurs partie peu de temps après ce cliché. Je ne voulais pas l'inquiéter.

« Jeanne a raison, elle était une fleur parmi les fleurs, et je vous ai amené la dernière photo que j'ai prise quinze jours avant son départ. Pardon mon amour, je ne savais pas que tu souffrais tant. »

Cette information avait conforté Claude sur la présence de son épouse à ses côtés, et que le lien ne serait ainsi jamais rompu.

Louis Ferdinand, quant à lui, ancien médecin généraliste ayant pratiqué à l'hôpital du Val-de-Grâce, quatre-vingt-trois années dédiées à ses patients et à sa famille, a perdu, lui aussi, une Jeanne ; je trouve la synchronicité touchante, et mes mois sont rythmés par ces femmes aimées et aimantes, à la personnalité bien tranchée.

« Vous savez, je suis médecin, mais j'ai toujours été attiré par la physique quantique, et les sorties hors du corps. Grâce au D^r Raymond Moody, au neurologue Eben Alexander, et à mes lectures sur les travaux du D^r Jean-Jacques Charbonnier, je sais que les épaisses frontières entre la science et la spiritualité sont en train de s'affiner et que nous avançons à pas de géant ! J'ai besoin de

vos facultés pour savoir comment va ma Jeannou, elle me manque tant !

« Je vois votre femme assise juste à côté de vous, et... Oh, comme c'est étonnant, elle a un magnifique chat sur les genoux, blanc angora et très majestueux. »

Par réflexe, j'avais passé ma main sur mon pantalon noir pour en retirer des poils invisibles.

« Oui, en effet, c'est un angora turc, c'était notre passion à tous les deux ! Nous en avons gagné des prix aux concours félins ! Je suis rassuré de savoir qu'elle a emmené notre petite Isis avec elle. Dites-lui de m'aider afin d'être le plus juste possible dans ma succession à venir, je ne voudrais léser aucune de mes filles. »

Qu'elle est belle et touchante cette leçon de vie que m'apportent ces aînés ! Leur démarche, profonde, dénuée d'illusions et pleine du désir de bien refermer le livre de leur vie, nous rappelle à l'essence même de ce que nous sommes venus expérimenter : l'amour sous toutes ses formes.

Au moment de prendre congé, Louis Ferdinand me fixa, avec le réflexe d'un médecin qui va vous livrer son diagnostic.

— Ai-je oublié quelque chose, Louis Ferdinand ?

— Mais oui ! Reprenons rendez-vous avec Jeanne !

Ses yeux brillaient de jeunesse.

Comme une thérapie

« Ce qui ne me tue pas me rend plus fort » est un adage nietzschéen bien difficile à appréhender lorsque nous devons faire face à la mort de ceux que nous aimons le plus au monde. Nous sommes face à une alternative : le repli sur soi ou une lutte acharnée contre le chagrin. Au moment du départ de ma maman, j'ai tenté de

ne pas laisser en sommeil cette douleur paralysante et me suis tournée vers un thérapeute suffisamment ouvert à mon activité qui pourrait m'épauler sur mon chemin de deuil. Après avoir livré une partie de mon histoire, évoqué les états dépressifs maternels et la violence de sa fin de vie, confiante dans le processus, j'entends ce dernier me dire : « Je pense que pour parvenir à faire le deuil de votre mère, il vous faudra vingt ans. »

Je m'extrais brusquement du moelleux divan sur lequel j'étais allongée et, le cheveu en bataille, m'écrie : « Vingt ans ! Mais c'est pire qu'au tribunal votre affaire ! Et si moi j'ai envie d'aller mieux la semaine prochaine déjà, c'est foutu ? C'est une peine incompressible ? Excusez-moi, mais cela ne va pas être possible ! »

Je n'ai rien contre le travail thérapeutique traditionnel, bien au contraire ; je suis la première à renvoyer mes consultants vers cette solution préalable, lorsque j'estime que des étapes à franchir sont nécessaires avant d'accueillir mon travail et ses réponses éventuelles. Mais le fait est que nombre de personnes viennent pousser la porte de mon cabinet quand ces solutions classiques ne leur permettent plus de progresser. L'une d'elles m'a dit un jour : « Cela fait dix ans que je travaille sur moi et j'ai fait le tour des questions qui me pourrissaient la vie. Mais quand les détenteurs de vérité sont partis du plan terrestre, il n'y a pas beaucoup de solutions : il faut leur poser la question directement ! »

La médiumnité, une nouvelle forme de thérapie ? Et pourquoi pas ? D'aucuns veulent valider ou infirmer les expériences « extraordinaires » qu'ils ont vécues à travers les signes reçus par leurs proches disparus, quand d'autres voient la médiumnité comme une nouvelle fenêtre à ouvrir pour affronter leurs difficultés, leurs douleurs et leurs questionnements.

L'éclairage de vie

La divination, ou la lecture de l'avenir, est présente depuis l'Antiquité dans toutes les cultures. Cicéron distinguait d'ailleurs la « divination artificielle », qui consistait à tirer des pronostics en s'appuyant sur la lecture des entrailles d'animaux ou de l'étude du vol des oiseaux pour prédire les guerres, de la « divination naturelle ». Pour obtenir les prophéties des dieux, il fallait consulter les prêtresses de Dodone ou la prophétesse de Delphes, et les grandes décisions politiques se prenaient en fonction des messages reçus.

Le récit de la Pythie qui s'asseyait au-dessus d'une fosse d'où sortaient des émanations, sans doute toxiques, des profondeurs de la terre, tout en mâchant des feuilles de laurier, et qui entrait dans une transe afin d'élucubrer de ténébreux propos, a marqué à tout jamais mes souvenirs de cours de grec.

L'éclairage de vie constitue, en effet, une importante part de mon activité ; et il subsiste dans l'esprit de tous une interrogation récurrente : quelle est la différence entre la médiumnité et la voyance ? C'est Cicéron qui vient de vous apporter la réponse plus haut : un médium perçoit l'au-delà et a accès aux chemins de vie de ses consultants, quand un voyant percevra uniquement les réponses

propres à l'avenir de chacun, en ayant besoin de s'aider pour cela d'un support divinatoire, comme un jeu de tarot, un pendule, ou la célèbre boule de cristal.

Je n'ai donc pas besoin d'outil divinatoire pour percevoir les informations demandées, même si j'aime faire découvrir les oracles à mes consultants ; ils peuvent parfois constituer un appui visuel rassurant pour les plus cartésiens d'entre eux ; mais mes informations ne proviennent pas de cette source, et il m'est difficile d'organiser mes informations en les catégorisant. Comment se limiter à une « simple question sur l'amour » quand je perçois d'autres informations ? Point de méthode, de tirage de cartes en croix, de lecture dans les lignes de la main, le médium canalise et perçoit, comme pour les preuves de survivance de nos chers disparus.

« Je sens que je suis à un carrefour de mon existence... Je me sens prêt à tout changer radicalement dans ma vie, à envoyer valser tout ce qui ne me convient plus. » Voici des phrases que j'entends très souvent dans la bouche de mes consultants. C'est un vocabulaire récurrent qui témoigne d'un désir d'accomplissement, de rupture avec la routine de vie établie et aliénante, de prise en main de son destin. Et ils poursuivent généralement de cette façon : « J'ai besoin toutefois de m'assurer que mes choix sont les bons, je ne voudrais pas me tromper à nouveau. »

Le changement fait peur. C'est humain. Me voilà donc, tel Hermès au carrefour des voyageurs, à modestement aiguiller ces explorateurs dans leur existence. Encourager ou non un homme dans le starting-block de sa révolution naissante.

« Changer n'est pas devenir quelqu'un d'autre, c'est devenir qui on est et l'accepter », écrivait Jacques Salomé.

Une autre question taraude l'esprit de beaucoup d'entre vous : pourquoi avoir besoin d'un éclairage de vie ? Un homme d'affaires gère son business, le cœur détermine nos amours, notre famille dicte notre vie...

Quel est le profil « type » de mes consultants ? Il n'y en a absolument aucun. C'est un trentenaire qui veut changer de vie mais qui ne sait pas quelle direction prendre, c'est une femme mariée qui n'est pas heureuse et qui voudrait comprendre pourquoi, c'est un cadre supérieur qui veut se libérer de ses amitiés toxiques, c'est une femme divorcée qui vient pour tenter d'enrayer le cercle infernal des liaisons sans lendemain.

La lumière, ou plutôt les clés que j'apporte à mes consultants balaiant tous ces questionnements et leur offrent une voie de progression, de changement, de révolution intérieure. Ces révélations sont autant de pistes qui les invitent à prendre des décisions futures. J'aime à dire que je leur présente les clés pour ouvrir de nouvelles perspectives de vie, et leur revient le libre arbitre d'ouvrir ou non ces nouvelles portes. En faisant jaillir certaines vérités, je les aide à redevenir acteurs de leur vie, à ne plus subir le poids de forces cachées, volontaires ou inconscientes.

Quels que soient les événements d'une vie, leur dureté, leur absence de logique, ceux-ci ont inexorablement un sens caché, un maillage souterrain qui relie nos choix de vie les uns avec les autres. Une personne qui conçoit son existence comme une interminable soumission à un ordre qui lui échappe ne pourra jamais trouver l'harmonie et le bonheur.

Dans son essai *Le Questionnement moral de Nietzsche*, André Stanguennec : « l'esclave n'est pas seulement l'homme qui a son maître à l'extérieur de lui, mais, *simultanément et nécessairement*, à l'intérieur de lui. »

Nous évoluons dans une ère où le développement personnel, la quête de soi prennent une place prépondérante : se rendre maître de sa vie, transcender les épreuves pour se libérer de ses entraves là où nos ascendants se sont tus devient une mission de vie essentielle.

Détenir des clés ne sous-entend en aucun cas être le propriétaire des lieux : on ne vient pas consulter sa médium comme on va chez le coiffeur, au gré d'une envie ou d'un coup de blues ! Je fais de cet adage mon premier commandement : il ne s'agit pas de devenir la béquille, ou pire, le maître à penser d'une volonté rendue paresseuse ou peureuse.

« Quand nous revoyons-nous ?

« Quand toutes vos décisions seront prises ! »

Toute vérité est bonne à dire... Ou presque

Mathilde, vingt-trois ans, souhaite comprendre son parcours de vie chaotique ainsi que ses choix de vie, mais veut surtout retourner aux racines de ses amours tumultueuses. Je perçois immédiatement une tension chez elle, comme un désir forcené de garder le contrôle sur tout. Elle affiche une silhouette impeccable, et malgré son jeune âge, aime à me rappeler qu'elle vient ici avec des questions extrêmement précises, et émet beaucoup de scepticisme quant à mes prétendues facultés. Elle a décidé toutefois de ne pas perdre une miette de notre entretien, et je n'avais pas encore émis un son, qu'un dictaphone en marche, un bloc-notes et un feutre étaient prêts à être utilisés.

« Voici la photo d'un homme qui m'a fait beaucoup de mal ; j'aimerais avoir votre ressenti quant à lui ; bien que notre relation se soit terminée il y a peu de temps, je voudrais savoir, alors qu'il

prétend toujours avoir des sentiments à mon égard, pourquoi il s'est tourné vers cette pimbêche insignifiante ! »

J'ai beau me concentrer sur ce jeune homme et préparer mentalement mes phrases, je ressens soudain l'urgence de lui parler de son père ; j'ai ce ressenti, toujours le même qui m'anime depuis l'annonce du décès de ma propre mère, à savoir une douleur digestive tenace, et un voile noir devant les yeux. Je sais qu'alerter ma consultante sur l'état de santé de son père réclame d'indispensables précautions oratoires, et je me pose au préalable toujours cette question fondamentale : est-ce que cette information peut faire avancer ma consultante ? Quel serait l'impact d'une telle révélation ? Quand bien même ce message m'envahit, il subsiste deux paramètres indispensables à prendre en compte : tout d'abord je ne suis nullement infallible, et peux me méprendre sur l'information reçue, ensuite la médiumnité doit composer avec une constante si fragile : la notion de temps.

Comment prétendre connaître avec exactitude la fin de vie d'un individu ? Douze années se sont écoulées entre l'alerte reçue au fond de moi et le décès de ma mère : douze années à culpabiliser, à tenter d'anticiper les événements, à vivre en satellite autour de cette insupportable prophétie. Alors je me repose la question différemment et tente de comprendre comment je peux exploiter ce message.

« Ce garçon est perdu dans ses choix, tiraillé entre son désir de fonder une famille, ce pour quoi vous n'êtes pas encore prête, et cette femme qui répond à ses exigences familiales immédiates : il va céder à la facilité, et le regrettera amèrement. C'est à ce moment qu'il se tournera à nouveau vers vous, car il a toujours su au fond de lui que vous étiez celle pour qui son cœur battait. Le choix vous reviendra à ce moment-là, Mathilde.

« Cela sera trop tard, il aura tout gâché entre nous !

« Puis-je vous demander quels sont vos rapports avec votre père ? Je devais vous dire... »

Son regard se durcit ; elle tente de retenir un geste d'anxiété.

« Cet alcoolique ? Vous voulez parler de cet homme qui a abandonné toute sa famille pour sombrer dans la déchéance ? Qui a laissé ma mère tout gérer, pour ma sœur et pour moi ? »

Je sais que le sujet est délicat, et que la colère de Mathilde est grande ; le pardon n'est pas de mise et je tente subtilement de la diriger vers la nécessité de prendre de ses nouvelles, de restaurer un lien, si mince soit-il. Comment, au-delà de l'urgence de la situation, envisager une vie affective sereine et épanouie si vous portez encore les stigmates de l'abandon du premier homme de votre vie, à savoir celui qui vous a engendrée ? Mathilde avait, sans même l'envisager un seul instant, choisi un homme tiraillé lui-même entre une vie légère et un engagement de père, la replaçant dans un schéma d'abandon intolérable.

« Je n'ai rien à lui dire. »

C'est sur cette phrase sans appel que je raccompagnais Mathilde jusqu'à la porte. Elle avait repris toute sa contenance et me salua du bout des doigts.

Deux mois plus tard, elle m'adressa une lettre pour m'annoncer la disparition de son père, que l'on avait retrouvé sans vie dans sa salle de bains, terrassé par une crise cardiaque. Elle revient sur notre séance, révélant son prodigieux agacement devant mon insistance à vouloir parler de son père, elle qui ne cherchait rien d'autre qu'éclairer son chemin de vie, s'épanouir dans son travail. « C'était un sujet douloureux, bien caché dans un des tiroirs de mon cœur, et je ne voulais absolument pas en parler, précise-t-elle. Mais aujourd'hui, j'ai compris. J'ai réécouté notre séance et j'ai compris

que vous tentiez de m'aiguiller sur une issue difficile. Je vous remercie de ne pas m'avoir dit qu'il allait mourir, car c'est une information que je n'aurais pas supportée sur le moment. Inconsciemment, vous m'avez préparée à sa disparition, sans que je m'en rende compte. Je vous en remercie. »

Répondre aux attentes de mes consultants constitue bien évidemment ma principale préoccupation. Mais un médium, même lorsqu'on lui déploie une trame de séance bien précise, ne peut pas toujours omettre certaines informations prioritaires : finalement, sous couvert d'une « urgence » relative, la rencontre entre mon consultant et moi n'est-elle pas organisée pour que la délivrance d'un message plus profond puisse se faire ? J'ai conscience tous les jours d'être un outil de communication qui ne gère pas grand-chose, pas même mon agenda !

Les histoires d'amour finissent mal...

Si les salles obscures sont remplies de cinéphiles passionnés par les histoires d'amour impossible, qui apprécie de s'entendre dire que la relation amoureuse dans laquelle il s'est engagé est vouée à l'échec ? Quelle mère de famille, soucieuse du bien-être de ses enfants, peut se préparer à comprendre que ces derniers ont fait des mariages voués à l'échec ? Quel homme passionné aurait l'idée d'envisager que la femme qui occupe ses pensées le trompe ?

C'est face à ces mines enjouées, ces amoureux transis que je suis parfois l'ombre au tableau, Oreste qui demande à Pyrrhus dans *Andromaque*, de Racine : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? »

« Une catastrophe ! Cet homme va la rendre malheureuse ! Avertis-la et vite ! » Voilà les messages que je peux recevoir d'une mère ou d'un père défunt qui souhaite accompagner sa fille dans sa vie amoureuse. Me sentant investie par la mission qui m'est confiée, il m'arrive bien souvent de deviser et d'apostropher mes messagers de l'au-delà, comme s'il m'appartenait de remettre en question leurs mises en garde. « Mais pourquoi dites-vous cela ? Vous vous rendez compte que je vais lui briser le cœur et ternir ses projets d'avenir ! » Mon consultant ignore bien évidemment le débat inaudible qui se tient juste en face de lui ; mon sourire est intact, tandis que le défunt projette pour moi un ensemble d'images, retraçant la vie, les difficultés passées et les points de faiblesse de chacun des protagonistes. Nul besoin de salle de cinéma. Le film se déroule sous mes yeux.

Diplomatie, douceur et tact sont donc les qualités requises pour répondre aux interrogations de mes consultants ; je me refuse à la complaisance, celle dont pourrait faire preuve un ami, un parent pour vous rassurer dans ce que vous avez besoin d'entendre...

L'échec d'une relation est donc délicat à révéler ; les gens peuvent se braquer, camper sur leurs positions, voire se faire l'avocat de leur propre sort et partir dans des diatribes passionnées. Pourtant, là où préserver un homme ou une femme sur l'annonce d'une mort à venir se comprend, prévenir une relation toxique ou vouée à l'échec peut se révéler salutaire.

Je me souviens d'une femme avec laquelle je venais de passer en revue sa lignée, dans un souci de gérer une douloureuse succession à venir ; après le décès de sa mère, sa fratrie, déjà fragilisée par des modes de vie différents, s'était affrontée dans une étude notariale face à des décisions patrimoniales divergentes. Elle

avait déjà rangé son album de photos, quand, dans un dernier sursaut, elle m'en tendit précipitamment une du mariage de sa fille.

« Juste pour savoir pour ces deux-là, un bébé bientôt ? »

Son regard plein de fierté et son air joyeux en disaient long. Sans prendre le temps de peser ma réponse, ayant moi-même relâché mon attention, je laisse échapper un « Mon Dieu, c'est une catastrophe ce mariage ! »

Elle se rassit tout aussi brutalement que ma réponse avait fusé.

« Allons bon, que se passe-t-il ? »

« Écoutez, je dois vous dire que votre fille a suivi cet homme les yeux fermés, car il représentait pour elle son idéal masculin ; mais elle s'est expatriée, en laissant derrière elle sa famille, ses ambitions professionnelles, et elle en souffre déjà ! Ne rompez pas le contact avec elle, elle a tellement peur de vous faire de la peine et de vous décevoir... »

De fait, le jeune couple divorcera à peine un an plus tard. Cette maman ne m'en a jamais voulu, reconnaissante tout au contraire de l'avoir préparée à cette rupture inattendue ; elle s'était donc extraite de ses soucis d'héritage maternel afin d'accorder une oreille plus attentive à sa fille.

Toujours savoir délimiter l'étendue de ses compétences est un point à ne jamais occulter ; toutefois, une fois encore, il est des informations difficiles à garder pour soi.

Encouragée par sa mère, une de mes consultantes depuis plusieurs années maintenant, Karen, une superbe trentenaire, désire un éclairage sur sa vie professionnelle, car il se chuchote dans les couloirs de la grosse entreprise au sein de laquelle elle officie en tant que commerciale que les chiffres ne sont pas bons et qu'une

restructuration se profile. Désireuse de l'aiguiller au mieux sur sa situation, je ne tarde pas à faire le vide autour de moi et à me concentrer sur ses préoccupations.

La première information que je reçois est bien différente de celle à laquelle Karen s'attend ! Je perçois immédiatement un problème gynécologique, comme une maladie sexuellement transmissible qui l'épuise un peu plus chaque jour : que faire ? Je sais par sa maman qu'elle est mariée depuis de nombreuses années, et j'imagine le cataclysme que je pourrais déclencher à l'annonce de ce message...

Je décide de répondre tout d'abord à ses interrogations professionnelles, en espérant amorcer ma séance avec des nouvelles réconfortantes ; peine perdue ! Tout ce que je peux lui révéler ce sont les deux mots qui résonnent encore dans ma boîte crânienne : restructuration et licenciement !

« Pardonnez-moi Karen, je ne suis nullement médecin, et n'ai aucune prétention en ce domaine, mais je dois absolument vous dire que je ressens un souci d'ordre gynécologique à régler urgemment... Alors, rassurez-nous, votre maman et moi, et allez passer les examens adéquats ? Je peux me tromper, mais ne laissons aucune chance au doute !

« Un problème gynéco ? Vous pensez à quoi ? Mais ce n'est pas possible, je suis avec mon époux depuis quinze ans ! »

Tandis que l'étau de la vérité se resserre, j'évite soigneusement d'approfondir la piste conjugale. C'en est bien assez pour cette séance éprouvante, pensai-je. Mais je sais qu'elle sait. Je comprends à son regard, à son attitude bien trop mutique que cette information inattendue vient de réveiller en elle une intuition, dont elle ne parlera pas jusqu'au terme de la consultation. Quelques jours plus tard, sa mère me contacte et m'apprend que Karen a suivi mes conseils et que sa spécialiste, à l'agenda d'ordinaire si rempli, a pu

la prendre dès le lendemain. Elle a aussitôt dépisté, en effet, une maladie aux symptômes indétectables et l'a opérée en urgence. Aujourd'hui, elle va mieux, et notre rencontre lui a permis d'assainir un déséquilibre conjugal qu'elle n'avait jamais osé affronter jusque-là.

Un miracle ? Un don surnaturel ? Une sauveuse ? Hélas non.

Pourquoi avoir reçu ce message à temps et évité à Karen une maladie sournoise aux effets dévastateurs ? Pourquoi le médium ne peut-il donc pas sauver tout le monde ? Pourquoi n'ai-je pas été capable de sauver ma propre mère ?

« Le médium a accès aux informations du grand livre de la Vie, son rôle ne consiste pas à en changer la moindre ligne. Au mieux, il en devient l'acteur, par ses informations et ses interventions. Quand l'heure sonne, nul ne peut arrêter le cadran de la montre. » Les mots de mon mentor, Michel, me reviennent souvent en tête quand je suis étouffée par le chagrin, impuissante à l'idée que mes facultés ne permettront pas d'intervenir sur le cours des choses.

Les chemins de tentations

La notion d'éclairage de vie, suppose, au sens propre du terme, de mettre en lumière les éléments cachés, tapis au plus profond de chacun d'entre nous. J'ai parfois l'impression d'assister, spectatrice installée sur son siège à l'Opéra, aux tentations inavouables d'un Faust face aux ricanements d'un Méphistophélès. Mais si le spectateur qui a payé son billet d'entrée pour aller au spectacle a le droit d'émettre une critique, le médium, dans sa neutralité

nécessaire, ne peut pas se laisser polluer par des considérations personnelles et partiales.

Suzanne, une architecte parisienne, à qui une amie a discrètement glissé ma carte – les coordonnées de médium se chuchotent dans les lieux à la mode –, me tend une photographie de son mari, déclinant son identité et son âge comme un suspect en garde à vue dans un commissariat.

« Je vous autorise à tout me dire, et surtout n'hésitez pas ! Je ne suis pas en sucre !

« Très bien, mais cela peut être délicat, vous en êtes consciente ? »

Je m'empare de la photo d'un homme étranglé par une cravate, engoncé dans un costume hors de prix. Et je suis transportée aussitôt dans les alcôves de salons peu éclairés. Avec ces visions, je voyage, mon esprit est comme happé, je me vois déambuler dans des pièces feutrées, l'odeur du musc se mélange à celle de la transpiration. C'est dans un club échangiste que je me trouve, et j'assiste à la fusion des corps. Et au milieu de cette orgie, je reconnais le visage du mari de Suzanne, rouge et bouffi de plaisir. Son épouse n'est pas là.

« Je ne suis pas là pour juger des pratiques sexuelles de chacun, mais mon devoir est de vous dire que votre mari n'est pas fidèle, et qu'il rencontre de nombreuses partenaires avec lesquelles il ne se protège pas ; il vous met potentiellement en danger. Il est dans un état dépressif depuis de nombreuses années, qui le conduit à des prises de risques insensées ; ce jeu de la roulette russe est le sien, et ne doit pas devenir le vôtre. C'est bien cela que vous attendiez de moi ?

« Oui... J'avais de gros soupçons, des effluves de parfum sur sa veste, des dîners à des heures de plus en plus tardives. Savoir que je n'étais pas folle me soulage ! Imaginez, durant toutes ces années que je culpabilisais d'imaginer le pire, de "voir" mon mari dans de telles situations. Je vais pouvoir enfin penser un peu à moi, sans plus culpabiliser. »

Ne jamais porter de jugement, garder un œil panoramique sur les choses sont des attitudes indispensables à une canalisation efficace. Si j'avais senti la moindre fragilité, la moindre faille émotionnelle chez Suzanne, j'aurais refermé le tiroir des secrets de son mari et me serais contentée de rester à la surface des choses. Je la vis repartir la tête haute, l'air déterminé.

Vous comprendrez aisément que l'on hésite à m'inviter dans les dîners ! L'ambiance peut être feutrée, la compagnie agréable et raffinée, les couples assortis, ma petite « voix de l'ailleurs » ne manque jamais de verve et de commentaires sans appel...

« Ma chérie, tu sais bien que tu es la seule et l'unique », s'écrie un convive sur un air quelque peu théâtral.

« menteur ! », puis-je entendre alors que je m'attendris encore sur cette marque d'affection.

Comme j'aimerais ne pas savoir parfois...

Tôt ou tard

Mes séances, bien qu'espacées dans l'année, me permettent de créer un contact unique et intimiste avec mes consultants : j'aborde, le temps d'une consultation, des sujets et des thèmes que ces derniers n'auraient jamais abordés ni dans leur sphère familiale, ni

dans leur cercle amical. C'est pourquoi ils ont à cœur de revenir spontanément vers moi pour m'informer des retombées de nos entrevues, des confirmations et des changements. Il peut toutefois se passer des années avant que je ne reçoive le bilan d'une séance passée. Il est toujours étonnant et riche de constater comment ces hommes et ces femmes ont cheminé avec le temps, laissant infuser les informations glanées, et revenant de temps à autre sur les notes ou leur enregistrement pour y puiser un élément pertinent. Notre mémoire a ce formidable pouvoir d'être sélective et arrangeante, elle fait un formidable travail de classification par ordre affectif et d'effet « cocooning ».

Il arrive donc bien souvent que de nombreux sujets, anodins sur le moment, passent « à la trappe » dans l'esprit de mon consultant et ne révèlent leur importance que plusieurs mois plus tard.

Comme pour le temps relatif au deuil, nous détenons les commandes de notre temporalité, en fonction de notre appétence à réagir aux contraintes, de notre personnalité ainsi que de notre éducation. Comment parvenir à faire volte-face dans des situations que l'on nous impose lorsque l'on a été éduqué selon les imparables « Dis bonjour », « Dis merci » et « Attends avant de prendre la parole » ? Entendre lors d'une séance médiumnique que son couple est voué à l'échec n'implique pas pour nombre d'entre nous de quitter son conjoint sur l'instant ! J'ai vu de nombreuses consultantes se justifier : « Je savais que cet homme n'allait pas être celui avec lequel je voulais construire, mais j'étais à une période de ma vie où je supportais difficilement la solitude » ou « Il fallait que j'aborde un nouveau tournant professionnel avant de mettre à jour mes sentiments ». Il n'y a, dans tous ces cas de figure, aucun mauvais choix. Ce sont vos choix, tout simplement.

J'ai reçu, il y a quelques années de cela, une lettre manuscrite de Stéphanie, qui réside en Bretagne : « Madame, je me permets de vous faire ce courrier car j'ai à cœur de vous présenter des excuses ; je m'explique : il y a quelques années (deux tout au plus), j'ai eu un rendez-vous téléphonique avec vous. Vous avez pris le temps de m'expliquer certaines choses, et m'avez exposé mon avenir comme vous le pressentiez ; à l'époque j'étais en couple avec un homme, et vos prédictions exposées ne se sont pas passées. Eh non, puisque la plupart se sont déroulées et continuent de se dérouler avec mon ami actuel, que j'ai rencontré à peine six mois après notre entretien. Je vous ai fait part de mon mécontentement, alors que vous aviez vu juste, qu'il me fallait attendre, mais que dans mon désarroi je ne voulais pas le comprendre... »

Mission de vie

Quand les repères fondamentaux d'une société sont mis à mal, tant sur les plans économique, politique qu'idéologique (krach boursier, un pays en guerre, la peur terroriste), la spiritualité s'élève lorsque tous les autres domaines nous échappent. Comme l'écrivait le romancier autrichien Stefan Zweig, dont la plume m'a toujours beaucoup touchée, « Quand on a tout perdu, on lutte comme un désespéré pour sauver les restes suprêmes » ; ces « restes » sont les fondamentales questions kantienne : que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Au-delà de répondre à une question concernant une promotion, l'acquisition d'un bien immobilier ou un choix amoureux, une interrogation récurrente fait l'objet de nombre de mes consultations : quelle est ma mission de vie ? Que suis-je venu accomplir ici-bas ?

Lors d'un de mes déplacements à La Rochelle, je rencontre Laurent, trente-trois ans, qui vient de perdre son père ; ce dernier, ayant subi un licenciement professionnel abusif, s'était petit à petit laissé glisser dans une vie marginale, s'éloignant de ses proches, et délaissant gravement sa santé. Une infection intestinale qu'il avait alors négligée avait déclenché une violente septicémie. Laurent, lui-même cantonné à de petits boulots alimentaires, effectués sans envergure ni passion, avait vécu cette disparition comme un puissant catalyseur, qui l'avait ainsi poussé à une remise en question existentielle radicale.

« Franchement, quand je vois la vie que mon père a menée et l'ingratitude de ceux pour lesquels il a tant donné, je me pose véritablement la question de savoir ce que je suis venu faire sur cette terre : combien de temps vais-je continuer à m'emmerder ainsi dans la vie ? J'aimerais faire quelque chose d'utile.

« Votre père me dit que vous avez toujours été quelqu'un de généreux et d'ouvert aux autres, lui-même a commencé sa lente descente aux enfers quand il s'est coupé de tous ceux qu'il aimait ; c'est indubitablement de ce côté-là qu'il vous faut chercher...

« Vous donne-t-il un détail supplémentaire, une piste à explorer ? »

J'explose de rire.

« Il me dit de vous dire que vous devrez refaire votre nœud de cravate chaque jour, et insiste sur la couleur : le noir. »

Les mots délivrés par le père de Laurent ont fait leur chemin. Il a continué les missions ponctuelles de travail jusqu'à ce qu'une agence de pompes funèbres l'embauche en tant que personnel accueillant. Être au contact de familles dans le deuil et le chagrin fut une véritable révélation pour lui, il assiste depuis aux cérémonies funéraires, et je sais la chance qu'auront tous ceux qui croiseront sa

route, car ils trouveront une oreille bienveillante, à l'écoute de leur peine.

Quelle joie que de pouvoir mener mes consultants sur la voie de leur nouvelle vocation, de leur mission de vie : c'est une femme, directrice d'agence bancaire qui s'aperçoit qu'elle a toujours désiré acheter un bien et y faire une maison d'hôte ; c'est un homme, ingénieur dans l'automobile, qui veut se lancer dans la construction de prototypes de fauteuils roulants plus légers que le carbone pour soulager la peine des personnes paralysées. Il n'est pas de plus beau moment que de les voir sourire, comme l'adulte qui se serait tout à coup remémoré ses rêves d'enfant. Point d'utopiste, ou de doux rêveur ! Tous mes consultants, ayant atteint les objectifs qu'ils s'étaient fixés et connus la reconnaissance et le succès, en viennent à cette conclusion : j'en ai fait le tour, et je ne me sens plus nourri. Je me suis laissé emporter par les aspirations de mes parents, par une voie d'études généralistes, par un emploi qui se proposait à moi. Mais que voulais-je vraiment ?

Mon rôle consiste à faire remarquer les alerteurs : des situations conflictuelles qui se répètent, une difficulté pour toutes les formes de hiérarchie, un manque de reconnaissance. Plutôt que de se faire aspirer sans cesse par ces expériences récurrentes, s'il s'agissait plutôt de comprendre les signes envoyés ? De couper avec ces vagues de souffrances et de contrariétés, qui mènent certains au burn out, à la somatisation ? Plus un schéma se répète, plus les cycles vécus sont courts, mais avec une violence plus forte et condensée. Il faut savoir interrompre ces expériences douloureuses afin de ne pas s'épuiser et perdre toute possibilité de projection dans l'avenir.

Ma petite entreprise

Thierry est le gérant d'une grande brasserie parisienne ; il doit recruter un poste clé de son établissement : le chef qui composera la carte du restaurant, et qui sera garant de la qualité des plats proposés. De cela découlera le chiffre d'affaires. Il se présente à mon cabinet avec un dossier rempli de *curriculum vitae*.

« Vous comprenez, j'ai sous mes yeux des profils très similaires ! Ils ont été formés dans les mêmes écoles, ont fréquenté des établissements de renom, et ont des prétentions salariales relativement similaires ! Comment trouver la perle rare, celui qui conviendra à mon rythme de travail, à ma personnalité ? Car c'est un véritable binôme que nous devons former pour que les affaires soient bonnes ! »

Comme la plupart du temps, travailler à partir de photographies, mais également sur des logos d'entreprise, des brochures concernant des formations, constitue pour moi des supports efficaces. Mon analyse et ma façon de percevoir restent les mêmes que pour les contacts médiumniques avec les défunts. Me concentrer sur le profil d'un candidat à un poste, c'est me mettre en état modifié de conscience et accéder à une sorte de cartographie d'un individu : son énergie, ses expériences marquantes passées, son état d'esprit. Mon rôle consiste à faire apparaître ce qui est à lire entre les lignes officielles du candidat, sans le dénigrer ni le juger. Je peux ainsi permettre à mon consultant de faire son choix avec de nouveaux éléments quelquefois déterminants : quand l'un sera désireux de quitter prochainement la région, un autre aura vécu une rupture et souhaitera véritablement s'investir dans une nouvelle fonction ;

traumatismes, points de force, état d'esprit, il est possible de dresser une véritable carte énergétique d'un candidat.

Je rencontre ainsi nombre de chefs d'entreprise et autres entrepreneurs, et je relève chez eux une caractéristique commune : ce sont des personnes très seules, confrontées aux enjeux capitaux de leur pouvoir décisionnaire. Ils ont évidemment des partenaires compétents, des services de ressources humaines efficaces, un savoir-faire qui n'est plus à démontrer, mais ils savent qu'ils vont trouver auprès de moi une analyse objective. Pas de rond de jambe ni de flatterie inutile, ils apprécient que je pointe leurs marges de progression, leurs perspectives. Leur force initiale était une intuition aiguisée, l'insolence du débutant. L'entreprise, en prenant de l'essor et du poids économique les a contraints à la sécurité et à la pérennisation de l'activité. Ils veulent retrouver le flair de leurs débuts.

Troisième mi-temps

Catherine est une octogénaire époustouflante : à quatre-vingt-deux automnes et un été, elle trouve mon ascenseur trop lent et préfère monter quatre à quatre les cinq étages qui me séparent du rez-de-chaussée. Issue d'une famille suisse très aisée, elle a succombé aux charmes d'un homme d'affaires français dans les années 1950, sans se douter qu'il évoluait au sein du grand banditisme. Planques, cavales, mensonges et maîtresses dans le placard, elle a tout connu. Elle a surtout dû faire face à la dilapidation de tous ses biens, et à l'horreur de retrouver son mari, abattu au petit matin d'une balle dans la tempe.

Elle est extrêmement organisée, et a préparé, en vue de notre rencontre, des dossiers avec des parapheurs auxquels elle a pris

soin d'ajouter de la couleur.

« Mais, qu'est-ce donc que ces dossiers tirés des offices de tourisme Monique ?

« C'est écrit dessus, voyons, ma chère !

« En effet, je lis : abbaye Saint-Victor, couvent de Notre-Dame-de-Lorette, cloître des sœurs Victoire... Vous souhaitez effectuer une retraite ?

« La retraite ? Parlons-en ! Je voudrais que vous m'aidiez à savoir quel bien je dois acheter ! Je voudrais faire restaurer un de ces biens et y créer un centre spirituel afin d'y faire intervenir des experts en développement personnel. Toute ma vie a été consacrée à mon voyou de mari et à ses frasques, puis à mes enfants : et moi dans tout cela ? Je me suis perdue. Ne l'oubliez jamais, Anne : la vie est une clepsydre implacable, il faut conjuguer le mot retraite à tous les temps. Je viens donc savoir de quoi ma retraite sera faite : nos ancêtres n'avaient pas la chance de la vivre, aujourd'hui, on vit plus longtemps. Je veux donc profiter de cette période où tous nos devoirs sont accomplis, où il est temps de se poser et de se réaliser. Alors, cette abbaye, vous en pensez quoi ? »

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse !

Arsenic et vieilles dentelles

J'ouvre la porte à une femme très voluptueuse, et les effluves du Shalimar de Guerlain qui l'accompagnent se répandent dans les moindres recoins de mon cabinet. Je peine à me remettre de ce choc olfactif, quand je sursaute brusquement : le bruit de ses phalanges frappant mon bureau m'a surprise, et je comprends

qu'elle vient de me déposer, comme un paquet trop encombrant, la photographie de son mari.

« Alors ?

« Je vous demande pardon ?

« Et bien, que voyez-vous sur LUI ?

« Je sens que ce pauvre homme a eu de gros soucis de santé dernièrement, et qu'il s'en est sorti miraculeusement...

« C'est parfaitement ça ! Et quand le voyez-vous partir pour de bon ?

« Vous me demandez un pronostic sur sa mort, c'est bien cela ? »

Elle me fixe de son regard noir, sans doute vexée d'avoir été percée à jour. Je me lève, et la raccompagne, elle et son cortège de plans funestes, vers la sortie.

Non, ceux qui poussent la porte de mon cabinet ne sont pas toujours habités des meilleures intentions du monde et ne sont pas obligatoirement en quête de progression existentielle. À ceux-là, qui spéculent sur la mort de leurs proches, qui comptent les jours qui les séparent d'un héritage, je n'ai rien à offrir.

Élixirs de jouvence, recettes miracles, guérisons instantanées, solutions éclairés : il n'y a rien de tout cela à trouver dans le cabinet d'un médium. Les tentations et les dérives peuvent être nombreuses, car les personnes qui se présentent à nous sont toutes en situation de fragilité, d'inconstance ou de chagrin. Nous ne sommes ni des dieux tout-puissants, ni des diseurs de bonne aventure : c'est une règle absolue et un gage de longévité.

Médiumnité et maladies psychiques

« Celle-là, elle est bonne pour Sainte-Anne. » Cette expression populaire a marqué définitivement mon enfance. À travers la simplicité des mots, on pouvait percevoir la volonté de créer un grand fourre-tout pour tous ceux dont on ne savait que faire, ou qui présentaient des comportements et des attitudes insolites : celui de l'hôpital psychiatrique. Pas de distinguo entre les maux, la différence engendrait la mise au rang de la société.

Les vers d'Arthur Rimbaud décrivant la pauvre Ophélie flottant sur les eaux me reviennent :

« Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
Et l'infini terrible effara ton œil bleu ! »

Les inventeurs, les poètes, les nouveaux penseurs, les médiums ont souvent été pointés du doigt, voire répudiés et condamnés par l'opinion publique. C'est pourquoi j'ai apprivoisé cette notion de différence : je perçois des choses que beaucoup ne voient pas, et en cela je suis différente des autres. D'aucuns diront que j'ai emporté un petit supplément d'âme, quand d'autres crieront à la folie. C'est pourquoi je me suis toujours tournée instinctivement vers tous ceux à qui on a collé une étiquette, ceux qui souffrent de troubles psychiques et qui tentent malgré tout de trouver leur place dans une société encore peu tolérante.

Le sujet est délicat, voire tabou ; mais les maladies psychiques font aussi partie de mon champ d'investigation médiumnique, et bien plus qu'on ne peut l'imaginer. Le postulat était le suivant : comment aider des familles, des individus en souffrance à accueillir les choses autrement, à pouvoir renouer entre eux un contact brisé par le poids de la maladie et de l'incompréhension ? Le propos n'est, encore une fois, pas de se substituer au corps médical, et de débattre

stupidement sur les bienfaits ou non de la pharmacopée : elle est nécessaire au corps, régule les peurs et les peines. Comment aborder la maladie sous un angle différent ? Quelle spiritualité apporter à tous ceux qui, dans leur grande sensibilité, souhaitent avancer sur le chemin de la compréhension ?

Pauline est une maman qui cherche à mieux comprendre la schizophrénie de son fils, diagnostiquée alors qu'il avait tout juste dix-huit ans. Non qu'elle n'en saisisse pas les mécanismes et les effets, elle les vit au quotidien avec Nicolas. Mais si elle sait que la part héréditaire est grande pour ce qui concerne la schizophrénie, elle veut en comprendre la source traumatique et éviter que cette dernière ne se répète. Dotée d'un esprit cartésien – elle est chirurgien-dentiste –, elle me rassure aussitôt.

« J'ai épuisé toutes les pistes qui se présentaient à moi, et je suis prête à tout entendre. »

En saisissant la photographie de Nicolas, je laisse défiler les séquences imagées que je perçois de son enfance, puis de son adolescence, en espérant remonter le fil de ses expériences passées. C'est une scène particulièrement éprouvante qui attire mon attention ; Nicolas a environ une quinzaine d'années, et je le vois s'extraire d'une soirée au cours de laquelle un jeune homme a des gestes sexuels explicites à son égard et tente d'abuser de lui. J'en fais part à Pauline, qui ignorait tout de la fameuse soirée. Soudain, elle se cabre :

« Vous savez, quand Nicolas est en crise, il tient des propos homophobes violents, ce qui m'a toujours étonnée car nous sommes totalement ouverts et tolérants face à l'homosexualité ! Je ne comprenais pas pourquoi mon fils en avait fait ses "têtes de turc" ! »

Explorer des pistes de compréhension, trouver les outils thérapeutiques adaptés, voilà l'espoir de cette mère venue obtenir un autre regard, un autre éclairage capable d'aller dans des recoins inexplorés et niés par notre société. En travaillant sur ce thème traumatique avec des thérapeutes, elle espère recréer le lien d'amour nécessaire à l'apaisement de son fils.

Je rencontre également tous ceux qui vivent avec leur différence, et alors que ces derniers rencontrent principalement des difficultés de communication et d'intégration, la connexion se révèle particulièrement facile avec certains autistes, mais également avec mes consultants qui souffrent de troubles bipolaires. Est-ce leur propension à interioriser, à se couper du monde et à laisser la part plus grande à leur monde intérieur qui favorise notre contact ? Doit-on également cela à leur intuition exacerbée, à leur hypersensibilité ? C'est en effet un trait de caractère commun avec les médiums.

Alors que les autistes rencontrent de nombreuses difficultés avec les outils de communication courants, il leur est plus simple de les ignorer et de rentrer, comme moi, dans un seuil énergétique spécifique, dans un état quasi méditatif. En général, les autistes ont déjà développé des moyens de communication alternatifs, des langages parallèles. Décoder le mien leur est ainsi beaucoup plus simple qu'à mes consultants « classiques ».

C'est le cas de ma chère Fatoumata, qu'un choc traumatique a plongé dans des troubles autistiques à l'âge de huit ans : les coups que lui portait son père ont été d'une violence telle qu'elle a perdu l'usage de la parole et a dû réapprendre progressivement le langage à l'aide d'orthophonistes chevronnés. Lorsqu'elle arrivait dans mon bureau, son regard ne me fixait jamais, et balayait la pièce comme pour s'assurer qu'aucun danger potentiel ne la guettait. Il me faudrait

une bonne vingtaine de minutes pour capter son attention et gagner sa confiance. Nous avons alors établi une connexion « d'âmes à âmes ». Mère d'un adolescent, elle désirait savoir comment ne pas lui transmettre ses terreurs, éviter l'héritage douloureux des hommes et de leur violence incontrôlable. Elle demeure pour moi une femme exceptionnelle de courage et de finesse.

Éléonore est une jeune femme bipolaire, elle me consulte régulièrement. Elle vient chercher auprès de moi d'autres clés que lors de ses séances traditionnelles avec sa psychiatre, et notamment car elle sait qu'il ne sera pas question de débattre des dosages de médicaments, ce que les personnes souffrant de troubles bipolaires se refusent majoritairement à envisager. Elle a une voix exceptionnelle et tente de percer dans l'univers de la musique ; malheureusement, lorsque vingt heures sonnent, elle est animée d'un regain d'énergie insoupçonné et se met à courir le tout-Paris ; elle écume toutes les scènes musicales, emportée par sa frénésie et se met souvent en danger, accordant un sourire ou un mot à chaque personne qu'elle croise. Rentrant chez elle dans la matinée, arrivée au bout de ses forces, elle s'écroule, totalement vidée de toute énergie. Commencent à cet instant ses phases dépressives, durant jusqu'à une dizaine de jours parfois, où elle est incapable de mener une vie sociale ou professionnelle.

Je reste convaincue que ces troubles psychiques l'empêchent de ressentir les signaux d'un corps qui s'épuise ; cette « jauge » permettant au corps de survivre et de ne pas se mettre physiologiquement en danger est dans ce cas inactive, et altère profondément ses ressources personnelles. À travers nos séances, j'essaie de lui redonner ces « marqueurs » indispensables, et nous travaillons ensemble à remettre les limites nécessaires à son bien-

être et à son harmonie : tout autant vis-à-vis des rencontres qu'elle est amenée à faire que vis-à-vis de ses limites d'énergie physiques.

Éléonore est dotée de cette sensibilité et de cette spiritualité propres aux artistes : c'est grâce à cet outil que nous tentons d'inverser la tendance d'un corps qui l'abandonne et dont elle ne maîtrise pas tous les codes. Mon rôle est également de l'encourager à poursuivre un traitement sans lequel elle serait trop fragile pour résister à ses invariables changements d'état. Trouver, en quelque sorte, une reconnexion entre le corps et l'esprit.

J'encourage de la même façon mes consultants schizophrènes à ne pas délaisser ou à ne pas maltraiter leurs corps ; ce trouble psychique, tapi pour certains dans une lignée familiale fragile, se révèle la plupart du temps en écho à de douloureuses expériences émotionnelles. Leur extrême sensibilité les pousse, au demeurant, à rechercher des palliatifs à leurs failles psychologiques, à leurs angoisses profondes : l'alcool, les drogues, les psychotropes sont des solutions à portée de main pour tenter de calmer les tempêtes intérieures, mais les exposent, encore une fois, à ne plus être les commandants de leur psyché. Quand nos forces corporelles naviguent seules, elles nous entraînent dans des sphères dangereuses : et ces voix, soi-disant venues de l'ailleurs, ne sont que le triste écho d'un mental oppressant, d'un corps vidé de toutes ses énergies.

Le travail sur les différents centres d'énergie du corps, que la médecine ayurvédique appelle chakras (ou roues d'énergie), qui sont au nombre de sept, peut être efficace pour tous ceux qui ont perdu leurs racines, qui ont dissocié la vie physique de la vie émotionnelle et intellectuelle. Les sophrologues, les énergéticiens, les enseignants du yoga aident à ce nouveau point de contact. Avoir la tête dans les

étoiles, certes, mais en ayant les pieds solidement ancrés dans la terre.

Loin de l'approche parfois froide et symptomatique du corps médical, mes consultants viennent chercher un regard différent sur eux-mêmes, ainsi que sur leur pathologie, sans crainte d'être jugé ou d'être réduit au qualificatif « fou ». Ils désirent que je les voie tels qu'ils sont réellement, avec leurs champs d'épreuves et de fragilités, comme une façon de regagner en humanité. Ils veulent également retrouver leurs moyens énergétiques afin de se battre à nouveau, et parvenir enfin à se projeter, hors de troubles aliénants.

Ne l'oublions pas, comme l'écrit le romancier Marc Gendron : « La sagesse et la folie dorment dans le même berceau. »

Secrets et non-dits

BUSIRIS – Je ne peux vous donner qu'une aide, la vérité.

HECTOR – Justement. Trouve une vérité qui nous sauve. Si le droit n'est pas l'armurier des innocents, à quoi sert-il ? Forge-nous une vérité.

Jean Giraudoux, La guerre de Troie n'aura pas lieu

Il ne s'agit pas d'être médium et de penser être la seule à côtoyer des fantômes : nous conservons tous le souvenir ardent de nos absents, cachés dans un coin de nos cellules, de notre mémoire familiale ; nos choix, nos comportements en découlent souvent sans même que nous en ayons conscience. Il est de nombreuses cultures, notamment en Afrique, où le premier garçon à naître, ainsi garant de la lignée, de la perpétuation du nom, se retrouve affublé du prénom du dernier ancêtre défunt. Ou comment la vie trempe ses premières empreintes dans de la terre fraîchement retournée.

Nous héritons ainsi, bien malgré nous, d'un ancrage indélébile dans une généalogie, avec ses faits avérés, qui se racontent le soir au coin d'un feu de cheminée, qui s'encadrent et s'impriment sur du papier glacé, se fêtent et s'arrosent. Nous ressentons surtout, dès notre plus jeune âge, le poids des silences, des mains que l'on pose devant la bouche, des souffles tout près de nos oreilles : « Chut ! »

L'enfant est un réceptacle exceptionnel des émotions, des énergies, des tensions qui l'entourent. Avant même de prononcer un mot, il communique dans le bassin amniotique avec sa mère, s'imprègne de son contexte d'évolution et en fera son premier tissu de souvenirs. Plus tard, il aura cette même capacité à décrypter l'indicible, à déployer cette sensibilité autour de la table familiale : pourquoi est-ce que je ne me sens pas aimé, pas à ma place ? Pourquoi n'ai-je pas accès à une partie de ma famille ? Où est mon père ? Ces questions, demeurant sans réponse, sont comme des lierres qui grandissent au fond de nous, et qui s'accrochent aux murs des non-dits. Plus nous cherchons à les ignorer, et plus ils vampirisent, dans l'ombre, une partie de notre énergie, de notre bonne humeur.

J'ai baigné moi-même, les premières années de mon enfance, au sein d'une famille aimante, mais restreinte par le nombre. Je ne comprenais pas pourquoi mon schéma familial se limitait à mes parents et mon frère, alors que je savais que des oncles et des tantes existaient quelque part. Si le silence se justifie comme un bouclier de protection de nos parents, l'ignorance et le doute peuvent devenir des poisons du quotidien, infectant doucement mais sûrement nos pensées et nos certitudes.

« Combien de solitudes, de détresse et de désespoirs inavoués vais-je encore devoir affronter ? Combien de réajustements douloureux de mon passé s'imposent ? Combien de renoncement, face à la victime silencieuse que j'étais, combien de lâcher-prise faut-il encore que j'accepte pour acquérir plus d'autonomie et de liberté ? » Ce sont ces mots que ma mère coucha sur papier à son thérapeute, peu de temps avant sa mort. Sa pire souffrance ne fut pas les violences qu'elle subit dès son plus jeune âge ; la pire de

toutes fut le déni et le silence dans lesquels sa fratrie s'engouffra, niant ainsi une partie de son histoire et de la vérité.

Et si toute vérité n'est pas toujours bonne à dire, c'est bien cette dernière que mes consultants viennent chercher auprès de moi et de mes facultés médiumniques. Comme l'écrivait le psychiatre Serge Tisseron, « On ne révèle jamais un secret de famille, on confirme une hypothèse. »

Innocence volée

Philippe, cinquante ans, est écrivain et a déjà bien cheminé vers la connaissance de soi. Après une vingtaine d'années passées à traquer, décortiquer et cerner les ressorts de ses traumatismes d'enfance, il a la sensation d'être parvenu au bout de ses investigations. Pourtant, un malaise indicible perdure, une sensation dont il ne parvient pas à se débarrasser et qui recouvre tout à la fois la peur, de la culpabilité et un fort sentiment d'illégitimité. Pour lui, la psychothérapie, même si elle l'a considérablement aidé par le passé, montre aujourd'hui ses limites.

« Je sens bien que la vérité se trouve chez ceux qui ne sont plus là », m'expose-t-il.

Lorsqu'il vient à ma rencontre, j'ignore tout de son histoire. Il dépose devant moi une sorte de mosaïque de portraits de famille, où se côtoient proches vivants et aïeux décédés depuis de nombreuses décennies. Au milieu de ce patchwork familial se trouve l'agrandissement d'un cliché d'une table de mariage. Il s'agit alors pour moi de ne surtout pas faire de « casting » préférentiel de ces portraits, de me laisser guider vers une appréciation subjective et m'attarder sur un visage qui me semblerait sympathique ou non. Je laisse les premières informations médiumniques parvenir jusqu'à

moi ; les photographies s'animent, me permettant de comprendre les interactions de chacun des protagonistes, quels sont les nœuds familiaux, et ce qui se joue derrière ces visages désormais figés.

Je suis immédiatement happée par cette dernière photo, des images dérangeantes et malsaines me submergent ; mais je préfère attendre pour y revenir. Je commence par m'attacher à l'arbre généalogique, certaine qu'il m'apportera des informations précieuses sur mon consultant. Après avoir cerné des problématiques significatives, je les collecte : tout d'abord le sentiment d'illégitimité de Philippe est lié à ses deux lignées brisées par la bâtardise, son père et son grand-père étant tous deux de géniteur inconnu. Ensuite sa paternité contrariée face à son père, absent et démobilisé, est contrebalancée par l'arrivée dans sa vie d'un beau-père salvateur, et qui lui a fait le beau cadeau de l'adoption. Nous en débattons ensemble.

Mes mains se posent intuitivement sur la photo de mariage, et mes doigts caressent les silhouettes, comme pour mieux m'imprégner des énergies de chacun.

« Je vous avoue que cette photo de mariage me pose un souci... Bien que les couples y soient assortis très clairement, j'aimerais comprendre qui est avec qui ! »

D'abord décontenancé par ma question, il me détaille les personnages en présence : la mariée, son père et sa mère à droite, l'époux et ses parents à gauche, et devant, assis sur des chaises bien trop grandes pour eux, des enfants qui se retournent pour sourire à l'objectif.

« Là, c'est mon petit frère et moi, j'étais le garçon d'honneur.

« Certes, mais je ressens quelque chose de souterrain, et de très malsain. »

Je pointe le doigt sur le père de la mariée et le fais glisser vers sa fille.

« C'est-à-dire ?

« Je vois que cet homme a commis des agressions sexuelles sur sa propre fille... »

À mon grand étonnement, Philippe esquisse un sourire.

« Bien vu. Votre ressenti est déjà une confirmation pour moi ! En fait, vers l'âge de dix ans, j'ai été abusé par cet homme, le père de la mariée. J'allais en vacances chez ces gens tous les étés et j'ai toujours considéré sa fille comme une seconde mère. Or, il y a une dizaine d'années, j'ai révélé ce secret à mes parents et, dans la foulée, je voulais me confier à la principale intéressée, celle qui était ma confidente de toujours. Mais on m'en a empêché. C'est comme si on posait un couvercle sur mon histoire, comme si on m'imposait de nouveau le secret.

« Que voulez-vous savoir plus précisément ?

« Deux choses : si ELLE était au courant, et s'il y a eu d'autres victimes. »

En me focalisant sur cet homme, je vis passer la vision du tableau *Le Cri*, d'Edvard Munch. Je compris immédiatement.

« Je peux vous dire que c'était un véritable prédateur. Quant à savoir si votre "seconde mère" était au courant, non seulement elle l'était, mais la pauvre a subi les mêmes assauts que vous Philippe. »

Je n'eus pas besoin de rentrer dans les détails. Son soulagement était visible.

« Je sais maintenant qu'elle savait quelque chose. Elle ne pouvait pas ne pas savoir, ou au moins se douter de ce que je subissais chaque été. J'en ai toujours eu l'intuition. »

Explorer, avec de nouveaux outils, un nouveau champ de perspectives pour atteindre la vérité : c'est la démarche dans laquelle s'inscrivent mes consultants. Ils ont, principalement, longuement mûri leur décision, écumé les administrations en quête d'actes officiels, reconstitué les arbres généalogiques, interrogé les derniers témoins encore vivants. C'est arrivés dans cette impasse qu'il leur faut chercher la vérité autrement : ces séances nous permettent de replonger dans les méandres du transgénérationnel.

Je suis d'emblée saisie par la beauté des traits de Nathalie, qui me tend une main énergique. Elle a rassemblé son épaisse chevelure dans une natte qui glisse le long de son dos. Son pas est lourd et cadencé, et me fait penser à ceux des marches militaires : mon oreille ne m'a pas trahie, puisqu'elle est chaussée de rangers et d'une tenue de sapeur-pompier, prête à partir en intervention.

« J'ai besoin d'un éclairage de vie, mes collègues m'ont vivement incitée à venir vous voir, je voudrais comprendre pourquoi ma vie amoureuse est un désastre ! »

Je voulais corriger ce mot « désastre », qui me semblait quelque peu excessif, mais en recueillant les premières informations médiumniques sur la vie de Nathalie, la femme que j'ai face à moi, imposante dans son uniforme, me renvoie la vision d'une adolescente, rieuse et insouciante, vêtue des dernières tenues à la mode : et soudain, des mains noires qui s'abattent sur elles...

« Nathalie, pour avoir une vie sentimentale épanouissante, il faut déjà apprendre à faire confiance aux hommes, et je sais que votre uniforme est comme une armure pour vous. Pour le comprendre, je dois revenir sur une période sans doute douloureuse pour vous, je pense que vous aviez à peu près seize ans ? »

Nathalie fond en larmes.

« J'avais quinze ans, mais j'ai toujours fait un peu plus que mon âge. Une bande de garçons me taquinait régulièrement au lycée, et ce que je prenais pour un jeu s'est terminé tragiquement par un viol, dans les toilettes des filles. Le leader de la bande m'a dit que je l'avais bien cherché, et, envahie par la culpabilité, je n'ai jamais parlé de cette agression à personne. J'ai décidé de gommer petit à petit tous les signes de cette féminité que je tenais pour responsable de mon sort. »

Nathalie chercha une forme de protection dans les attributs de la virilité et se tourna vers un métier dédié au sauvetage et à la défense. C'est tout naturellement qu'elle passa le concours de sapeurs-pompiers, une fois le baccalauréat en poche. Hélas, à la fin de sa première année d'engagement, alors que sa brigade comptait une petite poignée de femmes, elle subit un nouveau viol, par un de ses collègues.

« Pourquoi moi ? Nous étions cinq femmes en service ce soir-là, et c'est moi que cet homme a choisi comme victime... »

Les agressions sexuelles, les attouchements font majoritairement partie de ces révélations douloureuses qui se dévoilent dans le calme de mon cabinet. Parallèlement à l'émergence de ces secrets venimeux et pernicious, j'encourage ces femmes et ces hommes à entamer rapidement un travail thérapeutique pour compléter mon travail de réparation. Un secret de famille, lorsqu'il est révélé, engendre toujours une forme de deuil, celui de rompre le silence d'une vie que l'on voulait parfaite. En outre, la révélation d'un non-dit agit comme un prisme correcteur : il ouvre sur la relecture de sa vie, nous permet de comprendre la nature et l'influence de nos choix de vie, et rattache enfin nos difficultés existentielles à des faits.

Cette « énergie de traumatisme » portée silencieusement par Nathalie toutes ces années, s'est mutée en « énergie de victime » qui se déploie et qui rayonne, de la même façon que nous produisons des phéromones, se diffuse et est perçue par un éventuel prédateur. Rompre avec la logique du déni, du silence, de la culpabilité permet de couper court à ce processus énergétique.

Le *Théétète*, de Platon, rapporte la définition du travail d'accouchement de la vérité selon Socrate : « Mon art de maïeutique a les mêmes attributions générales que celui des sages-femmes. La différence est qu'il délivre les hommes et non les femmes et que ce sont les âmes qu'il surveille en leur travail d'enfantement, non point les corps. »

L'outil médiumnique offre souvent une réponse immédiate à des interrogations souterraines, dont l'émergence de la vérité est bien trop lente pour nombre de mes consultants. En me focalisant sur l'essentiel de leur quête, il s'agit de braquer la lumière sur les traumatismes enfouis depuis de nombreuses années et qui conditionnent attitudes et comportements.

Père et impair

Le XXI^e siècle, qui révisé les codes de la famille, qui sépare les couples plus rapidement qu'il ne les marie, est résolument une ère d'introspection et de développement personnel : plonger dans les tréfonds de la famille et ses secrets, c'est découvrir une partie de soi-même, c'est une prise de conscience de l'héritage bien involontaire que nous recevons de tous ceux qui ont expérimenté le plan terrestre avant nous.

Je porte toujours un regard de bienveillance sur ceux qui ont entraîné leurs descendants dans une spirale de non-dits : c'est une

femme mariée qui a aimé un autre homme dans les alcôves d'une vie bien rangée, car il eut été impensable de divorcer ; c'est une jeune femme qui, enceinte avant même de s'unir devant Dieu, frappe à la porte d'une terrible faiseuse d'anges. C'est un homme qui, parti sur le front à l'étranger et croyant ses derniers instants arrivés, se laisse aller aux douceurs d'une relation sans lendemain, à l'issue de laquelle un enfant voit le jour... Comment affronter les bien-pensants ? Comment imposer ses choix, au risque d'être banni d'une famille entière, comment exister légitimement, au risque d'être traité de « bâtard » ? Ceux qui ont vécu cette exclusion en porteront les stigmates à tout jamais.

L'identification et la révélation de ces secrets permettent, de surcroît, de faire la lumière sur ce que l'on pensait être des acquis, et qui se révèlent être finalement des talents légués par des ancêtres dont on ignorait tout : développer des appétences artistiques ou manuelles, avoir des facilités pour une langue étrangère, éprouver une attirance pour une culture, un mode de vie.

Ce sont ces hommes et ces femmes qui viennent chercher auprès de moi la confirmation d'une intuition profonde, d'une certitude intime mais intangible, dont les échos mystérieux résonnent en eux sans qu'ils puissent les identifier.

Géraldine, cinquante-six ans, m'offre son plus beau sourire alors que je découvre une femme dynamique mais lestée d'un nombre incroyable de sacs et d'objets dont elle ne sait que faire afin de me tendre une main chaleureuse.

« Voilà la photo de mon père, j'aimerais entrer en contact avec lui. »

Je m'empare de la photographie, et, sans m'en rendre compte, je laisse échapper un rictus.

« Quelque chose ne va pas ? »

J'entends qu'elle m'interroge, mais je n'ose pas encore soutenir son regard. Lorsque je suis confrontée à une information spontanée et violente, je me pose toujours la question : ai-je le droit, moi, aujourd'hui, de révéler ce qui m'apparaît ? De prime abord, je ne sais jamais ce que ma consultante a véritablement en tête : quelle part de la vérité détient-elle ? Jusqu'où puis-je aller ?

« Écoutez, je suis très ennuyée, non pas sur la possibilité d'établir un contact médiumnique, mais par rapport à votre "père".

« Mais ça m'intéresse que vous soyez ennuyée, allez-y, vous pouvez tout me dire le concernant.

« Quand je me concentre pour me connecter à votre père, l'image que j'ai de lui n'est pas celle que j'ai sous les yeux.

« Je ne suis pas surprise, et j'attends justement que vous me le décriviez.

« Ses traits ont de nombreux points de ressemblance avec l'homme sur cette photo, mais son visage est plus émacié, il porte une barbe blanche et des cheveux blancs, il dodeline à cause d'un problème à une hanche : il m'apparaît plus comme un grand-père que comme un père... Oh mon Dieu ! »

C'est en déroulant le fil de mes messages que je m'aperçois de ce que je suis en train de dire.

« Nous arrivons donc à la même conclusion, Anne. Mon grand-père est mon véritable géniteur. J'en avais l'intuition, mais j'avais besoin de l'entendre de quelqu'un de totalement extérieur à ma famille. »

Toute sa vie, elle avait senti le poids de ce secret ; quelques mois après sa naissance, elle avait été confiée à une tante, et avait réintégré le clan familial à l'âge de quatre ans, sans aucune explication. Avant de faire exploser ce secret trop lourd, elle avait eu

besoin d'une ultime démarche vers la compréhension des rôles de chacun. Elle put enfin expliquer les attitudes mutiques et détachées de son père officiel, et sortir de sa culpabilité. Elle pensait être l'unique responsable de l'indifférence de son père, ne pas être digne d'être aimée, et multipliait les tentatives pour plaire à chacun.

« J'en faisais toujours trop, comme s'il fallait constamment que je compense mes faiblesses ! Je cherchais la perfection dans chacune de mes actions et réactions : je me suis rongée de ses retours timides, de ses gênes, de ses rejets. Je vais pouvoir avancer, et me dire que j'ai le droit à l'amour, comme chacun d'entre nous. »

Vos papiers, s'il vous plaît...

Comment trouver sa place dans la société, dans une entreprise, dans un couple, quand le mensonge perdure au sein même d'une famille ?

Il s'agit alors de tenter de reconstituer en quasi aveugle le puzzle générationnel, et de rechercher les pièces manquantes. Notre nom de famille de même que notre prénom peuvent être de précieux indices dans cette quête de compréhension. Il n'est toutefois pas aisé d'effectuer des recherches au sujet de notre arbre généalogique : en France, c'est l'ordonnance de Villers-Cotterêts, en 1539, qui rendit obligatoire la tenue des registres de baptêmes par les curés de paroisse ; il faudra attendre encore une vingtaine d'années pour avoir trace des mariages et des naissances protestantes. La tâche se complique pour les familles ayant dû émigrer vers d'autres pays, pour fuir une guerre ou une précarité économique, laissant alors une partie de leur histoire derrière elles.

Mais si l'on se penche sur l'histoire de notre nom de famille, on constate que, dans la société occidentale, il était souvent attribué en

fonction d'une localisation géographique, d'un rôle social, d'un métier ou d'une particularité physique, permettant ainsi une identification aisée : ainsi M. Leborgne retrouvera dans ses ascendants un ancêtre privé d'un œil, un M. Lemaître comptera de nombreux artisans ou maîtres d'œuvre dans sa lignée, *a contrario* de M. Levilain, appartenant à une famille d'agriculteurs et de paysans. Ainsi devenir avocat, médecin ou enseignant quand on vient d'une lignée de Levilain est en soi une petite révolution générationnelle, et peut expliquer la sensation d'avoir dû constamment faire ses preuves et la difficulté à s'imposer dans son univers professionnel. Que dire d'un Legentil qui, à défaut d'indiquer son caractère affable, indique qu'il provient de la noblesse et qui choisirait une carrière de travailleur manuel ou d'exploitant agricole ? Quelle est l'histoire de sa lignée qui marque un tel virage ? La déclaration des droits de l'homme et du citoyen, de 1789, abolissant tout privilège social, débute par ces deux phrases : « Article premier. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » Combien alors de nobles périrent sur l'échafaud, quand d'autres fuirent le pays, et que certains révolutionnaires s'emparèrent *manu militari* des châteaux et des armoiries ? Il était également possible d'acheter sa particule de noblesse : difficile de distinguer, dans les nébuleuses de l'histoire, les noblesses d'extraction des noblesses d'épée ou des titres acquis !

C'est accompagné d'un imposant album de famille, incroyablement précis à partir du régime napoléonien, que Richard de G. me fit part de sa démarche résolue de comprendre les tourments actuels de sa vie : ingénieur émérite et reconnu dans l'univers pointu de l'aéronautique, il est préoccupé en permanence

par cette sensation d'avoir raté sa vie professionnelle, et d'avoir renoncé, à maintes occasions, à des perspectives d'évolutions ambitieuses.

« Mes ascendants ont toujours joui d'une très bonne condition, je crois même que l'un d'eux aspirait à une carrière politique, pourquoi n'ai-je pas hérité de ce goût de l'excellence ? »

Je me concentre tout d'abord sur les ancêtres masculins de Richard, posant fièrement, engoncés dans leurs costumes aux matières rares et parfaitement travaillées. Mais c'est très vite à leurs épouses, assises de profil pour ne pas voler la vedette à leurs maris, que mes premiers ressentis se manifestent. Notamment l'une d'elles, qui m'appelle, malgré son regard et sa posture définitivement figés sur le papier photo rugueux et jauni par le temps.

« J'ai été une éternelle cocue, il ne m'a épousée que pour mon titre et pour la vie que j'allais lui offrir ! Regarde-le essayer de tenir debout, il sent le vin et la luxure ! »

Ses mots résonnèrent comme une confession de femme à femme, comme un irrépressible besoin de se délester d'un calvaire enduré dans le silence d'une vie feutrée et privilégiée.

« Voilà le premier responsable de vos égarements professionnels ! », dis-je à Richard, en lui montrant la photographie de son aïeul Auguste, qui n'avait d'auguste que sa fine stratégie à avoir épousé une femme de condition supérieure à la sienne, et à avoir entièrement dilapidé sa fortune.

« En effet, il est décédé relativement jeune, après s'être exilé en Italie. Ma famille n'a jamais compris l'objet de ce voyage », me répondit Richard, interloqué.

« Dis-lui qu'il a suivi une courtisane à Florence, et qu'il est mort sans le sou d'avoir trop bu. J'ai élevé nos enfants dans le secret de cet homme qui a sali notre rang ! »

Richard comprit ses luttes intestines entre ses volontés de réussites professionnelles et ses tentations d'indolence. Sans le savoir, il avait d'ailleurs épousé à son tour une femme issue d'une famille bien plus riche et puissante que la sienne. C'était d'ailleurs devenu une boutade entre eux que de prétendre, pour faire sourire lors des dîners, que Richard était un homme entretenu. Une boutade qui cachait une vérité vieille de plusieurs siècles...

Notre nom de famille est un premier marqueur indélébile de l'histoire de notre lignée ; les hommes le lèguent et le perpétuent, et le chargent de leurs expériences heureuses et malheureuses. Les femmes conservent à tout jamais un « nom de jeune fille » et héritent de l'histoire d'une famille à laquelle elles sont étrangères. Conscientes d'être le trait d'union entre deux généalogies et de la fragilité de ces alliances, il est de plus en plus courant pour ces dernières de conserver leur nom patronymique et de relier les deux familles par ce fameux trait d'union propre à la langue française.

Victor est un jeune homme brillant, il me suffit d'échanger quelques phrases en préambule de notre séance pour percevoir l'étendue de ses connaissances et de sa culture. Bien que trentenaire, il arrive, encore haletant, un gros cartable d'écolier dans le dos, et le contraste me fait immédiatement sourire.

« Comment puis-je vous aider, Victor ? », lui dis-je, pour l'aider à rassembler ses pensées.

« Vous allez me prendre pour un fou, mais j'ai besoin de comprendre ! J'ai l'impression que je n'existe pas !

« Qu'est-ce qui motive votre sentiment ?

« C'est simple, j'ai trente-deux ans, et je n'arrive pas à sortir de mes études ! Je manque tous mes examens à quelques points, sans

jamais parvenir à valider mes modules ! Je pense soutenir une thèse, mais n'est-ce pas retarder encore mon entrée dans l'univers du travail ? Le plus étrange est que je ne parviens pas à imposer mon nom de famille nulle part ! J'habite en colocation avec un ami étudiant, eh bien le syndic de mon immeuble a oublié d'inscrire mon nom sur la boîte aux lettres. Quand j'ai voulu récupérer ma carte de bibliothèque étudiante, toutes les informations étaient correctes, sauf mon nom de famille, tellement déformé qu'aucune bibliothécaire ne m'autorise à entrer, pensant que j'utilise une carte volée ! Je passe mon temps à appeler les administrations qui orthographient mon nom selon leur bon vouloir, alors qu'il n'y a rien de compliqué à écrire ! Comment expliquer ce cauchemar quotidien ? Je m'inquiète pour mon avenir. »

Tandis que je l'écoutais m'énumérer ses blocages, un homme défunt apparut derrière lui, posant une main, imposante et calleuse, sur son épaule. Il était habillé d'un pantalon blanc et d'une blouse immaculée. Je compris qu'il avait dû être artisan et qu'il était sans doute la clé des difficultés « d'existence » de Victor.

« Qui est l'homme qui a été artisan dans votre famille ? Son uniforme n'est pas taché, il a sans doute été propriétaire d'un commerce...

« Ah oui ! Mon arrière-grand-père était boulanger. Il était en guerre perpétuelle avec mon arrière-grand-oncle, qui voulait lui aussi reprendre le commerce familial. Il s'était promis d'arriver à ses fins, ternissant sa réputation dans le village. On a même dit qu'il avait sans doute quelque chose à voir avec l'incendie qui ravagea son commerce quelques années plus tard. Mon arrière-grand-père dut mettre un terme à son activité. Il ne pardonna jamais que l'on eût sali son nom... »

En m'expliquant son histoire familiale et en identifiant son arrière-grand-père, Victor comprit instantanément le message que ce dernier venait lui délivrer. Ce nom, qu'il portait, avait été bafoué et renié. L'énergie destructrice de ces rivalités entre frères avait, aujourd'hui encore, une onde retentissante. Victor, en tant que dernier descendant, devait à son tour se battre pour légitimer son nom de famille, mais également son projet professionnel. Il devait lutter, plus que quiconque, pour dépasser ce parcours de spoliation, d'échec et de rêve avorté.

« Il faut que je me batte désormais pour m'imposer, c'est cela ? »

Sa phrase n'attendait pas de confirmation : la douceur et l'émotion qui émanèrent de chacun des mots de Victor étaient ceux qu'il adressait à ce boulanger valeureux, mort de chagrin face à l'opprobre et à la mauvaise réputation.

« Mais les brav's gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux¹ », chantait Georges Brassens.

Au-delà de notre nom de famille, le prénom permet, dans l'usage courant, de distinguer chacun des membres de la lignée. Savamment réfléchi par nos parents, ou respectant la mémoire des anciens disparus, en clin d'œil à notre idole préférée ou à un ancêtre cher à notre cœur, le hasard ne semble finalement pas avoir sa place : en nous nommant, nos parents donnent notre sens, notre direction, et nous livrent, sans en avoir véritablement conscience, des informations sur notre histoire familiale, riche de sens et de compréhension.

Mon prénom ainsi que mon nom de famille ont été, dès lors que je me suis penchée sur ce sujet passionnant, une mine d'informations précieuses quant à ma mission de vie. Cette étude minutieuse commença alors que, depuis quelques années déjà, je prenais soin de

noter les prénoms, noms et dates de naissance de mes consultants en premier support à une séance médiumnique. Après les messages reçus grâce à la canalisation, je constatais, en allant chercher l'étymologie des prénoms, d'étonnantes concordances avec les problématiques soulevées lors de la consultation.

Ma mère choisit le prénom Anne tout d'abord parce qu'il traverserait facilement les époques et les âges selon elle, et qu'il revêtait, par son caractère biblique, une certaine atemporalité. Elle souhaitait également satisfaire la lignée paternelle vivant encore en Bretagne dans une grande piété, et qui y vit un touchant hommage à Anne de Bretagne et à sainte Anne d'Auray, ce qui faisait souvent ricaner l'agnostique qu'elle était. Étymologiquement, Anne signifie « celle qui est touchée par la grâce », et dans son sens symbolique le plus large « celle qui se servira de la spiritualité ». Or, mon nom de famille, Tuffigo, d'origine bretonne, plus précisément du Morbihan, était le nom porté par des générations entières de laboureurs. De braves paysans, donc, qui, pour égayer leurs rudes journées de labeur, organisaient des concours de cracher de noyaux de fruits. Celui qui crachait le plus loin remportait le concours. J'appartiens à une lignée entière de gagnants à ce jeu insolite !

Point de nobles comptant leurs richesses, mais des hommes avec les pieds bien ancrés dans leurs champs. Le contraste entre mon prénom et mon nom de famille est à l'image des choix que j'ai dû faire dans ma vie : rester dans une vie cartésienne et pragmatique, à l'instar de mes parents, ou suivre mes facultés médiumniques et élever un peu les esprits sceptiques. Les deux tendances se sont toujours affrontées au sein de ces lignées familiales distinctes par leur histoire et par leur origine : s'engouffrer dans la foi et entretenir le culte, ou lui tourner le dos, anéanti par les épreuves et les pertes. J'ai choisi de raviver la flamme de la spiritualité et de mettre au

grand jour la force de ces familles dont je viens. Il était d'ailleurs impensable pour moi d'utiliser un pseudonyme en tant que médium, ou d'utiliser un nom de plume : je voulais imprégner mon nom d'une nouvelle teinte féminine et spirituelle. Inconsciemment, en choisissant mon prénom, ma mère avait fidèlement retranscrit les mémoires transgénérationnelles inconscientes propres à ma famille.

Grâce à l'étymologie, au sens littéral, il nous est parfois permis de remonter le fil des secrets de nos ancêtres : les Claude, « celui qui boîte, qui cherchera son point d'équilibre », s'ingénieront à trouver l'événement qui a déstabilisé les ascendants, au point de demander aux petits-enfants de rééquilibrer les choses – ironie du sort quand on sait que les fameuses Claudettes étaient connues pour leurs subtils déhanchements.

Les Sylvie, « celle qui sera la garante des racines de famille », ont donc pour mission d'ancrer la famille, tel le chêne qui déploie ses racines dans le sol, le prénom provenant d'ailleurs de l'étymologie latine *silvius*, « la forêt » : qui est donc parti ? Pourquoi la lignée doit-elle réaffirmer son ancrage ?

Les Jean, « celui qui demeurera toujours le miséricordieux », devront ainsi débusquer le fautif, celui qui a fait peser le poids de la rédemption éternelle sur tous ses descendants. Comment dépasser la programmation inconsciente et silencieuse d'une famille et devenir un homme sûr de lui et enthousiaste ?

Que penser de ces générations d'enfants affublés d'un prénom à consonance anglophone ? Au-delà d'un engouement pour les séries télévisées américaines, que cherchent les mères en incluant une mixité culturelle ? À évoquer inconsciemment une influence étrangère passée au sein de la famille ? Faire émerger le besoin viscéral de couper à tout prix les liens avec une lignée que l'on ne veut plus subir ?

Un enfant s'inscrit souvent dans une cohabitation avec une fratrie et doit tenter d'y trouver sa place. Le rôle de l'aîné n'est pas anodin : sur lui pèsent toutes les attentes de ses parents et la pression de devoir bien faire est grande. Dans de nombreuses cultures, être l'aîné d'une famille, et de surcroît un garçon, sous-entend une allégeance totale à cette dernière. En cas de décès du patriarche, l'aîné hérite des responsabilités familiales et doit subvenir aux besoins de ses frères et sœurs, délaissant alors ses propres choix d'avenir. Un sacrifice de vie qui marquera bien évidemment ses enfants, qui porteront à leur tour les stigmates invisibles d'un père dévoué à la survie de la lignée. La mission du cadet de la famille n'est pas plus aisée : le *capitettus*, ou « petit chef », devra tenter de s'imposer derrière un aîné désigné chef *de facto*, et aura la sensation de devoir faire ses preuves pour mériter ses galons. Le benjamin, quant à lui, étymologiquement désigné comme étant le préféré, devra parfois se libérer de l'emprise affective de ses parents et aura une forte volonté d'émancipation : difficile de se déployer quand on demeure, aux yeux des membres d'une lignée, l'éternel « petit dernier ».

Combien d'enfants également sont frappés du « syndrome du gisant » parce qu'ils sont venus au monde, sans le savoir, pour réparer l'absence d'une sœur ou d'un frère mort jeune, avant eux : des fausses couches ou des avortements passés sous silence, qui lestent les survivants de la fratrie d'une sensation de porter le poids d'une faute dont ils ne connaissent pas l'origine ? Combien également ne comprennent pas le rejet d'une mère ou la distance d'un père et découvrent, au détour d'une discussion entendue entre deux portes, que l'on n'attendait pas une fille mais un garçon, et que par dépit on a préféré choisir un prénom mixte ou féminiser le

prénom masculin initialement choisi (Frédéric/que, Dominique, Claudia) ?

Sans oublier ces enfants non désirés, ceux qui naissent au début d'un mariage de raison ou clôturent une histoire d'amour impossible, portant avec eux tous les stigmates d'une histoire douloureuse et que les mères ont envie de taire...

À tous ceux-là je mets mes facultés au service des disparus, pour faire émerger les secrets emportés par la tombe, qui rongent les défunts et emprisonnent les vivants. Je les aide chacun à se délester, à avancer avec confiance et selon leurs propres choix.

Amours secrètes

Marie-Claude, la petite cinquantaine, est une femme qui teste les médiums pour choisir celui ou celle qui correspondra le mieux à ses attentes, à savoir communiquer avec son père. Je suis la quatrième de sa liste, ce que j'ignore bien évidemment avant qu'elle ne m'expose ses arguments :

« J'ai été très déçue par les deux hommes et la femme ne m'a pas totalement convaincue malgré de grandes qualités. Alors j'ai cherché sur internet et je vous ai trouvée. »

J'ai l'impression de passer un entretien d'embauche. Mais je n'ai rien à prouver. Je n'ai rien d'autre à faire que mon possible, et à ne pas changer une virgule des messages que je percevrai. Elle me tend la photographie de son père, et je suis soulagée de le sentir se manifester rapidement.

« Votre père me fait part de ses nombreux regrets, notamment d'avoir si mal géré ses finances et son héritage... Il aurait tant aimé pouvoir vous offrir cette petite maison au bord de l'eau dont vous rêviez tant ! Et puis son autre regret concerne une autre femme...

« Oh, mais les femmes, mon père, il en a aimé trente !

« Non, non, une femme en particulier !

« Et vous avez un prénom peut-être ? »

Son ton oscillait entre l'ironie et l'amusement. Là, sans réfléchir, je pointe mon index vers ma poitrine.

« Quoi ?

« Eh bien, comme mon prénom, Anne ! »

Marie-Claude prend une grande inspiration et s'écrie, visiblement illuminée :

« Mais elle était trop jeune pour toi papa ! »

Je comprends immédiatement que son père m'a choisie comme canal uniquement parce que je porte le prénom de la femme qu'il a le plus aimée au monde, et qui n'est donc pas la mère de Marie-Claude.

« Effectivement, en fouillant et en triant les affaires de papa, j'ai trouvé des tonnes de photos et de dessins d'elle, car mon père avait de grands talents pour le dessin.

« Votre père veut lui exprimer tout son amour et présenter ses excuses pour avoir mis fin à leur histoire de façon si cavalière, Anne avait quelques années à peine de plus que vous et il savait cet amour impossible. Ses problèmes de santé ont sonné le glas de ses espoirs d'un avenir commun avec elle, et pour lui éviter de souffrir de s'occuper d'un homme diminué par la maladie, il ne lui a plus jamais donné de nouvelles. Il est mort de chagrin et Anne ne parvient pas à se reconstruire affectivement. Il vous demande d'être à votre tour une messagère pour elle, afin de rompre cette énergie d'amour malheureux et éviter qu'il ne se transmette à la lignée. »

Marie-Claude repartit, convaincue par la qualité et la fluidité du dialogue avec son père. Elle comprit également que contacter un défunt pouvait ouvrir la boîte de Pandore de secrets enfouis, de

confessions posthumes prêtes à être révélées. Son père, inlassablement, avait choisi son meilleur champ d'expression possible pour demander pardon à sa bien-aimée, et pouvoir cheminer enfin en paix, encourageant les vivants à faire de même. L'énergie libératoire que nous ressentîmes alors ce jour-là, avec Marie-Claude, restera longtemps dans ma mémoire de médium.

« De là vient qu'à cette heure, sans cesser de nous aimer, nous en sommes à concevoir le projet de nous séparer » sont les mots désespérés d'Iseult à Tristan. L'amour transcende les cœurs, mais il divise et déchire. Enfant, j'entendais les voisines de ma mère souhaiter à leurs filles de rencontrer un homme « comme il faut ». Cinq, c'est le nombre de personnes présentes au mariage de mes parents, car ma mère, anticipée dans sa majorité par son statut de pupille de la nation, vivait seule dans un petit studio, et cela faisait d'elle une femme aux mœurs légères. Elle n'était à son tour pas « comme il faut ». Si mes parents s'aimèrent, envers et contre tous, j'accompagne mes consultants vers les histoires d'amours secrètes de leurs ancêtres, qui ont à jamais froissé les cœurs et figé les sourires : ne cherchons pas seulement de Roméo et Juliette sur les planches d'un théâtre, ils remplissent très souvent nos albums de photos ou les tables des réveillons de Noël.

Géraldine est une Parisienne accomplie, gracile et longiligne, qui m'explique avoir fait de la spiritualité un art de vivre. Soucieuse de travailler sur elle-même, elle s'entoure régulièrement de thérapeutes et d'énergéticiens, avec l'idée de trouver l'épanouissement dans sa vie affective.

« J'ai besoin de reprendre confiance en moi en amour, et de trouver les clés de l'apaisement : j'ai l'impression de devoir toujours

me battre auprès de mon compagnon pour avoir une place légitime dans sa vie. Je ne doute pas de son amour pour moi, mais j'ai derrière moi une lignée maternelle de femmes soumises et malheureuses ! »

Le franc-parler de Géraldine me fit sourire. En me concentrant sur son histoire de couple actuelle, je compris qu'elle portait le fardeau de ses mère et grand-mère, qui, avant elle, avaient dû faire le choix cornélien entre un amour raisonnable ou un amour véritable. Elle me tendit une photographie qui réunissait les deux femmes.

« Marguerite, votre grand-mère, est porteuse d'un lourd secret, elle me dit que le jour de son mariage était semblable à une journée de deuil !

« Elle n'aimait pas mon grand-père en effet ; j'ai fouillé le grenier familial, et j'ai découvert qu'elle avait aimé follement un homme qui se prénommeait Joseph, et qui était vraisemblablement déjà marié. Voici le poème bouleversant qu'il lui composa peu avant ses noces :

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
Adieu ! Sois son trésor, ô toi qui fut le nôtre !
Ma chère Marguerite, d'une famille à l'autre
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !
Ici l'on te retient, là-bas on te désire
Épouse, maman, fais ton double devoir

Donne-nous un regret, donne-leur un espoir.

Sors avec une larme, entre avec un sourire...

Seulement, Marguerite ne sourit plus jamais, et dans ces méandres amoureux elle entraîna la mère de Géraldine, qui entretenait à son tour des amours adultères, tandis que Géraldine se battait au quotidien pour briser ces schémas récurrents. Mon rôle consistait à démêler ces sentiments confus, et, telle une pelote de laine que l'on déroule, de permettre à Géraldine de distinguer ses peurs de celles

de ses ancêtres, afin de ne plus souffrir de cet intarissable sentiment d'être celle que l'on ne choisit pas.

Un pont entre deux rives

Angélique, cadre dynamique dans l'industrie agroalimentaire, m'est envoyée par une amie chère. Peu d'années nous séparent, et j'apprécie immédiatement son naturel et sa simplicité.

« Anne, je suis en pleine période de doute dans ma vie, j'ai véritablement la sensation d'être à un carrefour. J'ai fait le tour de mon poste, et je me sens perdue tant personnellement que professionnellement. Quant à ma famille, n'en parlons pas ! Nos rapports sont artificiels, je suis d'ailleurs à deux doigts de rompre définitivement les ponts avec eux, en particulier avec mon père... Je viens vers toi car depuis quelque temps, bien qu'ayant un cursus scientifique et plutôt pragmatique, j'ai vécu quelques expériences bizarres...

« Qu'entends-tu par bizarre ?

« J'ai parfois cette sensation étrange d'être accompagnée – alors que je suis seule –, je me sens guidée, aidée par une présence : c'est quelque chose de très difficile à définir, je n'ai pas les mots !

« Angélique, je te remercie d'ouvrir ce champ de réflexion, car tu n'es en effet pas venue seule. Je te prie de m'excuser si mon accueil a été quelque peu froid, mais un homme défunt, qui me dit être ton grand-père, s'est engouffré dans mon bureau, pressé visiblement de communiquer avec moi. Il est mort très brutalement, j'entends des cris de terreur autour de lui, une voix masculine et une autre féminine, et des bruits de métal qui crissent. »

Angélique me fixe avec une extrême attention.

« Il s'agit de mon grand-père paternel ; je ne l'ai pas connu, mais j'ai récupéré dernièrement des photographies et des documents lui ayant appartenu. Je savais juste que mon père avait perdu sa famille très tôt, et que sa mère et ses deux frères avaient en effet péri dans un terrible accident de voiture. Il n'avait pas treize ans. Le sujet est toujours tabou à la maison ! Je sais que mon grand-père ne s'était jamais remis de ce drame. Mon père élude, aujourd'hui encore, son enfance, l'évocation de ses parents, et surtout l'accident et ses conséquences dramatiques.

« Dis à ma petite-fille que je suis heureux qu'elle soit au rendez-vous aujourd'hui ! Voilà de nombreux signes que je tente de lui envoyer pour lui manifester ma présence : les fuites d'eau chez elle, ses problèmes d'électricité qu'elle ne savait régler seule, c'est moi ! Je savais qu'elle allait finir par appeler son père et je voulais tant qu'ils ne finissent pas par rompre les liens. Dis-lui qu'il a tant souffert d'avoir perdu, en quelques fractions de seconde, sa mère et ses frères. Le pire restait à venir pour lui : le frère aîné de son père a été tenu responsable de l'accident, le chauffard, véritable responsable de la collision mortelle, a tenté de faire croire que son oncle était ivre au volant, afin de ne pas avoir à dédommager les survivants. »

Très émue par ces révélations, Angélique analyse les dires de son grand-père.

« Je comprends mieux à présent le comportement de mon père : ses réactions pouvaient parfois être insupportables de froideur et d'autorité. Ce que je prenais pour de l'égoïsme n'était en fait pour lui qu'une façon de se protéger. »

Notre séance a été un véritable déclencheur pour Angélique. Elle est allée voir son père, et l'a sommé de tout lui raconter de cet accident qui avait anéanti une famille entière. Ce dernier l'a alors emmenée sur les lieux du drame et de son enfance. Coïncidence ?

La maison où il avait vécu enfant était à vendre, et le propriétaire actuel, occupé à organiser les visites, leur permit d'y entrer. Son père fut bouleversé. Ce fut un moment d'émotion enfin partagé entre un père et sa fille.

Quelques mois plus tard, je reçus un mail d'Angélique, qui avait tenu à me faire ce retour :

« Chère Anne, ce message pour te dire que depuis l'intervention de papy, mon père et moi communiquons plus facilement : je suis plus ouverte et compréhensive avec lui, il est de son côté plus tolérant et me fait davantage confiance. Ce n'est pas parfait mais nous nous acceptons tels que nous sommes ! Je sais que mon grand-père veille sur moi, et je m'autorise plus d'expériences et à prendre des risques. Je ne m'interdis plus de vivre, je m'autorise le bonheur et le plaisir, ces mots frappés par l'interdit dans ma famille, du fait de ce lourd secret qui pesait sur nous tous. J'ai saisi ma chance dans le domaine professionnel, et je travaille désormais dans un centre de cardiologie et de chirurgie cardiaque. Je pense chaque jour à mon grand-père, dont le cœur a lâché, mort du chagrin d'avoir perdu ceux qu'il aimait. Aujourd'hui, Anne, je travaille là où on répare les cœurs... Merci. »

Être confronté aux silences que supposent les non-dits, ou aux complicités obstruant la révélation des vérités est une violence muette et destructrice, une lente gangrène qui se propage dans toute une lignée.

« La pudeur n'a pas de clémence, / Nul aveu ne reste impuni / Et c'est par le premier nenni / Que l'ère des douleurs commence », écrivait Sully Prudhomme.

Offrir un pont de communication entre ceux qui se sont tus et les héritiers bien malgré eux des erreurs de leurs aïeux est une des

missions essentielles du médium. C'est recréer le patchwork d'une génération entière, en rapiécant, en rassemblant chaque petit bout de vie de chacun des membres d'une famille afin d'y trouver une richesse et une complémentarité dans la différence.

Lieux de vie

« Il y a des maisons qui donnent des ordres. Elles sont plus impérieuses que le destin : au premier regard on est vaincu. On devra habiter là. »

Amélie Nothomb. Les Catilinaires.

Je suis née sur une terre normande qui a dû panser ses plaies après avoir été la scène d'un théâtre sanglant durant la seconde guerre mondiale : j'ai ainsi déambulé enfant le long des plages du débarquement, appris à identifier un obus niché au cœur de la falaise, observé les squelettes des maisons ravagées par les bombes, ânonné les noms anglophones sur les plaques commémoratives du cimetière des Canadiens. J'ai su précocement repérer les stigmates de l'histoire des hommes sur leur environnement ainsi que sur leur habitation.

La propriété, la maison : voilà un thème douloureux pour ma famille et dans mon parcours de vie ! Ma grand-mère paternelle vit sa maison soufflée par une bombe lancée depuis un avion, ma mère vécut dans sa maison de la rue Réville comme dans un huis clos où les châtiments la terrorisaient un peu plus chaque jour. C'est dans un grenier humide et insalubre qu'elle passa une partie de sa jeunesse, et c'est dans le jardin protégé par des rangées de thuyas d'une

maison isolée qu'elle perdit la vie. Accéder à la propriété fut économiquement impossible pour mes parents. Les maisons, de manière implacable, nous ont toujours échappés, nous refusant leur rôle de protection et de sécurité. Il m'a été d'autant plus naturel, au gré des invitations amicales ou des locations estivales, de m'installer confortablement dans ces lieux temporaires et de m'imprégner, comme dans son fauteuil à l'opéra, de l'énergie qui s'en dégageait.

L'origine du mot maison fut attestée à la fin du x^e siècle et provient du mot latin « mansio », qui est une déclinaison grammaticale du verbe « demeure, séjourner, s'arrêter ». Il désigne ainsi l'espace de sédentarisation de la longue pause saisonnière des peuples alors semi-nomades. Une maison est donc une énergie stagnante, un centre névralgique irradiant les joies, les peines des différents membres qui la composent.

Qui n'a jamais ressenti un certain malaise en pénétrant pour la première fois dans un lieu ? À l'inverse, qui n'a jamais connu cette douce sensation de bien-être, d'étrange familiarité liée à la découverte d'un endroit ? Si cette forme d'intuition n'est pas l'apanage du médium, j'ai, depuis toujours, eu une lecture particulière des lieux de vie. Une connexion immédiate me lie à ces derniers : de la même façon que la photographie d'un défunt s'anime, s'agrémente d'éléments relatifs à la vie de ce dernier, et devient un support de communication médiumnique, je me suis aperçue que les maisons étaient le réceptacle de la vie de leurs occupants. Il me suffit de m'imprégner de leurs emplacements, de leurs murs, de leurs meubles pour comprendre leurs histoires passées et présentes. Ainsi, lorsque vous héritez d'un bien immobilier, que vous achetez de vieilles pierres, ou que vous louez simplement un appartement, il faut que vous preniez conscience que vous pénétrez dans un territoire vivant, encore empli de l'énergie de

ses habitants précédents, et qu'il vous faudra composer avec la mémoire vive de ces derniers.

Henri Bergson écrivait que « le passé tend à reconquérir son influence perdue en s'actualisant » ; il serait vain de penser qu'il faut reléguer l'histoire d'une ville, d'une maison, d'un objet dans le fond des mémoires collectives et que nous ne devons pas composer avec les pièces d'un puzzle entamé plusieurs siècles auparavant. À l'instar de ceux qui viennent éclairer une difficulté personnelle et recevoir un éclairage de vie, j'ai vu, ces dernières années, de nouveaux profils de consultants pousser la porte de mon cabinet, qui ont majoritairement épuisé toutes les solutions viables pour résoudre leurs problèmes. Ce sont des agents immobiliers qui viennent chercher les raisons d'une mévente chronique, bien qu'ils maîtrisent tous les outils commerciaux pour rendre un bien attractif ; ce sont des familles qui ont un projet de vie, dont la maison est l'axe principal, et qui veulent faire le bon choix ; ce sont des histoires de succession qui s'éternisent pour des motifs mystérieux. Ce sont des hommes ou des femmes qui ressentent une présence dans une des pièces de leur maison, provoquant un malaise récurrent et un sommeil perturbé ; ce sont les grandes maisons de famille dans lesquelles personne ne semble pourtant vouloir venir... Quand le cartésianisme et les déductions logiques s'abîment sur les écueils de manifestations inexplicables, on fait appel à moi.

Énergies du sol

Ressentir l'énergie d'une maison, c'est mener l'enquête sur plusieurs fronts : sur la topographie du lieu tout d'abord. Sur quel sol reposent les fondations ? Quelle en est l'interaction avec ses occupants ? Il faut s'intéresser ensuite à ce que l'on appelle la

mémoire des murs, c'est-à-dire l'imprégnation du lieu de vie des événements qui se sont déroulés en son sein. Enfin, c'est le champ invisible qui complète l'investigation : la maison est-elle encore habitée par l'esprit de ceux qui y ont mené leur vie terrestre ? Ont-ils su s'en détacher, ou se retrouvent-ils, au contraire, prisonniers d'un plan matériel duquel ils ne parviennent pas à se libérer ?

Des ondes à caractère magnétique se propagent radialement à partir du centre de la terre, allant du noyau vers la surface, et créent des courants de type électromagnétique : ce sont les ondes telluriques. Ces énergies et ces courants sont dus, notamment, d'une part aux mouvements de la terre sur elle-même, d'autre part aux déplacements divers des éléments internes au globe terrestre. Chaque réseau tellurique a des caractéristiques énergétiques se rapportant à un élément ou un métal contenu dans la Terre. Ainsi les énergies provenant de certains réseaux comme l'or, le cuivre ou l'argent vont être bienfaites pour les êtres vivants, tandis que d'autres émanant du fer ou du nickel, entre autres, vont être nocives et occasionner de nombreux déséquilibres.

Les énergies provenant de ces réseaux se déploient telle une grande toile d'araignée sur la surface terrestre et forment des nœuds qui composent ce quadrillage spécifique à chaque réseau. Les énergies dégagées au niveau des nœuds sont puissantes et leur impact est important sur tous ceux qui y seront soumis. Ce maillage composant le réseau appelé réseau Hartmann, ou réseau global, s'étudie par les géobiologues, avec lesquels je travaille de concert, afin de recommander à mes consultants de se positionner sur des zones neutres au niveau des pièces où ils ont l'habitude de demeurer longtemps : imaginez les manifestations physiologiques possibles si votre lit, vos fauteuils, vos sièges de bureau reposent sur un nœud tellurique ! Les troubles du sommeil, les fatigues chroniques, les

vertiges sont autant de signes d'alerte à prendre en compte pour envisager de traiter votre habitat. Nos fidèles compagnons les chats se positionnent instinctivement sur ces nœuds, ce que les chiens vont éviter soigneusement.

Un autre élément fondamental de la vie terrestre joue un rôle majeur sur l'harmonie de nos lieux de vie : l'eau. Cours d'eau souterrains et nappes phréatiques sont constitués d'eau physique en mouvement ; les frottements dus à l'écoulement de l'eau sur les rives créent une tension de type électrique qui induit également la création d'énergies perturbantes pour notre habitat, au-delà de problèmes récurrents sur les fondations, sur la stabilité d'une maison. Cherchons les puits, les cours d'eau, les rivières qui peuvent être autant d'indices que de l'eau court sous nos terres ! En me concentrant sur la photo des biens immobiliers que mes consultants m'apportent, il n'est pas rare que j'observe, médiumniquement, le passage d'un cours d'eau qui scinde la maison en son milieu. Instinctivement, ses habitants délaissent une partie de cette dernière, et, quand bien même ils disposent de grandes pièces à vivre, s'entassent dans l'autre partie de leur propriété, respectant ainsi cette frontière invisible qui empêche une bonne circulation de l'endroit.

L'eau peut courir le long des parois souterraines de la terre, mais elle peut également stagner. Les régions marécageuses, les étangs, les lacs créent un amalgame énergétique fort et peuvent avoir un impact sur notre tonus et notre forme, mais également provoquer de nombreux dysfonctionnements au sein de notre maison, et beaucoup s'étonnent de connaître des problèmes récurrents de fuites, de bon écoulement des eaux, voire de pièces difficiles à chauffer. Le célèbre quartier parisien du Marais, était, comme son nom l'indique, une ancienne zone de marécages occupée depuis le douzième siècle par des ordres religieux, parmi lesquels le fameux Ordre du Temple.

Nombreux sont les propriétaires de cet arrondissement, alors que la côte immobilière est à son apogée et que le quartier se rénove entièrement, à souffrir de difficultés face à des immeubles très délicats à réhabiliter. Fissures, moisissures, murs poreux : l'emplacement d'un bien s'étudie et se choisit. Il n'est pas rare, dans les maisons avec du terrain, de repérer les puisards qui servaient à alimenter les jardins en eau et qui sont généralement source d'énergie stagnante et malsaine.

La topographie d'un terrain s'étudie avant d'acquérir un bien immobilier, et j'encourage toujours mes consultants à réclamer le cadastre, mine d'informations précieuses sur la partie immergée de l'iceberg. Lorsqu'une photo s'anime, et que je perçois une maison qui « glisse » de son lit, j'interroge immédiatement les propriétaires : le quartier est-il sur une zone inondable ? Peut-on percevoir dans le sol d'anciennes failles, qui auraient été causées par des glissements de terrain, ou parce qu'elle est construite sur deux terrains contigus aux dénivelés différents ?

Mes facultés me permettent de ressentir le contexte environnemental d'une maison, de détecter les cours d'eau comme des veines qui courraient sous notre peau, ou un terrain imperméable à la construction car jonché de pierres argileuses et obstruant la terre.

Nicole, une coquette septuagénaire, a hérité de son père, un riche suisse ayant fait fortune dans la joaillerie, un terrain vierge face à la mer Méditerranée ; elle désire, afin de mettre ses affaires en ordre pour ses enfants et petits-enfants, faire construire une maison sur celui-ci afin de faire fructifier son patrimoine.

« Je voudrais que vous me disiez ce que vous pensez de l'énergie exceptionnelle qui se dégage de ce terrain, on s'y sent tout

de suite bien et reposé ! J'ai déjà rendez-vous avec le maire pour mon permis de construire, ce qui devrait être une formalité, vous savez à quel point les constructions sur le littoral sont prisées ! »

Le discours bien rôdé de Nicole se heurte à ma première information médiumnique : personne ne pourra jamais construire sur cette terre ! Le message est clair, et j'en informe cette dernière, qui s'accroche à ses plans comme on s'accroche à un dernier espoir.

« Nicole, savez-vous à quoi ce terrain était dédié autrefois ? Je vois de nombreux cours d'eau qui forment une sorte d'escalier, comme ceux que font les agriculteurs pour irriguer leurs terres. »

« Ah, vous avez raison, mais cela remonte à de nombreuses années maintenant, vous n'étiez même pas née ma petite ! Elles appartenaient à un horticulteur qui y a cultivé de nombreuses variétés de fleurs, il a fait sa réputation grâce à une variété de roses très odorantes et délicates. Cet homme n'ayant eu que des filles, qui ne souhaitèrent pas reprendre l'affaire familiale, il s'est donc résolu à vendre son terrain à mon père, pour une bouchée de pain. »

« Ce lopin de terre est voué à la culture et aux plantations, et non à la construction d'une maison familiale. Renseignez-vous Nicole, il y a eu jadis beaucoup d'éboulements de terrain et d'inondations : la nature reprend toujours ses droits ! »

Malgré un très bon dossier et une demande motivée, Nicole n'obtint pas son permis de construire. Dans sa luxuriance initiale, elle comprit que ce lieu resterait dédié à la nature et aux richesses de celle-ci. Elle me téléphona quelques mois après notre séance pour m'annoncer qu'elle s'était rapprochée des grands parfumeurs afin de renouer avec cette histoire initiale. Signe ultime de cette synchronicité : elle n'eut pas à démarcher longuement, sa petite-fille ayant épousé un homme dont les parents travaillent pour la célèbre maison Fragonard. Elle eut la sensation d'avoir rempli une mission,

celle d'avoir évité, pour ses descendants, un drame lié à un dérèglement climatique ou à des pluies diluviennes qui les auraient mis en danger.

Donner des clefs de compréhension à mes consultants et les orienter vers des spécialistes efficaces permet une synergie d'actions et un gain de temps précieux. Acheter un bien immobilier est un investissement coûteux sur le long terme, c'est le projet d'une vie. Mal évaluer le lieu et en subir les dommages peut précipiter nombre d'entre nous dans des banqueroutes financières, mais également dans des inconforts au quotidien. Au-delà de la composition des sols, il convient également de connaître les événements qui se sont déroulés sur ces terres.

La terre, ce laboratoire humain

Les ouvrages d'Honoré de Balzac, d'Émile Zola et de Guy de Maupassant ont jalonné ma vie d'étudiante en Lettres Modernes, et je me rappelle une anecdote racontée par mon professeur de lycée : avant d'écrire sa *Comédie Humaine*, Balzac avait confectionné des petits personnages en glaise, tel le dieu créateur qui allait donner vie à son exhaustive nomenclature de la société humaine du dix-neuvième siècle. « Mon ouvrage a sa géographie comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnes et ses faits » écrivait-il dans son avant-propos.

Grâce à ces lectures, on peut aisément imaginer à quel point les différents lieux de vie de l'époque ont été imprégnés de la vie de leurs occupants : c'est un artiste qui est partagé entre l'envie de peindre ou de se nourrir dans l'œuvre de Zola, qui emplit son petit

atelier parisien de toiles ne rencontrant jamais le succès escompté, et qui finira par se pendre devant une toile magistrale et inachevée. C'est une famille de mineurs dans le nord de la France qui vit entassée dans une petite maison ouvrière, au gré des maladies, des misères et de la pauvreté, imprégnant le lieu d'énergie de supplice et de désespoir.

Les contes du jour et de la nuit de Maupassant, plus précisément la nouvelle « Le vieux » décrivent, avec le ton réaliste et naturaliste qu'on connaît à l'auteur, la vie des paysans au tournant des XIX^e et XX^e siècles, où la vie côtoie la mort sous le toit d'une maison, où l'on finit sa soupe tandis que le patriarche agonise dans la pièce d'à côté : point d'hôpital pour naître ou pour mourir, c'est au cœur d'une maison que l'on donne la vie, que l'on tombe malade et que le prêtre vient donner les derniers sacrements. « Quand la mort est entrée une fois dans une maison, elle y revient presque toujours immédiatement, comme si elle connaissait la porte » lit-on dans les contes de la Bécasse.

L'homme a ainsi, tout au long des siècles, marqué son univers de son empreinte indélébile, du plus profond de la terre jusqu'à la cime des montagnes. Au-delà de la topographie d'un lieu, faire appel à un médium permet de détecter ces stigmates invisibles qui peuvent représenter une énergie perturbatrice voire nocive pour de nouveaux habitants.

Sylvie est une jeune quadragénaire qui, après un douloureux divorce, souhaite faire table rase du passé et entamer avec son fils, une nouvelle vie dans une grande ville côtière normande. L'expression « table rase » prend ici tout son sens, car elle a décidé d'acquérir un terrain et d'y faire construire la maison de ses rêves. Mais le rêve semble tourner au cauchemar.

« Anne, je vous ai amené les plans relatifs à la construction de ma maison deauvillaise. J'ai pris le meilleur architecte de la région, engagé les meilleurs artisans et en attendant que les travaux se terminent, j'ai loué un petit studio où je réside avec mon fils Louis. Mais c'est une catastrophe ! Voilà plus d'une année que le chantier est en cours, et rien n'avance : les fondations se sont affaissées et il a fallu que le terrassier recommence son ouvrage, un ouvrier est tombé du toit en réalisant la charpente, une colonne d'eau s'est fissurée et a inondé les câbles électriques. Je devais habiter dans cette maison pour l'automne, et je me retrouve confinée dans ce petit studio avec mon fils, comme au moment de mon divorce ! »

En m'imprégnant des plans et de la photo du bâtiment timidement sorti de terre, je ressens immédiatement un sentiment de peur et un climat mortifère. Cette information contraste avec le chic des maisons environnantes, digne d'un décor de carte postale.

« Il y a une énergie située dans le sol qui est liée à la mort. Ces fondations qui se sont affaissées une première fois ne sont pas un hasard ; renseignez-vous, car je crois que le phénomène a déjà eu lieu. J'entends des cris et des bruits assourdissants. Un drame s'est joué ici, directement sur l'emplacement de votre bien. »

Sylvie ne mit pas longtemps à comprendre pourquoi elle avait bénéficié d'un prix attrayant pour le terrain qu'elle avait acquis : l'office du tourisme lui confirma que, pendant la seconde guerre mondiale, les soldats avaient creusé des galeries souterraines afin de progresser sans être découverts sur un terrain sans relief. Malheureusement, ils avaient été localisés par les soldats allemands, qui avaient placé de part et d'autre de ces tranchées des explosifs. Pris en tenaille, ils avaient péri, prisonniers de ces galeries exiguës. Le sol avait ainsi conservé ces mémoires de drame et de destruction, ralentissant à chaque étape les travaux de construction

orchestrés par Sylvie. Ma consultante prit donc la décision de se laisser une année supplémentaire devant elle pour terminer l'essentiel des travaux, en prenant d'autant plus de précautions quant à leur réalisation, et envisagea par la suite de la mettre directement en vente.

« Mon but est aujourd'hui de retrouver la quiétude d'une vie paisible, si je me confronte à d'autres contrariétés, je passe la main ! »

Malgré l'intervention d'un géobiologue, il est extrêmement difficile de dégager un sol de ses mémoires de mort : comment vivre en harmonie quand son lieu de vie repose sur un ancien charnier à bestiaux ? Ou sur une fosse commune ? Tous les villages et villes de France se sont constitués historiquement autour du noyau central qu'était l'église, s'élargissant en cercles concentriques d'habitations et de commerces. Près de son église, un village enterrait ses morts dans le cimetière attenant. Mais avec le temps, les maladies endémiques et l'expansion démographique repoussèrent ces lieux de sépulture vers une périphérie de plus en plus éloignée : les cimetières étaient pleins, et on « débordait volontiers » aux alentours.

« J'adore entendre la cloche de l'église sonner le temps qui passe ! C'est apaisant d'être à côté d'un lieu saint ! »

C'est avec ses mots que Catherine ouvrit notre séance. Courageuse coiffeuse du Nord-Pas-de-Calais, elle avait fini par sauter le pas et par ouvrir son propre salon, rue de l'Église. Malheureusement, malgré une réputation sans faille et une courageuse envie de bien faire, son chiffre d'affaires ne décollait

pas, et elle enchaînait les pannes électriques ou les problèmes techniques en tout genre.

En saisissant la photo de son salon de coiffure, je fus saisie par une odeur nauséabonde. La grimace que je fis la fit sourire de prime abord.

« Ah, vous avez sans doute en tête l'odeur des produits chimiques que nous utilisons pour nos mises en plis ou nos permanentes ! » m'objecta-t-elle, professionnelle jusqu'au bout.

« C'est qu'il s'agit bien au contraire d'une odeur naturelle... de putréfaction... Pouvez-vous vous renseigner sur l'étendue de l'ancien cimetière, avant la réhabilitation du centre-ville ? » Lui conseillai-je, consciente que le lieu venait de me révéler une part sombre de son histoire.

« Ah, c'est très simple, je sais que le bâtiment construit avant l'immeuble dans lequel mon salon se trouve était une ancienne léproserie. La région a été très touchée par cette pandémie au Moyen-Âge ! »

Non seulement le salon de coiffure de Catherine se trouvait sur une zone de l'ancien cimetière de l'église, mais en lieu et place une léproserie avait été créée par les ecclésiastiques de l'époque pour proposer le gîte et le couvert aux malades qui abondaient de toute la région. Difficile dès lors d'en faire un lieu de commerce et de beauté !

Un terrain a une histoire et il est important de la connaître avant de s'y poser et d'y consacrer un pan de sa vie. À l'aide de ma canalisation, qui fonctionne de la même façon qu'avec les défunts, la photo d'un lieu prend vie et je peux y voir se dérouler, comme sur un écran de cinéma, les éléments importants qui s'y sont déroulés. Le passé, le présent et le futur se confondent et mon rôle consiste à

démêler chacune des époques afin de comprendre de quoi le lieu s'est chargé au fil du temps. En fonction des messages recueillis, il s'agit ensuite de mener l'enquête : le nom du village, du lieu-dit, de la rue ou encore de la place peuvent être une source riche d'enseignement. Mon père, par exemple, naquit près d'une petite ville qui porte le doux nom breton de Kerpendu : autant dire que ce haut lieu d'exécutions par pendaison des « traîtres » ne m'inspirerait pas comme lieu de villégiature ! Les anciens des villages sont de précieux témoins, de même que les archives locales ou la presse de l'époque.

Il s'agit enfin de prendre en compte l'influence des différentes générations qui se sont succédé sur un même lieu de vie, avec leurs traditions et leurs cultures : il fut une époque où les grandes lignées, propriétaires de châteaux, de manoirs et autres maisons de maître, se faisaient enterrer sur leur domaine, loin des cimetières collectifs. Il n'est pas rare de retrouver, au détour d'une promenade dans ces propriétés, d'anciennes stèles, derniers vestiges de ces dynasties de grandes familles, éteintes faute de descendants ou parce que la guerre est passée par là.

Antoine de Saint Exupéry écrivait que « nous n'héritons pas la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants ». Un terrain est en effet un réceptacle d'éléments biologiques, climatiques et humains dont il faut prendre connaissance avant de poser un petit bout de son existence : nous mêlons alors notre histoire, nos réalisations à celles de nos prédécesseurs.

Âmes en errance

Un célèbre proverbe chinois dit que « choisir ses voisins est plus important que de choisir sa maison ». Ce proverbe est d'une grande

justesse, il ne précise simplement pas de quels voisins il s'agit !

Tout autant qu'un lieu de vie incorpore les énergies de ses occupants à ses fondations, à ses pierres ainsi qu'à ses murs et en conserve la mémoire, certaines maisons sont le théâtre d'évènements tragiques qui marquent à jamais les acteurs de ces drames, au point qu'ils les retiennent sur le plan terrestre une fois la mort survenue. L'âme de ces malheureux ne parvient pas à s'élever vibratoirement, et la maison devient le point d'ancrage de leur errance. Certains peuvent avoir connu une mort tellement brutale et subite qu'ils n'ont tout simplement pas la conscience d'être décédés ; d'autres ont vécu des épreuves très douloureuses au sein même d'une maison, et y déploient un égrégore de chagrin et de frustration sans parvenir à trouver l'apaisement et la quiétude. Enfin, certains, par pur esprit territorial et dans un rapport « viscéral » à l'argent et à la matérialité de leur vivant, ne parviennent pas à accepter le dénuement que la mort physique impose et demeurent en leur lieu comme les gardiens éternels d'un temple.

Avoir la sensation de ressentir une présence étrangère chez soi, ou de se sentir épié et observé est donc une expérience très fréquente qui n'est, une fois encore, pas l'exclusivité du médium : ces manifestations auditives, voire visuelles sont largement partagées par le plus grand nombre, quelles que soient l'obédience et la culture de chacun des témoins, et alimentent ainsi les histoires fantomatiques racontées au coin du feu, ou relayées par l'industrie cinématographique. À défaut de fantôme déambulant avec ses chaînes, ou de créature hideuse crachant du feu, les manifestations visuelles de ces âmes en souffrance sont les apparitions du périsprit, c'est-à-dire de l'enveloppe semi-matérielle de l'Esprit.

Chez les incarnés, c'est-à-dire chez les défunts avec lesquels je rentre en contact par l'intermédiaire de mes consultants, le périsprit

sert de lien ou d'intermédiaire entre l'Esprit et la matière. Il est une aide au contact et à l'identification de ces derniers auprès de ceux pour qui ils sont chers. Chez les Esprits errants, il constitue le corps fluide de l'Esprit. C'est la définition qu'en donne Allan Kardec dans son Livre des Médiuns. Il n'est généralement pas possible de rentrer en contact avec ces âmes errantes comme je pourrais le faire avec les défunts ayant cheminé par-delà le voile. Ils demeurent liés au plan matériel bien que libérés de leur enveloppe terrestre, et restent figés dans leur « réalité », c'est-à-dire dans un entre-deux mondes où ils revivent perpétuellement les événements dramatiques ayant causé leur mort, ou déploient leur crainte qu'on ne vienne les déposséder de leurs biens. Un peu à l'image d'un Harpagon de Molière qui crierait sans arrêt « Ma cassette, ma cassette ! », obnubilés par la dépossession et la perte d'un bien qu'ils ont péniblement mis toute une vie terrestre à acquérir.

Nous devenons, bien malgré nous, des intrus dérangeants et perturbateurs, bien que détenant un acte de propriété ou un bail de location. À l'instar du personnage de Nicole Kidman dans le magistral film d'Alejandro Amenabar « Les autres », l'esprit errant continue de s'estimer l'unique résident du lieu dans lequel il a ses habitudes et ses pièces fétiches.

Mes facultés médiumniques me permettent de percevoir ces « vies » parallèles et de donner sens aux manifestations qui effraient la plupart du temps les consultants qui font appel à moi. Il n'est pas rare, qu'invitée à un dîner amical, je perçoive les allers et venues d'entités, locataires invisibles d'une paisible demeure. De la même façon que j'utilise la clairvoyance, la clairauidance et tout le registre sensoriel, je peux observer le ballet méthodique des âmes en présence.

Les enfants peuvent s'avérer être de formidables révélateurs de manifestations au sein d'une maison. Leur sensibilité exacerbée, leur spontanéité ainsi que leur vision des choses sans le filtre éducatif ou culturel facilitent leur propension à devenir des récepteurs énergétiques. Tandis que l'on considérerait leurs témoignages comme étant l'expression de terreurs nocturnes ou d'une imagination débordante, il est de plus en plus fréquent que je reçoive ces enfants en compagnie de leurs parents dans l'enceinte de mon cabinet afin d'écouter leurs récits souvent très détaillés :

« Quand je suis dans la salle de jeux, il y a toujours cette dame qui m'observe dans le coin de la pièce. Elle est en train de coudre, et me dit sans cesse chut ! » m'explique Arnaud, six ans, d'un ton posé.

« Peux-tu me la décrire ? »

« Elle a le dos courbé comme ma mamie, et porte une grosse écharpe très moche autour du cou. Elle appuie sans arrêt avec son pied sur le sol, on dirait qu'elle marque le rythme ! »

Une vieille femme attelée à son ouvrage sur une machine à coudre à pédale, voilà le tableau d'une époque que le petit Arnaud ne peut pas connaître. Mon rôle est de comprendre si cette présence visible de lui seule le perturbe dans son quotidien, et si tel est le cas, j'encourage alors ses parents à changer l'emplacement de sa pièce dédiée aux jeux et à l'amusement et qui trouble apparemment cette entité encore au travail. Est-elle décédée à la tâche ? A-t-elle eu un attachement particulier au lieu, et ne souhaite pas le quitter ? L'idée première est de tenter une cohabitation respectueuse et intelligente.

Écoutons nos enfants : ils sont une source d'information précieuse. Le développement de leur personnalité, l'imprégnation des valeurs éducatives ainsi que l'héritage de notre champ émotionnel se développent autour de leur septième année ; c'est à partir de cette période qu'ils mettent en sommeil leurs perceptions intuitives, qui s'exacerberont aux abords de cette période délicate qu'est l'adolescence.

François est un agent immobilier expérimenté qui a, comme on le dit dans le jargon, « de la bouteille », et qui est spécialisé dans les biens d'exception. Il m'apporte les photos d'un très bel hôtel particulier situé dans les Yvelines, qu'il a estimé au plus près des prix du marché.

« Je suis un des meilleurs agents sur la place de Paris, sans me vanter. J'ai promis aux propriétaires, occupés à de nombreux voyages d'affaire à l'étranger, que je trouverai rapidement un acheteur pour leur bien. Mais les visites se succèdent, l'engouement est général, et puis... Rien ! Quand je rappelle ma liste d'acheteurs potentiels, certains ne se rappellent même plus avoir visité la propriété ! Comment est-ce possible ? Deux hectares de jardin et un magnifique escalier à marches balancées ! Ça ne s'oublie pas ! »

Délaissant alors l'esthétique luxueuse du bien, je me concentre sur les clichés apportés par François, et bien que les pièces soient vides et impeccablement en ordre, je distingue soudain un ensemble de silhouettes alignées les unes à côté des autres, comme participant à une sorte de réunion. Point de repas convivial en famille donc. Ma vision se précise, et je les vois priant et hurlant, comme en transe.

« Pouvez-vous vous renseigner sur les anciens propriétaires ? Je vois une communauté qui s'adonnait à des rites très spéciaux ! Le

lieu est rempli de ces présences, nul doute que cela bloque la vente : quiconque s'approche du lieu n'est pas le bienvenu ! »

« Ce que vous me dites me fait penser à la décoration d'une des pièces qui m'avait semblée étrange... Attendez, j'ai le cliché avec moi dans mon ordinateur ! »

« En effet François, il s'agit d'un pentacle. Il y a eu des réunions satanistes dans le petit salon. Je ne compterais pas sur une prime ce mois-ci grâce à la vente de ce bien si j'étais vous. Les propriétaires ne vous ont pas tout dit ! »

Mon rôle consiste donc à apporter un éclairage constructif et vérifiable quant aux énergies et aux présences en place sur un lieu d'habitation. Les agents immobiliers ne s'y trompent pas : ils constatent fréquemment, alors que tous les critères sont réunis pour réaliser une belle transaction, que certains biens « bloquent » et ne se vendent jamais. Faire appel à un médium, c'est désirer avoir une autre lecture d'un lieu de vie, c'est comprendre que les énergies invisibles sont parfois plus prégnantes que celles des vivants eux-mêmes.

Il est donc nécessaire, dans ce genre de situation, d'entreprendre un « dégagement énergétique », autrement dit un nettoyage des lieux. Le géobiologue va intervenir sur les énergies telluriques et la configuration perturbante des éléments terrestres. Ces énergéticiens, que j'ai surnommé affectueusement les « Léon », en référence au personnage de « nettoyeur » du film de Luc Besson, et interprété par Jean Reno, interviennent sur ces mémoires douloureuses et tentent de redonner à une habitation une harmonie de vie et d'effacer les stigmates des événements douloureux passés. Cette équipe, encore méconnue, peut être complétée par les passeurs d'âmes ; leur rôle est d'aider les entités d'un lieu en errance à rompre ce schéma

d'enfermement, à leur insuffler suffisamment d'énergie pour qu'elles puissent s'élever vibratoirement, et comprendre que leur chemin de vie terrestre est terminé. Elles sont alors délivrées de leurs souffrances passées et peuvent se libérer du lieu au sein duquel elles ont perdu la vie, ou dispensé tant de larmes et de peine.

Il s'agit véritablement d'un travail d'amour et de compassion pour tous ceux qui, jadis, ont agonisé seuls dans une chambre de leur maison, terrorisés par la mort et pétris de douleurs, ou pour les mères ou les épouses qui attendent éternellement le retour d'un fils ou d'un époux parti à la guerre. Je suis ainsi les yeux et les oreilles de ceux que l'on a oubliés, et qui manifestent leurs tourments, prisonniers de leur incompréhension et de leur état.

Annie possède un salon de soins esthétiques dans un des quartiers les plus chics de Paris, et jouit ainsi d'une excellente visibilité. On vient de la France entière pour passer entre ses mains expertes, mais c'est avec une mine déconfite qu'elle me confie la problématique liée à son commerce.

« Des odeurs pestilentielles emplissent mon salon à des heures précises, alors que j'ai fait venir maintes fois des plombiers pour sonder les canalisations, et qu'ils n'ont détecté aucune stagnation des eaux. De plus, je cumule les dégâts des eaux ! Étant au rez-de-chaussée, j'en ai subi deux provenant des étages, et un autre provenant de la douche située dans ma cabine, alors qu'elle est neuve ! Je vous passe mes difficultés à garder durablement mon personnel, alors que les conditions de travail que je leur propose sont plus qu'agréables. Ce lieu m'épuise littéralement, et bien au-delà de ma charge de travail. »

« Annie, le problème de votre salon se situe sur le paillason... »

« Mais il n'y a pas de paillason ! »

« C'est une métaphore pour vous dire que le problème se situe devant votre porte, probablement dans votre quartier, et que cela contamine en quelque sorte votre commerce. En connaissez-vous l'historique ? »

Après quelques secondes de réflexion, le regard d'Annie s'illumine, et sur un ton humoristique, comme s'il s'agissait d'un jeu, elle me dit :

« Ah oui, en effet, sur le trottoir d'en face se trouvait le domicile du tristement célèbre tueur en série Landru, surnommé le Barbe-Bleue de Gambais. Il a assassiné plus d'une dizaine de femmes à ce qu'il paraît ! »

La clef était là.

« À moins de raser entièrement l'immeuble, il va être très difficile d'échapper à cette contamination car, sans aucun doute, toute cette énergie négative a été captée par les eaux souterraines, celle des égouts, l'humidité des caves, et tout cela communique. Paris est un microcosme où tant d'événements se sont juxtaposés ! N'oubliez pas cet adage que je répète souvent à mes consultants : problèmes d'eau égal problème d'entités ! »

Le lieu vomissait ainsi ses meurtrissures et ses ignominies, répandant alors ses odeurs fétides au milieu des cadres supérieurs en costume trois-pièces qui courraient à leurs rendez-vous d'affaire. Ces esprits désincarnés, en errance sur le théâtre de leur mort brutale, et dépourvus de corps physique pour se manifester, se servent alors de tous les champs électromagnétiques à leur portée pour témoigner de leur présence douloureuse. Ainsi les lampes qui s'éteignent, les postes de télévision qui s'allument seuls, ou encore les objets qui se déplacent ne font pas simplement partie de l'imaginaire collectif.

Ce champ énergétique existant est celui dans lequel ces âmes puisent pour se manifester au sein d'un monde dans lequel elles n'existent plus. L'eau est une énergie en mouvement perpétuel qui facilite leurs déplacements : fuites, dégâts des eaux, eaux croupies sont autant de signes à prendre en compte pour comprendre les problématiques invisibles d'une maison.

De la même façon qu'un esprit désincarné transmet aux murs, aux sols, aux pièces d'une maison les vibrantes émanations de sa vie passée, les objets absorbent l'énergie du vivant comme un tournesol capte les rayons du soleil. Ils gardent les mémoires de vie de leurs anciens propriétaires ; c'est pourquoi il m'est très difficile d'arpenter les allées des brocantes ou des vide-greniers sans en ressortir avec un prodigieux mal de crâne, saturée par cette concentration de vies entassées le long des trottoirs, qui s'ajoutent à celle des promeneurs du dimanche. Une coiffeuse qui a vu sa propriétaire s'y asseoir jour après jour, y pleurer, y déverser son chagrin quotidien, restera chargée de ces énergies dissonantes mais toujours puissantes. En héritant des fameux meubles de famille, vous amenez chez vous ces réminiscences qui ne vous appartiennent pas ; en portant la bague d'épouse de votre grand-mère, vous unissez à votre doigt une partie de l'énergie de son existence passée, qui fut peut-être malheureuse et sommée à faire un mariage de raison.

Les miroirs sont, quant à eux, de véritables couloirs énergétiques. Ils agissent comme l'eau, en amalgamant toutes les énergies qui passent à proximité. Les appartements de style haussmannien regorgent de pièces avec leur cheminée et leur miroir trônant fièrement au-dessus de ces dernières ; il n'est donc pas rare, dans ces appartements bourgeois du dix-neuvième siècle, d'entendre encore les pas feutrés du personnel au service de ces grandes familles résonner dans les coursives.

Pour sentir et ressentir la véritable énergie d'un lieu, je conseille à tous ceux qui viennent me demander conseil de visiter les pièces vides, ce qui n'est malheureusement pas toujours possible, notamment dans les grandes agglomérations où les visites s'organisent à la chaîne, les résidents encore confortablement installés dans leur salon. La première impression enthousiaste que vous ressentez alors peut tout simplement être due à l'ambiance harmonieuse de ses habitants et à la présence trompeuse de leur décor. Une fois vidé de sa substance, mes consultants se retrouvent, cartons d'emménagement en mains, face à la coquille originelle, à l'énergie fondamentale du lieu de vie, et se posent alors cette question, décontenancée par leur choix : « mais pourquoi ai-je choisi cet endroit ? »

Choisir ou être choisi

S'il n'est pas toujours possible de libérer un lieu de vie de ses égrégories de souffrance, il est en revanche possible de le remplir de notre bienveillance et de notre envie de le soigner et de le restaurer par nos actions positives.

Hélène est une auditrice fidèle de la webradio sur laquelle j'officie depuis quelques années maintenant. Je propose mensuellement mon analyse médiumnique des biens immobiliers, il suffit pour cela aux participants d'envoyer des clichés des lieux qu'ils souhaitent vendre ou acquérir. À la lumière des informations que je reçois, je tente, à chaque émission, d'expliquer la corrélation étroite qui s'établit entre la problématique d'un lieu et son influence sur ses aptitudes à se vendre facilement ou non.

Cette dernière m'a envoyé des photos d'un ancien corps de ferme qu'elle souhaite acheter, et qui se trouve en Vendée. Elle a eu un coup de cœur pour cette vieille bâtisse qu'elle ne saurait expliquer, au vu de l'ampleur des travaux de rénovation qui l'attendent le cas échéant.

« Ce projet n'est-il pas trop ambitieux ? Que pouvez-vous décrypter de ce lieu ? » me dit-elle d'une voix timide, intimidée par son intervention sur un média.

« Je sens tout d'abord l'odeur du foin ! L'élevage de bétail devait être la principale activité de cette exploitation. D'ailleurs, le grenier que je distingue dans l'aile droite du bâtiment en fut remplie... Oh, mon Dieu ! » Dis-je, ne pouvant contenir ma surprise.

« Vous sentez qu'un drame a eu lieu ? »

« Je vois un jeune garçon, pas plus âgé que dix ans, qui, perché dans ce grenier, fait une chute mortelle. Les hommes de la famille s'éteignent peu à peu : après le fils, je vois le patriarche s'éteindre, se tuant à la tâche. Il n'y a plus que les femmes pour tenir l'exploitation à bout de bras. Elles sont parvenues toutefois à survivre et à léguer la propriété à leurs descendants. Il s'agit donc là d'un lieu sauvé par des femmes, telles des Amazones partant au combat. »

« Je suis très émue par vos messages ! Je comprends maintenant pourquoi j'ai ressenti un tel attachement instinctif à cette ferme. Figurez-vous que ce projet n'est pas mon seul fait, mais que ma fille et moi avons pour projet de nous lancer dans l'agriculture et dans la culture biologique. J'ai perdu mon mari récemment et, après un deuil douloureux, j'ai décidé de donner un nouveau sens à ma vie. Mais nous sommes à nouveau dans le même cas de figure que jadis : des bras féminins pour relever ce défi ! ».

Le « casting » immobilier avait déjà eu lieu, bien avant que des agents mandatés par les propriétaires ne se lancent à la recherche du futur acquéreur idéal. La ferme, par son histoire, sa problématique, avait de nouveau attiré entre ses murs des êtres enclins à reprendre leur histoire, ainsi que leur problématique. Hélène et sa fille avaient été choisies par les gardiennes invisibles du lieu afin de perpétuer l'énergie féminine qui avait permis de transformer les drames et les peurs de faillite en énergie de douceur et de courage.

Il est essentiel de comprendre, dans sa volonté d'acquérir un lieu de vie, quelle était sa fonction principale afin de ne pas aller à contre-courant des énergies présentes et se sentir comme un intrus dans sa propre maison. Les lieux investis d'une énergie de retranchement, de solitude seront idéaux pour les artistes, pour les écrivains désireux de s'isoler pour créer : il s'agit par exemple des anciens couvents, des cloîtres et autres lieux de recueillement. Ils ne seront pas propices aux créations de commerces ou aux professions libérales, où les échanges humains et le partage sont essentiels. Respecter la fonction première d'un lieu de vie, c'est respecter les histoires léguées par les âmes lors de leur passage terrestre.

Nous sommes parfois, sans le savoir, investis d'une véritable mission, dès lors que nous posons nos valises dans une maison dont nous ignorons tout de son histoire et de son passé douloureux.

C'est en 2014 qu'Émilie emménage avec son fils Simon, âgé de six ans alors, dans une maison mitoyenne située dans un ancien quartier de pêcheurs à Dieppe. Elle a un coup de foudre immédiat pour le lieu, et y vit paisiblement jusqu'en 2017. La maison étant dotée de trois chambres, Émilie occupe celle de l'ancienne

propriétaire, qui y vivait jadis seule. Pendant les vacances scolaires de cette fin d'année, cette maman dynamique éprouve une envie de changement, et intervertit sa chambre avec une autre, ayant une vue reposante sur la mer. C'est précisément à ce moment que Simon fait part à sa mère de ses peurs à rester seul dans une pièce. Il lui demande que les lumières ne soient jamais éteintes, et affirme se sentir épié.

« Quoi, maman, tu m'as appelé ? »

« Pas du tout, mon chéri, je feuillette un livre dans ma chambre ! »

« Je t'assure que j'ai entendu mon prénom ! » dit le petit garçon apeuré.

Plusieurs soirs en se couchant il se sent étourdi, dit que tout va vite dans sa tête, et appelle ces moments inquiétants ses « hallucinations ». Tentant de comprendre ce qui se passe, Émilie ressent à son tour une présence ; elle pense tout d'abord à son père décédé quelques années auparavant, mais elle ne ressent aucune familiarité avec cette entité qui la plonge bientôt dans un profond malaise. La chienne de la maison, calme ordinairement, se met à aboyer en fixant différents points fixes sur les murs. Un soir de janvier, alors qu'elle s'apprête à border Simon, ce dernier lui dit, d'un ton calme et assuré :

« Maman, il se passe des choses paranormales ici... Je viens de voir une ombre noire monter vite l'escalier, ça a même fait bouger ton portant de vêtements ! »

Paniquant et ne sachant que répondre à son fils, Émilie se rend dans sa véranda fumer une cigarette en espérant mettre de l'ordre dans ses émotions contradictoires. C'est alors qu'elle voit, depuis son jardin, de la lumière dans son ancienne chambre. Les voisins étant absents, elle comprend qu'il est temps de trouver le sens de

toutes ces manifestations terrifiantes. Elle se rend alors chez sa tante, qui, enfant, vivait dans ce quartier, et qui lui conseille de venir à ma rencontre.

« Émilie, votre tante m'a parlé de l'ancienne propriétaire de votre maison, et je pense qu'elle est à l'origine des événements que vous vivez ces derniers mois. Elle est décédée une année avant que vous n'achetiez son bien, et elle a vécu un drame dont elle ne s'est jamais remise. Elle a perdu son fils Henri en 1955, qui n'avait que dix-sept ans lorsqu'il a embarqué à bord d'un bateau en tant que mousse. L'embarcation a subi une explosion, et le corps de son fils, qui a péri en mer, n'a jamais été retrouvé. Sa maman fut anéantie par la perte de son fils, et a empêché l'âme d'Henri de partir en paix. Le fait que vous ayez changé de chambre et que vous ayez pris possession de la chambre d'Henri, a dû la perturber. Elle s'était tant identifiée à vous, une mère seule et son enfant ! »

« Que dois-je faire ? »

« Henri vous demande très certainement de lui venir en aide. Je ne le sens pas malveillant à votre égard, il se demande simplement ce que des « étrangers » font chez lui.

Émilie écouta mes conseils, et s'adressa alors à Henri, une fois rentrée chez elle, en lui expliquant, comme s'il se tenait en face d'elle, qu'il avait perdu la vie et qu'il devait aller rejoindre sa maman. Elle nettoya chacune des pièces avec de la sauge qu'elle fit brûler, comme je le lui conseillai. Elle se rendit à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, dédiée aux marins, qui, visible depuis le port, leur permettait de se signer avant de partir en mer. C'est alors que, déambulant dans l'allée principale, elle tomba sur la plaque commémorative d'Henri, ainsi que sur sa photo. L'émotion la submergea, tant la « coïncidence » fut troublante. Elle pria pour lui, ainsi que pour sa mère, investie de cette mission de paix et d'amour.

Peu à peu, le calme et l'ordre revinrent dans ce petit quartier de pêcheurs. Tous deux retrouvèrent la quiétude de ce lieu qu'ils avaient tant aimé. Émilie, comme dans un devoir de souvenir, ne manque jamais d'aller à la chapelle de temps en temps, afin de prier pour Henri, son colocataire du passé.

« La maison comme l'homme peut devenir cadavre. Il suffit qu'une superstition la tue. » écrivait Victor Hugo. Émilie et son fils ont su, avec patience et amour, être à l'écoute de ce dialogue invisible avec Henri. Mon rôle de médium est ainsi d'être ce pont, ce lien de communication intangible entre deux mondes finalement si près l'un de l'autre. Je mets mon outil médiumnique au service des oubliés, je suis l'oreille de ceux que l'on n'entend plus, les yeux de ceux qui ont été aveuglés par leur chagrin. Je sais intuitivement s'il est possible d'interagir efficacement sur l'énergie perturbatrice d'une maison. Mon devoir est également de prévenir mes consultants quand cette mission se révèle impossible, s'il faut envisager de se séparer d'un bien ou de renoncer à un achat. Il est des lieux qui garderont à jamais leurs larmes.

C'est après avoir visionné le film sur le château de Fougeret de l'Institut de recherche sur les expériences extraordinaires (Inrees) dans lequel j'interviens que j'ai eu l'occasion de rencontrer Richard, boulanger à Saint-Dizier. J'ai immédiatement ressenti une profonde tendresse pour cet homme, qui me livra un récit sans fard et teinté d'humour, de la situation alarmante dans laquelle il se trouvait depuis l'achat de son commerce.

« Vous savez, Anne, je suis tombé amoureux de mon métier en 1980, j'ai toujours travaillé dur et c'est comme cela que j'ai décroché le titre de meilleur apprenti de France quelques années plus tard. J'ai dirigé une grande boulangerie à Nancy qui m'a mené ensuite à

diriger une équipe de vingt-cinq personnes dans un laboratoire en grandes et moyennes surfaces. Je voulais me hisser le haut possible socialement et m'éloigner de la pauvreté de mes jeunes années. J'en ai oublié l'humilité et j'ai vite eu les chevilles qui ont enflé ! »

« Votre honnêteté vous honore, Richard ! » lui répondis-je, attentive à son récit.

« Comme je suis un homme de challenge, je souhaite alors m'installer à mon compte, et reprendre une affaire. Au bout de quelque temps de prospection, je me retrouve devant un choix cornélien : soit je reprends une affaire en liquidation, sans avoir besoin d'un recours à un crédit ni devoir revendre ma voiture de luxe, soit je me tourne vers une « belle affaire », une jolie boulangerie, grande, neuve, avec beaucoup de personnel et un très grand bureau. Le prix, non négociable, est aussi indécent que le prix de mes voitures ! Lors de mes visites de ce commerce, je repousse toutefois les étranges sensations de mal-être qui me pressent la poitrine... »

« Je crois deviner votre choix... »

« J'étais Monsieur Plus, vous comprenez ! Malgré les inquiétudes et les mises en garde de ma femme, inquiète à l'idée de quitter sa région et de se lancer dans un défi fou, j'entame alors un parcours de sourd et d'aveugle : rien ne m'effraie, rien ne me freine, pas même les signes avant-coureurs qui ne vont pas tarder à apparaître. »

« Vous avez été avertis fermement, c'est cela ? »

« J'ai été averti à la hauteur de mon entêtement ! Sur la route du déménagement, un camion avec une remorque a laissé échapper une grume de bois de trois mètres de long sur la route qui a percuté ma roue avant gauche. J'ai dit à ma femme : « Tiens, c'est ce qu'on appelle mettre des bâtons dans les roues ! » Ensuite, la société de

déménagement a annulé sa prestation la veille de notre départ, faute de véhicule disponible. Arrivés sur place, l'ancien propriétaire me laisse un jeu de clés, et une commande qu'il avait oubliée pour un mariage... Le lendemain matin. Nous avons enchaîné les soucis en boucle : des pannes de matériel sans raison explicable, un personnel qui nous quittait sans sommation, plus de huit cambriolages, des fuites d'eau, des canalisations qui cèdent. Notre fille de huit ans a même fait une chute dramatique du haut de nos escaliers ! La peur nous gagna soudain. »

« N'avez-vous pas songé à partir à cet instant-là ? »

« J'étais enfermé dans un cercle vicieux ! Un commerce à tenir, et mes proches au plus mal : ma femme m'expliqua un jour avoir aperçu l'ombre d'une femme, une nuit, au-dessus d'elle, cherchant à l'étrangler et lui disant : « Tu auras beau courir, je ne vais pas te laisser tranquille, je vous ferai partir ! » Grâce à un client qui est venu un jour m'apporter des photos d'époque de notre boutique, nous avons pu mettre un visage sur ce cauchemar. Nous avons appris que cette femme était décédée, dans ces murs, d'un arrêt cardiaque, mais qu'un doute subsistait toujours quant aux réelles raisons de sa mort. Quatorze années que je suis dans cet enfer, Anne ! Que faire ? Toutes ces années où nous avons eu l'impression de bâtir quelque chose, chaque fois tout s'écroulait autour de nous. Comme si nous nous étions obstinés à construire un château de sable mouvant. Je vais tout quitter, vous savez : ma femme, mes enfants, et surtout ce lieu maudit ! »

« Richard, je vous rassure sur un point : je ne vous vois ni quitter votre femme, ni vos enfants, et vous resterez encore dans cette région. Toutefois, je sens trop d'âmes coincées dans cette bâtisse ! J'entends même le claquement des sabots de cheval quand je me concentre sur votre arrière-boutique, là où les machines et les fours

tombent sans cesse en panne ! Il doit être facile de consulter les archives de la ville, et de savoir quel drame s'est joué dans cette rue. »

« Je me suis renseigné en effet ; en 1554, des exactions ont été commises durant le siège de la ville, qui opposait Charles Quint à François 1^{er}. Les soldats périrent et des charniers ont été creusés dans notre rue. Plus tard, pendant la première guerre mondiale, on tuait les cavaliers ainsi que leurs chevaux. Cette rue est celle de l'horreur dont sont capables les hommes ! »

« Il y a des endroits où rien ne peut être fait, où seul le feu serait un puissant purificateur. Richard, vous êtes seul face à trop de drames. Je vous vois toutefois décrocher un contrat de commandes récurrentes afin de pouvoir garder le cap économiquement, mais d'ici là, je vous en supplie, prenez vos jambes à votre cou !

Richard, malgré la dureté de mes mots, se sentit apaisé. Il comprit qu'il était temps d'envisager un chemin de vie différent et de tenter de limiter les dégâts commis depuis de nombreuses années déjà. S'il n'était pas parvenu à sauver le lieu, ce dernier lui avait, de façon certaine, donné une douloureuse leçon de vie. Il repart désormais à la reconquête de son couple et de l'amour de ses enfants. Il n'a aujourd'hui plus d'emploi ni de statut social, mais il a désormais les pieds bien ancrés sur terre. Nul doute qu'il saura rebondir.

« Home, sweet home ».

Notre lieu de vie, bien plus qu'un simple investissement matériel, est une extension de nous-même. Il s'analyse et se comprend de la même façon que nous pourrions envisager de parler d'un arbre : il convient tout d'abord de comprendre sur quel sol il repose, dans quelle terre il plonge ses racines. Invisibles, ces

dernières sont pourtant le point d'ancrage pour sa stabilité, les veines nourrissantes et désaltérantes propres à sa viabilité. Les murs de la maison représentent le tronc, composée de centaines d'écorces, telles des expériences de vie qui s'agglomèrent autour de lui et en compose son histoire. Ses branches, qui le dominant, l'ombragent, se subdivisent et se déploient, ou au contraire se meurent et s'asphyxient.

Prendre soin de sa maison revient à prendre soin de soi-même, et à ne négliger ni les parties cachées, ni les parties visibles. Si le feng shui est la discipline qui consiste à harmoniser les énergies circulantes d'un lieu, le médium agit comme un révélateur des âmes en présence. Il y a, dans chaque problématique liée à un lieu de vie, un message à délivrer qui vient, bien souvent éclairer une partie de nous-même.

Vies antérieures

S'il est vrai que ce monde est pour l'homme un exil
Où, ployant sous le faix d'un labeur dur et vil,
Il expie en pleurant sa vie antérieure ;
S'il est vrai que, dans une existence meilleure,
Parmi les astres d'or qui roulent dans l'azur,
Il a vécu, formé d'un élément plus pur,
Et qu'il garde un regret de sa splendeur première...

Vie antérieure, François Coppée

Qui n'a jamais connu cette douce sensation de bien-être, d'étrange familiarité liée à la découverte d'un lieu, d'un pays ou d'une autre culture que la sienne ? Qui n'a jamais vécu cette réaction viscérale, quasi animale, de voir entrer un inconnu dans la pièce dans laquelle on se trouve, et de s'entendre dire « qu'on ne le sent pas », comme si deux champs d'énergie se retrouvaient à nouveau ?

Ayant grandi à deux pas du port maritime de Dieppe, les Cars Ferry nous tendaient les bras et nous permettaient à l'époque d'effectuer la traversée de la Manche jusqu'à Newhaven pour quelques dizaines de francs. Mes amies raffolaient d'organiser des journées shopping à Brighton et de tester leurs notions d'anglais très approximatives. L'idée me rebutait tout simplement. J'associais chaque fois l'Angleterre à une inexplicable émotion de mélancolie et

de chagrin. Il fallut qu'à la fin de l'enseignement élémentaire j'assiste à un cours de découverte de la langue allemande pour avoir une révélation : je connaissais cette langue ! J'ai assailli ma mère dès mon retour de l'école et lui ai fait part de mon souhait de choisir l'allemand comme première langue vivante. « Si tes grands-pères étaient encore de ce monde, alors qu'ils ont été martyrisés par les Allemands pendant la guerre, ils se seraient opposés à ce qu'ils auraient considéré comme une terrible offense ! », me répondit-elle avec une petite grimace qui marquait son embarras. J'ai non seulement persévéré dans mon choix, mais j'ai décidé d'effectuer mon année de maîtrise entre la France et l'Allemagne grâce à mon choix de littérature comparée. Les cloches de l'église de Cologne résonnaient dans mon cœur comme une mélodie familière.

Je me suis ainsi toujours interrogée sur ces liens inexplicables et inextricables entre les êtres, les lieux et les époques, sur cette expérience de « déjà-vu » qui touchent les hommes et les femmes de tous âges, de toutes cultures et de toutes obédiences.

La réincarnation depuis toujours

Si le thème de la réincarnation est revenu sur le devant de la scène littéraire en Occident au XIX^e siècle grâce à divers courants spirites, voire ésotériques, et qu'il constitue aujourd'hui un paradigme émergent, il est présent dans tous les textes depuis l'Antiquité.

Le livre dixième de *La République*, de Platon, est un des textes les plus anciens narrant ce que l'on peut définir comme une expérience de mort imminente. C'est Socrate qui présente ce mythe qui participe à la croyance de la réminiscence, à la transmigration des âmes. Il raconte le voyage que fit Er le Pamphylien, mort sur un

champ de bataille, puis mis sur un bûcher pour y être brûlé, jusqu'à la porte des enfers.

Selon Platon, une fois notre vie terrestre achevée, notre âme chemine sur la route de Thèbes à Delphes, en traversant la plaine de Béotie, là où se situe l'ancienne Lébadée. C'est à cet endroit que se trouvent une source de mémoire, appelée Mnémosyne, et une source d'oubli, le Léthé. Alors que, dans la plaine du Léthé « elles essayèrent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avait ni arbre ni plante », les âmes doivent s'abreuver à cette source. Plus elles boivent l'eau de la source, plus elles oublient leur vie passée. Er, quant à lui, fut empêché de boire. C'est pourquoi au petit matin, alors qu'il ouvrit les yeux, il eut les réminiscences de sa vie passée et de sa fin tragique sur le bûcher.

Socrate, dans son récit à Glaucon, considère ce mythe comme une passation de savoir précieuse, mais juge utile ce passage des âmes à la source : « ... nous passerons heureusement le fleuve Léthé, et nous maintiendrons notre âme pure de toute souillure. »

En effet, le récit de Socrate rappelle que chaque homme choisit son incarnation. Après son passage devant le trône des trois Moires, les filles de la Nécessité, il devra choisir quelle vie il aura envie de mener. En fonction de son choix, la Moire donne à chaque âme un génie, une sorte d'ange gardien qui aidera chaque homme à remplir sa destinée. La déesse Lachésis est garante du passé, Clotho scelle le présent et s'assure que le choix de ce dernier sera irrévocable. Atropos, quant à elle, est garante de l'avenir. C'est à l'âme, en fonction de son évolution, de sa tempérance ou au contraire de son empressement de choisir une vie de pouvoir ou de richesse, et son choix sera irrévocable.

Pour Socrate, point de lamentation ou de supplication inappropriée : « On est responsable de son choix : Dieu est

innocent. »

Si l'âme choisit, en toute conscience, l'ensemble des épreuves qui jalonnent sa future incarnation, le *Théétète* s'interroge sur la nature de notre connaissance, sur la cause de nos jugements erronés, et par conséquent sur les erreurs que nous accumulons au gré de chaque vie. Dans cet ouvrage, qui est une conversation entre deux Mégariens, Euclide et Terpsion, d'anciens disciples de Socrate, Théétète est transporté malade et blessé de Corinthe à Athènes.

Socrate émet l'hypothèse selon laquelle notre âme renferme des tablettes de cire, en quantité et en qualité variables selon les individus. Ainsi – à l'image des tablettes (*tabula*) que les Grecs utilisaient comme support d'écriture pour y inscrire leurs transactions, leurs correspondances ou tout autre écrit, ces tablettes pouvaient être effacées et recevoir de nouvelles informations : l'expression a d'ailleurs voyagé à travers le temps, puisque l'on évoque aujourd'hui encore l'idée de faire « table rase », *tabula rasa* de son passé. L'âme porte en elle, imprimée dans sa cire, les détails d'une vie ; des détails qui se voient effacés lors de la réincarnation, mais dont l'âme, prête à repartir dans une nouvelle vie de chair, gardera les empreintes les plus marquantes :

« Quand la cire qu'on a dans l'âme est profonde, abondante, lisse et pétrie comme il faut, et que les objets qui viennent par les sens se gravent dans ce cœur de l'âme [...], alors les empreintes qu'ils y laissent sont pures, suffisamment profondes et durent longtemps... » (*Théétète*).

L'âme puisera dans ce champ de connaissance instinctif et ancien pour effectuer ses choix face à chaque nouvelle épreuve qui lui sera proposée, s'élevant alors de plus en plus et menant cette dernière vers la pureté dans ses idées et ses jugements.

Comment mèneriez-vous votre vie, où conduiriez-vous votre âme si, comme dans *Phèdre*, de Platon, elle était le cocher hardi qui conduit son attelage composé de deux chevaux, l'un obéissant et généreux, l'autre indocile et rétif ? L'un guidé par le courage, l'autre dominé par l'instinct, c'est-à-dire le monde sensible et les désirs grossiers ? N'éprouvons-nous pas en permanence ce tiraillement de l'âme dans nos choix de vie, ne gardons-nous pas cette connaissance intuitive des choses, qui nous pousse parfois à nous dire au fond de nous : « Mais que suis-je en train de faire ? » Quand j'encourage mes consultants à être à l'écoute d'eux-mêmes et au lâcher-prise, c'est dans cette ambition de résonance des connaissances passées qui sommeillent au fond de nous.

Les Occidentaux et les Orientaux ne partagent pas le même point de vue quant au processus de réincarnation. Si les premiers considèrent que l'âme décide, accompagnée de son guide, des contours de sa prochaine incarnation et des épreuves auxquelles elle devra faire face, les seconds sont plus nuancés, et abordent la réincarnation comme une nécessité pour que l'âme évolue vers de plus hautes sphères spirituelles.

Le Bardo Thödol, sous-titré *Le Livre des Morts tibétain*, est un guide-référence et n'est pas au sens littéral le guide des morts. *Bardo* signifie « intervalle », et *Thö* « entendre », tandis que *Dol* est la « libération ». Les étapes que la conscience va parcourir lors de ses premiers pas dans l'au-delà sont décrites dans une chronologie très rigoureuse. Le livre n'est donc d'aucune utilité pour les saints ou les lamas évoluant déjà dans les hautes sphères du bardo ; il constitue surtout un manuel aidant l'âme à dépasser ses angoisses lors de son évolution dans le bardo d'en bas. Atteindre sa libération définitive pour un mort correspond à demeurer avec plénitude dans la Lumière, sans objet ni velléité, et rejoindre alors le Nirvana. Il sera

ensuite libéré de ses incarnations futures. Le cycle des naissances perpétuelles obéit donc à une logique divine implacable.

« Vous n'allez pas me dire que j'ai signé en toute conscience un programme de vie si difficile et qui ne me plonge que dans les pertes et les déceptions ! » C'est par cette réflexion récurrente que se crée le débat avec mes consultants, désireux de comprendre le sens de leur passage terrestre.

Les bouddhistes intègrent la notion de *karma*, qui vient du sanscrit et qui signifie « la roue », c'est-à-dire le retour nécessaire dans la chair. De même qu'intervient le *samsara*, autrement dit l'acceptation de la souffrance comme un paramètre nécessaire à l'âme pour son élévation et sa purification à chacune de ses vies. C'est en validant ces deux notions comme postulat à la spiritualité que les bouddhistes sont plus attachés à vivre leur vie dans l'instant présent, à se délester de leurs passions afin de mieux accéder à la sagesse et à l'éveil durant leur passage sur terre.

Tandis que les Occidentaux, dont je fais partie, pestent contre leurs contraintes quotidiennes et contre leurs chagrins d'amour, les Orientaux les intègrent comme un chemin nécessaire. Alors que je venais de recevoir, pour une séance médiumnique, un homme de confession bouddhiste, je le raccompagnais à la porte de mon cabinet, avec des mots remplis d'empathie et de bienveillance puisqu'il venait de perdre, à quelque mois d'intervalle, son père et son frère. Imperturbable, il planta son regard dans le mien, et me cita un principe de Bouddha : « Celui qui cherche son bonheur doit arracher de lui-même la flèche de ses lamentations, de ses plaintes, de ses chagrins. » Deux mondes venaient de se rencontrer.

Les bouddhistes ne trouvent pas d'intérêt à connaître le rôle qu'ils ont endossé lors de leurs incarnations précédentes : à défaut de savoir s'ils ont été bourreaux, victimes ou bienfaiteurs de

l'Humanité, ils estiment avoir déjà bien à faire dans l'ici et maintenant, et restent ouverts aux contraintes et possibilités de leur vie actuelle.

Après une allocution donnée par le dalaï-lama en Europe, une cohorte de journalistes vint à sa rencontre afin de lui poser l'ultime question qui pourrait enrichir leurs papiers d'un bon mot un peu plus personnel. « Maître, pouvez-vous nous dire qui vous étiez dans une vie précédente ? », demande le plus téméraire d'entre eux. « Vous savez, je ne me rappelle même plus ce que je faisais il y a une heure ! », lui répondit le dalaï-lama avec un petit sourire facétieux. Une telle question est un contresens aux principes bouddhistes.

Si le principe de réincarnation est le pilier de nombreux courants spirituels orientaux, il réapparaît plus fermement vers le XIX^e siècle en Occident. La littérature ainsi que l'ouverture des frontières ont facilité l'émergence d'un nouveau domaine de réflexion et ont pénétré un tissu judéo-chrétien encore résistant à de nouvelles croyances.

Poupées russes et Annales akashiques

Mes nombreuses séances médiumniques m'ont permis de comprendre que l'être humain était un riche terrain d'exploration, et qu'il ne suffisait pas de l'envisager simplement dans une vision globale et linéaire. C'est en déambulant un jour au sein de la célèbre galerie Peterhof, à Paris, et en admirant de magnifiques matriochkas, que j'eus une vision plus juste : nous étions nous-mêmes ces fameuses poupées gigognes, composées tout autant de différents corps éthériques que de « manteaux » liés à notre contexte de vie terrestre.

Le premier, tout d'abord, était lié à notre incarnation présente, somme de nos actes passés, présents et futurs, et constituait le sujet principal de l'éclairage de vie.

Le deuxième était en relation directe avec notre lignée, avec notre héritage transgénérationnel. Il constituait l'empreinte de nos ancêtres, tant cellulaire qu'émotionnelle, et c'était par ce biais que j'allais puiser les messages des défunts, de même que les secrets enfouis de la lignée.

Le troisième m'apparaissait comme le plus profond, le plus ancré : celui de nos vies antérieures. Il détenait les différents encodages de nos vies passées, et les stigmates qu'elles avaient laissés, influant de toute évidence sur les deux premiers manteaux : notre environnement familial, véritable conditionneur de l'être, de même que nos choix dans la vie qui se déroulait sous nos yeux.

Ne pas prendre en compte ces différents plans d'informations revenait donc à laisser s'échapper une logique essentielle dans les interactions de ces plans entre eux, à ne pas saisir complètement les ricochets générés dans les vies précédentes et surtout les ondes de choc qui continuaient de se répandre sur notre incarnation actuelle. Il fallait, avec patience, ouvrir chaque matriochka et recueillir les messages propres à chacune d'elles.

Mes perceptions médiumniques ne tiennent pas uniquement leur source des informations que me délivrent les défunts, même si, une fois passés le voile, ils ont une connaissance complète du plan de vie de chacun d'entre nous. Ils doivent eux-mêmes, aidés de leurs guides – les génies des mythes platoniciens –, revoir le « grand film » de leur vie, analyser et comprendre les choix qu'ils ont été amenés à faire durant leur vie terrestre. Bien que les défunts, à leur tour gardiens terrestres de leurs ascendants, soient une précieuse source d'information, c'est dans la grande bibliothèque de l'Univers que je

puise mes informations, celle qui contient les vies passées et présentes de chaque âme venant à s'incarner ici-bas.

Cette banque de données universelles, également nommée Annales akashiques, mémoires ou archives selon les cultures, abrite la mémoire de notre âme depuis le moment où elle quitte la Source, le Grand Tout, jusqu'à son retour. Les Annales akashiques rassemblent ainsi toutes les connaissances de l'expérience humaine. Chaque pensée, émotion ou expérience de tous les êtres vivants, qu'ils soient humains ou animaux, sont gardées dans cette bibliothèque cosmique et peuvent être consultées dans certains états modifiés de conscience. L'état médiumnique en est un, de même que l'état hypnotique, ou l'état méditatif, voire la transe propre aux chamanes ou à certains médiums. *L'akasha*, signifiant la substance primordiale en sanscrit, est l'essence énergétique dont toute vie est constituée. Ces archives représentent le passé, le présent de chaque individu, mais elles nous éclairent également sur le champ du possible quant au déploiement des événements futurs. En fonction de nos expériences passées, de notre compréhension de celles-ci, du nombre de nos incarnations, nous conservons notre libre arbitre, et nous serons alors enclins ou non à réitérer nos schémas du passé.

Lorsque je note le prénom de mon consultant et sa date de naissance, ce marquage de l'incarnation présente me permet de recevoir une sorte de diaporama, rapide mais précis, de courtes séquences visuelles dans lesquelles une problématique récurrente au fil des époques m'apparaît. Il peut s'agir de choix répétitifs, de situations d'échec dans lesquelles mon consultant va constamment s'inscrire, ou de rencontres qui se terminent invariablement dans les frustrations ou les chagrins.

Ces « petits films de l'âme », en fonction du lieu, des tenues vestimentaires ou des contextes sociaux me permettent de

déterminer une époque, ou une période historique. Ces visions médiumniques séquencées peuvent être multipliées. Il n'est pas rare que je puisse percevoir trois incarnations différentes lors d'une séance pour un de mes consultants, qui, se déroulant pourtant à des époques ou en des lieux différents, contiendront un thème commun qu'il tente de dépasser en vain.

Car c'est bien dans cette optique de compréhension et d'apaisement que mes facultés sont mises au service de tous ceux qui sont désireux de comprendre pourquoi ils ont l'impression de vivre un mal-être récurrent dans un domaine de leur vie en particulier. Avoir accès aux Annales akashiques, c'est mettre en exergue nos perpétuels schémas de répétition, c'est poser le doigt sur nos bégaiements existentiels afin de les dépasser.

Hélène, la petite quarantaine, m'offre un sourire poli, et me demande de lui laisser le temps de rassembler les photographies éparpillées dans le fond de son sac pour l'occasion. Tandis qu'elle s'affaire, j'observe cette femme discrète plonger délicatement ses mains dans une petite poche de ses effets personnels. Alors qu'elle se redresse, son apparence de femme dynamique en tailleur bleu marine laisse place à la vision d'une femme en robe noire et arborant une coiffe de religieuse. Je ne peux m'empêcher de lui délivrer mes perceptions immédiates.

« Hélène, je suis certaine que nous allons aujourd'hui aborder vos difficultés sentimentales !

« Comment le savez-vous ? Je ne vous ai pas encore montré les photos pour lesquelles j'ai besoin d'éclairage !

« Disons que la première image que j'ai de vous est relative à vos nombreuses vies antérieures, où vous avez maintes fois épousé le sacerdoce ! Vous étiez tour à tour sœur puis carmélite. Vous avez

voué votre vie au christianisme, enfermée dans un cloître ou un couvent. J'imagine donc aisément combien il doit être délicat d'envisager à présent une vie maritale avec des enfants, de s'abandonner dans le tourbillon de la vie, bruyant et désordonné !, lui répondis-je, amusée, puis m'interrogeant sur sa réaction face à ce message si spontané.

« Je suis troublée par ce que vous me dites ! Je répète à mes amis que ce monde va bien trop vite pour moi, et j'aime vivre retranchée, loin de Paris dans ma petite maison de la vallée de Chevreuse. La raison de ma venue est donc bien sentimentale, car je ne parviens en effet pas à trouver un compagnon qui me corresponde, et je voudrais savoir si je serai mère un jour : l'heure biologique tourne et je m'inquiète...

« Après de nombreuses vies hors du monde, protégée de ce dernier, vous avez certes mené vos existences successives en développant votre spiritualité. Vous vous êtes engagée cette fois à vous confronter à vos congénères, à être dans le monde. Vous devez donc faire un pas en avant, ne pas reproduire ces schémas de retranchement et de grande exigence. N'oubliez pas que le seul "homme" que vous ayez jamais aimé fut Dieu, dans sa grande perfection. Il vous faut désormais accepter un homme perfectible et faillible ! »

Nous rîmes de bon cœur. Je sus qu'Hélène avait compris, au-delà de l'humour distillé dans mon message, la mission qui lui incombait dans cette incarnation. Elle put également comprendre certaines de ses attitudes, certains de ses « réflexes », grâce à l'éclairage apporté par cette vision très forte.

Contrairement à Hélène, venue pour un « simple » éclairage de vie, mes consultants, animés par la démarche d'explorer leurs vies

antérieures, ne sont pas désireux de satisfaire leur ego, et ne souhaitent donc pas savoir s'ils ont été Napoléon, Marie-Antoinette ou Louis XIV dans une incarnation passée. Je leur explique d'ailleurs, dans le cas inverse, que ces hautes instances, qui ont marqué leur époque et l'inconscient collectif, sont en général des âmes très évoluées qui ne souffrent donc plus d'un retour nécessaire dans la chair. Il est par conséquent peu probable de les retrouver dans le corps terrestre d'un quidam, au risque de froisser la susceptibilité de certains.

Au reste, j'eus l'occasion de recevoir une jeune femme par un glacial matin d'hiver, qui, malgré la chaleur douce et tempérée de mon bureau, refusait de retirer son manteau ainsi que son bonnet de laine. Alors que je réitérais ma proposition de la débarrasser de ses vêtements encore mouillés par la neige, je constatai qu'elle maintenait son cou en torsion vers la droite, de telle façon qu'il m'était impossible de lui faire face.

« Avez-vous oublié quelque chose ? Souffrez-vous d'un torticolis ?, lui demandai-je interloquée.

« Mais ne le voyez-vous donc pas ? Ce nez reconnaissable entre tous, le mien ! Celui de Cléopâtre ! Je souffre du froid, moi qui suis si loin de mon Égypte natale... »

J'ai reconduit la jeune femme, désarçonnée, sur le seuil de ma porte, tentant de l'aiguiller vers d'autres pistes de recherche, et en lui faisant remarquer que les hivers pouvaient être froids à Alexandrie...

La véritable motivation de mes consultants réside principalement dans leurs observations quotidiennes des schémas répétitifs auxquels ils se trouvent confrontés : c'est une femme qui tente de comprendre pourquoi elle est sans cesse trahie par des hommes,

infidèles, malgré l'attention qu'elle déploie dans ses rencontres affectives ; c'est un homme qui n'accède jamais à des postes d'envergure et qui éprouve la sensation de n'être jamais reconnu à sa juste valeur ; ce sont des hommes qui acquièrent leur indépendance dans le travail et qui sont spoliés chaque fois qu'ils accordent leur confiance à des associés ou à des partenaires professionnels.

Jean-Philippe, un architecte, habite non loin de mon cabinet, et je reconnais immédiatement ce profil d'homme à la fois scientifique et cartésien, ce que lui imposent ses fonctions, et une finesse d'esprit ainsi qu'une grande curiosité intellectuelle.

« J'ai besoin de comprendre pourquoi mon activité ne progresse pas comme je le souhaite. Chaque fois que je termine un chantier, mes clients sont plus que ravis et en parlent aussitôt autour d'eux ! Malheureusement, le bouche-à-oreille semble se perdre en chemin... Que faut-il que j'en comprenne ?

« Jean-Philippe, je pourrais tout d'abord vous rassurer, et vous dire que vous avez de l'or dans les mains, mais je dois surtout évoquer une vie passée encore très prégnante, durant laquelle vous étiez déjà architecte. Mais à voir ces allées impeccables, ces galeries remplies de glaces grandiloquentes, vous étiez assurément à Versailles ! Vous avez été au service du Roi-Soleil, autant vous dire que vous étiez le spécialiste des grands volumes, des chantiers hors du commun. En génial visionnaire, vous assouvissiez les désirs d'un Louis XIV insatiable de richesse et de luxe. Je comprends qu'il vous soit difficile aujourd'hui de concevoir des studios d'étudiant ou des espaces parisiens confinés. »

Le rire de Jean-Philippe emplit toute la pièce.

« C'est fou ce que vous me dites, je suis en fait spécialisé dans les appartements d'un certain standing, et j'aime utiliser les matières

les plus nobles, comme le marbre ou le bois. Je rénove des villas et des riads, et je m'intéresse tout particulièrement au Grand Siècle ! »

De cette vie antérieure, il avait donc gardé cette ambition, ce goût pour le luxe, le grandiose et l'innovation. Cette information venait éclairer à la fois son intérêt plus que modéré pour l'architecture fonctionnelle, à laquelle le marché semblait se limiter, et sa passion contrariée pour les grands volumes et les belles perspectives.

« Votre difficulté principale, c'est donc de faire valoir vos véritables compétences. L'avantage d'avoir été architecte royal vous a assuré une grande aisance matérielle, une sécurité certaine. Aujourd'hui, vous n'êtes plus un sbire, vous êtes votre propre maître : votre mission principale dans cette incarnation est de vous amender de toute autorité, de tout ordre. L'émancipation doit devenir votre leitmotiv. »

Jean-Philippe se replongea avec plaisir dans cette époque contrastée où la chasse et la danse côtoyaient les tyrannies et les exécutions sommaires, faute d'avoir contrarié le Roi-Soleil.

Nos familles d'âmes

L'âme, insatiable travailleuse de lumière, revient donc dans une nouvelle incarnation afin d'être confrontée une fois encore à ses échecs, à ses erreurs, et tenter de dépasser ces répétitions erronées. Telle une scénariste suivant une trame bien précise, elle élabore, accompagnée de son guide, les contours d'une prochaine incarnation, en créant le contexte tant familial, social ou humain privilégié pour cet exercice terrestre.

Il convient de distinguer nos guides spirituels de nos guides terrestres. Chaque être humain est accompagné, dès sa naissance,

d'un guide spirituel qui le suivra tout au long de sa vie terrestre. Selon les cultures, il peut se désigner comme l'ange gardien, le maître ascensionné, le guide, la haute instance qui emboîte chacun de nos pas et observe l'ensemble des choix que nous serons amenés à faire au cours de notre existence. En véritable protecteur, il peut être celui qui nous sauve d'un danger certain, comme un observateur autoritaire mais discret de notre chemin de vie. La question est récurrente : tous mes consultants sont désireux de connaître l'identité de ces derniers, voire leurs prénoms. Un guide spirituel est un être de lumière ayant dépassé le champ des réincarnations successives, il n'a donc pas d'identité propre, il est un immense champ d'énergie puissant et irradiant. Le dénommer reviendrait à appuyer sur la touche d'un piano et de tenter de délimiter les contours de la note qui se propage dans la pièce.

Jamais le ciel sacré n'avait contemplé d'être
Plus sublime au milieu des souffles et des voix.
En la voyant si fière et si pure à la fois,
La pensée hésitait entre l'aigle et la vierge ;
Sa face, défiant le gouffre qui submerge
Mêlant l'embrasement et le rayonnement [...] »

Victor Hugo décrivant Lilith, dans *La Plume de Satan*.

Selon notre degré de progression spirituelle, et arrivés à des moments charnières de notre vie, comme la fin de l'enfance, l'entrée dans le monde adulte, ou notre cheminement vers la foi, ces guides peuvent laisser la place à d'autres, plus enclins à nous suivre dans notre nouveau cheminement. Contrairement à nos défunts, désireux de se manifester à nous une fois passés le plan invisible, afin de témoigner de leur présence et de leur bienveillance, les guides sont des observateurs plutôt silencieux de nos actions terrestres. Je distingue donc clairement, lors de mes canalisations, les messages

qui émanent de nos proches disparus, devenus nos guides terrestres, des messages des guides, plus concis, plus rares, et moins teintés de couleurs humaines.

J'ai toujours gardé au fond de moi un soupçon d'esprit de rébellion, une volonté parfois infantine d'expérimenter la vie à mes risques et périls, surtout lorsqu'une notion d'interdit m'était posée. Voir de ses propres yeux, malgré les mises en garde. Les avertissements de nos guides sont distillés avec parcimonie, mais ils le sont à bon escient, car ils engagent bien souvent notre quiétude comme notre sécurité. Le premier message, impératif, grave, que j'ai reçu de mon guide eut lieu l'année de mes quinze ans. Je devais choisir un vol de retour d'Allemagne, où j'avais passé des fêtes de Noël en compagnie de ma correspondante. Mon père préférait un vol en milieu de semaine, plus propice à son emploi du temps pour venir me chercher, tandis qu'un vol dès le lundi matin l'obligerait à faire des allers-retours épuisants de Paris jusqu'en Normandie. « Pas le mercredi ! », entendis-je d'une voix qui ne laissait pas place à la négociation.

Au-delà du caractère impératif de ces mots, brefs et ramassés, je sentais dans chaque lettre, dans chaque syllabe, l'impétueuse nécessité de suivre cette consigne. Le contenu du message épousait le contenant. Après une leçon de morale en règle, j'obtins finalement de rentrer le lundi matin. L'avion qui partit de Brème pour Roissy ce mercredi-là manqua son atterrissage, ce qui blessa de nombreux passagers. Je compris, saisie d'effroi derrière mon poste de radio, la nécessité impétueuse d'être à l'écoute de ces messages déterminants.

C'est donc accompagnés de nos guides que nous allons tracer les contours de notre prochaine incarnation, afin de s'éprouver à nouveau dans les obstacles existentiels, encore et encore, jusqu'à leur complète résolution. Tout au long de notre futur parcours de vie,

nous allons croiser un ensemble « d'acteurs » de ces mises en situation, qui vont jouer le rôle de catalyseurs ou de modérateurs, pour que nous puissions être confrontés à nouveau à nos points de faiblesse, et nous permettre de les dépasser, ou au contraire nous y enliser. Ces acteurs font partie de notre famille d'âmes. Selon notre degré d'évolution, de compréhension plus ou moins rapide de nos épreuves terrestres, et du nombre de retours dans la chair, certaines âmes interagissent entre elles, comme un groupe, une famille au sens le plus large. C'est souvent au sein de cette communauté spirituelle que l'âme choisit la personne avec laquelle elle désire s'associer au cours d'une vie.

Aller chercher ces informations, recueillir les bribes de réminiscence de nos vies antérieures concourt, dans la culture occidentale, à délivrer des clés thérapeutiques dans le dessein de soulager de leurs torpeurs et de leurs incompréhensions tous ceux qui souffrent de reproduire des situations inextricables et parfois dénuées de toute logique.

Michael Newton, hypnothérapeute et docteur en psychologie contemporain américain, a tout d'abord enseigné dans les universités de son État, tout en recevant des patients dans son cabinet. Il s'est rapidement passionné pour la réincarnation, et à la vie après la mort physique de manière générale. Grâce à ses techniques de mises en état modifié de conscience, donc à l'hypnose, il a interrogé des milliers de patients en vue de développer « un nouveau terrain dans la recherche métaphysique qui n'avait virtuellement pas été exploré au moyen de l'hypnose ».

Dans son ouvrage *Journées dans l'Au-Delà*, il nous livre, au gré de ses séances avec ses patients, le fruit de ses investigations en accompagnant ces derniers aux portes du monde invisible. Les

interrogeant tantôt sur l'organisation de cette hiérarchie céleste, tantôt sur leurs retrouvailles de l'autre côté du voile.

Pour préserver l'anonymat de tous ceux qui lui ont accordé leur confiance, Michael Newton a classé ses investigations selon une typologie de cas précis. Le cas trente-huit, dont il relate le déroulement de la séance, lui permet de savoir de qui l'âme de son patient est accompagnée alors qu'il est retourné au sein de sa famille d'âmes à la mort de son corps physique. Ce dernier lui fait part, avec émotion et stupeur, de sa surprise de retrouver un certain Rendar.

« Rendar était avec moi avant que mes cycles terrestres [...] ne se multiplient. Rendar me dit que j'étais très prometteur et que j'évoluais rapidement – j'avais des missions importantes... Et puis... [...] Je tombe en disgrâce. Je tombe dans les pièges que nombre d'entre nous posons. [...] Vie après vie, je suis devenu complaisant et égoïste [...] De si nombreuses vies gâchées... »

Newton pose avant toute chose un regard empathique sur ces âmes qui cheminent, qui expérimentent et qui s'égarerent dans les abîmes de leurs fragilités. Extraire leurs points de perfectionnement, c'est leur permettre de gagner du temps, de sortir d'une problématique récurrente, et de ne surtout pas botter en touche. Il évoque en effet avec justesse le rôle de chaque âme que nous allons rencontrer sur notre chemin de vie : elles ne sont en aucun fortuites, et sous les traits d'une mère, d'un frère ou d'un ennemi juré, se cachent de grands enseignants.

Lors des nombreuses conférences que je donne à travers toute la France, j'aime évoquer le thème de l'éternel retour, et afin d'être éclairante pour mon public, je pose avec humour la question suivante : « Avez-vous envie de retrouver votre rival(e) dans une vie future, ou l'homme qui vous a trahi(e), ou encore la main qui vous a précipité(e) ? » Le non est très souvent collégial et suivi de

commentaires grinçants. « Alors je vous engage à régler dès aujourd'hui vos conflits, vos malentendus ainsi que vos rancœurs ! Battre en retraite, faute de courage ou d'énergie, vous invite à réenclencher un nouveau tour de roue karmique ! »

À ce titre, le pardon est un formidable outil de dépassement et de résilience. Pardoner ne signifie pas oublier ou minimiser les outrages et les offenses subies lors d'une vie, il permet de se délester d'un poids émotionnel trop lourd pour se permettre d'envisager la suite de notre chemin dans la sérénité et la quiétude. Le « par don » est donc un don de soi, et une compréhension intuitive des épreuves que nous avons à vivre et à tenter de dépasser. Il ne s'agit pas pour autant de tendre l'autre joue, ou au contraire de suivre la loi du Talion, « œil pour œil », mais de comprendre les thèmes de travail de l'âme sous-jacent : que dois-je comprendre face aux trahisons récurrentes dont je suis victime ? Que faire pour ne pas naïvement donner ma confiance aux autres, et me retrouver abusé(e) ? C'est ce que notre groupe d'âmes s'attelle à nous faire comprendre afin de nous élever vibratoirement et spirituellement.

L'idée que les âmes qui composent notre famille céleste peuvent successivement remplir des missions bénéfiques ou, inversement, éprouvantes pour nous aider dans notre progression énergétique bouleverse l'approche manichéenne assez réductrice selon laquelle il existe d'immondes « salauds » ou au contraire des hommes et des femmes à sanctifier. C'est le fil conducteur de l'ouvrage de Robert Schwartz *Âmes courageuses*, au sous-titre évocateur : *Programmons-nous les défis de notre vie avant notre naissance ?* En s'appuyant sur la collaboration de quatre médiums renommés, Schwartz part sur la route de la compréhension de ces âmes qui vont vivre des défis de vie importants. Sa volonté repose sur le fait de comprendre le sens profond de ces épreuves, et sur leur engrammage avant même

l'incarnation. L'idée d'un total déterminisme fait déjà frémir les esprits sartriens, avec leurs postulats de néantisation et de liberté de la conscience humaine ; on peut nuancer le propos en précisant qu'une fois encore l'âme est dotée de ce libre arbitre prénatal, et qu'elle est libre d'accepter ou de refuser les défis auxquels elle va être confrontée.

Âmes courageuses aborde dix existences différentes, qui ont planifié des défis avant leur venue au monde ; Schwartz révèle ce que ces personnes ont décidé, et ce qu'elle venait tenter de dépasser par le biais de ces trames de vies bouleversées par la maladie, un accident, la perte d'un être cher, ou encore les dépendances aux substances toxiques ou aux drogues.

Le premier cas relate l'histoire de John Elmore, qui va apprendre, alors qu'il évolue dans une Amérique encore puritaine des années 1990, qu'il a contracté le virus du sida lors d'une relation homosexuelle. Il est alors rejeté par sa propre famille, et malgré cette mise au ban et l'humiliation causée par un fléau encore peu connu, il décide de se battre et de ne pas sombrer dans les colères et l'instinct de destruction.

La canalisation des âmes de cette famille, entre John le fils répudié, son père, protestant et intolérant à l'égard des homosexuels, et sa mère, soumise aux idées de son mari, est la retranscription de leur conversation prénatale. Ces âmes acceptent de faire vivre à John le défi de la honte et de l'humiliation, qui est un thème important de travail au cours de ses précédentes vies terrestres :

« J'accepte de t'aimer et de prendre soin de toi, de te chérir tout au long de ta vie. Il y a une possibilité pour que je te repousse. Ce sera très difficile pour moi, toutefois j'accepte ce défi pour toi. »

C'est donc par amour, et uniquement dans l'objectif de faire progresser une âme dans son cheminement personnel qu'un groupe

d'âmes peut lui concocter des épreuves propres à équilibrer le karma. L'idée peut culturellement se révéler dérangeante, car elle s'éloigne de la dichotomie facile qui voudrait qu'une âme, héritière d'une vie vouée au mal, ne soit destinée qu'à une nouvelle existence rédemptrice, ou qu'une autre, ayant dispensé le bien lors de sa vie sur le plan humain bénéficie obligatoirement d'une vie successive de récompense. Il ne s'agit pas ici de dette ou de punition karmique, de paradis ou d'enfer. Une âme peut choisir de s'incarner uniquement pour en faire travailler une autre et lui insuffler le dépassement de soi, la solidarité ou encore lui révéler ses forces enfouies par des certitudes handicapantes.

Ceux qui conservent l'image d'Épinal diffusée par la littérature, les mythes ou autres fables évoquant les plans invisibles comme un univers flou, cotonneux et évaporés se trompent : tout autant que nos défunts ne se contentent pas de nous dire qu'ils nous aiment et qu'ils vont bien, les plans subtils répondent à une hiérarchie et à un ordre précis. Un signe, une synchronicité, un plan de vie obéissent à un ordre quasi parfait. L'imperfection réside dans ce que nous allons en faire sur le plan terrestre afin d'en faire un outil efficace, une aide bienveillante.

Le temps du retour dans la chair

C'est ma fille Stella, âgée de douze ans, et déjà très éveillée spirituellement, qui attendit que je vienne la border comme je le fais chaque soir pour me livrer la conclusion de ses réflexions. Elle adore ce moment où le temps est suspendu, dans une pénombre propice aux confidences. Je fus à la fois touchée par sa clairvoyance précoce, et par la pertinence de ses questions :

« Tu sais, Mamou, j'ai demandé aux anges que dans ma prochaine vie tu sois encore ma maman ! Je sais que nous devons revenir encore une fois sur Terre, et je veux que tu sois encore à mes côtés. Mais, dis-moi, comment fais-tu pour communiquer avec les défunts s'ils sont déjà repartis dans une nouvelle existence ? A-t-on le droit de se reposer un peu, car je trouve que l'on travaille déjà beaucoup sur terre, regarde mon cahier de textes et le nombre de devoirs que j'ai à rendre ! »

Il y avait de la malice et une pointe d'inquiétude dans le fond de son regard.

Cette question, d'une très grande justesse, trouve sa réponse dans le parcours terrestre qui est propre à chacun. Le processus de réincarnation ne répond pas à un automatisme et dépend de la volonté de chaque âme de « replonger » dans la chair afin de réparer au plus vite les erreurs commises, les décisions hâtives ou mal anticipées. Le premier moment de notre cheminement dans l'au-delà est consacré à revoir le grand film de notre vie, et à en faire un bilan objectif et éclairé : nous pouvons alors voir les personnes que nous avons aimées, portées ou au contraire blessées sans le savoir, sur lesquelles nous avons porté un jugement erroné. Point de purgatoire ou de jugement dernier : nous sommes alors nos propres inquisiteurs, au moment de répondre aux deux questions essentielles qui nous seront posées par nos guides :

« Comment as-tu aimé ? Qu'as-tu fait pour cela ? »

Les départs volontaires, le mal que l'on inflige aux autres, physiquement ou psychologiquement, les injustices que nous commettons sont autant de points de souffrance pour une âme qui peuvent être un motif de retour rapide dans une nouvelle incarnation. Michael Newton aborde d'ailleurs le thème délicat du

suicide et de l'introspection menée par ces âmes qui n'ont pas su faire face à un chagrin débordant, à un manque de ressources vitales pour dépasser un choc émotionnel.

« J'ai été nulle de me tuer ! Je le sais maintenant. Je pense que je le savais déjà. Juste après ma mort, je me suis dit : "Mon Dieu, mais quelle chose stupide, maintenant je vais devoir tout recommencer." Quand je me suis rendue devant mon Conseil, ils m'ont demandé si je voulais repasser le test tout de suite. J'ai dit : "Laissez-moi un moment pour réfléchir..." »

Ce sont les propos recueillis par un patient en état hypnotique, ayant fait dans une précédente vie le choix de se laisser choir dans les eaux glacées d'une rivière, à propos du retour imminent dans la chair.

Afin de comprendre la notion de « rapidité », nous nous devons de prendre en compte un paramètre important : celui du temps. Comme je le rappelle souvent à mes consultants, le temps « d'en haut » n'est pas le temps « d'en bas » ! Simplement parce que le temps est un concept humain, soumis à un monde en trois dimensions. Elisabeth Kübler-Ross, en dialogue avec David Kessler, rappelait avec justesse, dans son ouvrage *Leçon de vie*, que les instants les plus pénibles revenaient à ceux qui avaient perdu un être cher : alors qu'ils devront attendre cinq, dix ou encore vingt ans avant de rejoindre leurs chers disparus, ces derniers auront la sensation de les retrouver le temps d'un souffle terrestre... Un retour dans la chair peut s'effectuer au bout d'une, voire de plusieurs générations familiales. Ce qui permet à la médium que je suis de pouvoir toujours établir cette connexion avec eux.

Il est des cas particulièrement surprenants de réincarnations rapides, qui s'effectuent sur à peine une génération. Les enfants, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, peuvent parfois faire part de

leurs troublantes réminiscences. Ce sont d'ailleurs les propos rapportés par la petite Shanti Dévi. Cette histoire troublante et vérifiée a fait le tour du monde.

Shanti Dévi est née en 1926 à Delhi, en Inde. Alors qu'elle n'est âgée que de quatre ans, la fillette tient à ses parents des propos étranges. Elle prétend vouloir rejoindre sa véritable demeure, qui ne serait donc pas le domicile familial, dans la ville de Mathusa, où vivrait son « mari ». Les parents ne prêtent guère attention aux propos de la petite fille, qui va toutefois maintenir ses dires plus de deux années. Le scepticisme laisse place à l'inquiétude des parents quant à la santé mentale de leur progéniture.

Un jour, Shanti Dévi explique à une camarade de classe qu'elle se prénomme en réalité Lugdi Dévi, qu'elle est mariée et qu'elle a un enfant dont elle ne peut s'occuper, car elle est morte dix jours après son accouchement. Elle explique également à quel point son mari Kédar Nath lui manque. Elle essuie les moqueries et les quolibets de toute sa classe.

Seul le directeur de l'école l'écoute avec attention, et remarque qu'elle emploie constamment un dialecte que personne ne parle dans sa famille ou ailleurs dans la région. Il décide de mener l'enquête et trouve effectivement un commerçant répondant au nom de Kédar Nath, qui lui confirme que, neuf ans plus tôt, sa femme est morte en couches après avoir donné naissance à leur fils.

Intrigué, le mari décide de se rendre à Delhi afin de rencontrer Shanti Dévi, et pour s'assurer de la véracité de ses propos, il part accompagné de son frère, pour lequel il veut se faire passer.

Dès qu'elle le voit, la fillette ne tombe pas dans le piège et reconnaît aussitôt celui auquel elle fut mariée autrefois. Shanti Dévi demande immédiatement à Kédar s'il a tenu la promesse qu'il lui a faite sur son lit de mort, à savoir de ne pas se remarier. Ce dernier lui

avoue ne pas avoir respecté son engagement, encore troublé de vivre ce moment improbable.

Le cas Shanti Dévi a passionné Ghandi, qui alla à la rencontre de la fillette. Il l'encouragea avec ces mots : « Ce dont tu as besoin, c'est la vérité. Ne t'éloigne jamais du chemin de la vérité, quoi qu'il t'en coûte. » Elle mena une vie dédiée à la spiritualité, et ne se maria jamais.

Elle avait sans doute eu besoin, dans ce retour si rapide dans une nouvelle existence terrestre, de réparer la violence et le chagrin causés par une mort si brutale, juste au moment de donner la vie. Une si courte temporalité entre deux vies demeure toutefois exceptionnelle.

L'âme conserve donc, sur les premières années de l'enfance, des souvenirs plus ou moins prégnants de ses incarnations passées. Elle en extrait souvent les plus récents, ou les plus marquants. J'ai toujours pensé que les petits prodiges, capables de jouer des sonates complètes au piano ou encore de posséder un tissu vocal opératique digne des plus grands sopranos, ne faisaient que retrouver intuitivement des appétences du passé. Il suffit de les voir, petits corps frêles et puérils, incarnés par une énergie inspirée de celles des grands sages et qui semble ne pas leur appartenir.

Ariane est une ancienne championne de karaté, et malgré sa silhouette longiligne et menue, je sens à sa poignée de main toute l'énergie et la force contenues dans ce petit bout de femme.

Les sportifs voyant leur retraite arriver précocement, Ariane est confrontée à la nécessité de devoir donner un nouveau sens à sa vie, et elle se sent au bord d'un gouffre inconnu qui la paralyse. Elle vient chercher auprès de moi des pistes, des orientations, de quoi remplir le vide qui l'a envahie.

« Ariane, votre désorientation est légitime, vous avez enchaîné les vies à vous battre ! Tantôt samouraï, chevalier ou soldat, vous avez passé de nombreuses incarnations à être au service des autres, et à protéger votre vassal ou votre maître ! Ce changement de vie, qui pourrait être une formalité pour certains, est une grande première pour vous. Vous ne pouvez pas sans cesse vous réfugier derrière vos acquis anciens : il faut désormais embrasser l'inconnu. La mise en abîme est terrifiante, je vous le concède. Mais dans cette vie-ci, votre âme a choisi une enveloppe féminine, pour vous encourager à la douceur et à la maternité. Au lieu d'ôter la vie, vous allez enfin la donner !

« En effet, depuis que je suis toute petite, je n'ai jamais envisagé une autre carrière que celle d'être une sportive, et surtout d'être une gagnante. Je dois donc enfin envisager de me tourner vers des projets plus personnels, vous pensez que j'en suis capable ?

« Bien sûr que vous l'êtes, et cette fois-ci, vous êtes prête... Puis-je savoir ce qui vous a motivée, enfant, à vous tourner vers une discipline comme le karaté ? Comment avez-vous compris que vous aviez de réelles prédispositions à cet art martial ?

« Ma réponse va vous sembler étonnante. Mais à un âge où les petites filles choisissent le chant ou la danse, j'ai fait un stage d'été, et j'ai tout de suite aimé. Et lorsque notre professeur tentait de nous inculquer les gestes, et que je voyais mes petits camarades tenter péniblement de les reproduire, moi, j'avais l'impression de m'en souvenir... J'ai su que j'allais rafler toutes les premières places des podiums. »

Cette mémoire, emmagasinée dans la grande bibliothèque universelle, marque l'âme par l'intensité des événements vécus, ou la dureté de ses épreuves. C'est pourquoi, au détour d'un voyage, ou

dans le rétroviseur d'une voiture, le paysage qui s'offre à nous nous paraît familier, presque reconnaissable. Il en est de même pour nos apprentissages culturels : il n'est pas rare de se sentir attiré par une période historique, par un courant artistique.

Âmes sœurs

« Et ces deux âmes, sœurs tragiques, s'envolèrent ensemble, l'ombre de l'une mêlée à la lumière de l'autre » (Victor Hugo).

De la même façon que nous gardons au fond de nous des réflexes de nos vies passées, nous savons, au milieu d'une foule compacte, ressentir la présence familière d'âmes rencontrées jadis. Qui ne s'est jamais étonné d'échanger avec naturel et facilité avec une personne rencontrée depuis seulement quelques heures ? De s'engager dans une relation amoureuse, et tout en sachant que cette dernière ne nous comble pas, se sentir retenu(e) à l'autre par un fil invisible, plus fort que la raison et les déceptions ?

Contrairement à l'imagerie populaire ou à la presse féminine qui se targue de vous distiller de bons conseils afin de rencontrer votre âme sœur, il subsiste depuis de nombreuses années un véritable contresens dans la définition des âmes sœurs. Une telle rencontre ne signifie pas connaître la quintessence du bonheur, s'adonner à un amour absolu et sans nuages, propres aux contes de fées et dont l'épilogue serait : « Et ils se marièrent... »

Il faut plutôt revenir aux couples mythiques de la littérature pour comprendre l'abîme dans lequel nous plongeons lorsque nous retrouvons une âme sœur : Roméo et Juliette, Tristan et Iseult, Cyrano de Bergerac et Roxane ou encore Quasimodo et Esmeralda. Tous sont confrontés à des obstacles dans leur quête vaine de l'amour : différences sociales, cultures incompatibles, familles

rivales, différence d'âge. L'amour naît sur un terreau stérile et peu enclin à le développer favorablement.

Les âmes sœurs appartiennent en effet à une même famille d'âmes et vont agir et interagir entre elles pour s'aimer et se faire évoluer mutuellement. Cette entraide implique que chacune soit porteuse de thèmes de dépassement difficiles et qu'ensemble elles s'engagent à tenter de les dépasser et de les résoudre. Il peut s'agir d'un homme pour qui les apparences et l'origine sociale sont placées plus haut que tous ses autres critères de sélection en amour, et qui va devoir apprendre, grâce à la rencontre d'une femme différente en tout point de lui, à se recentrer sur l'authenticité de leurs sentiments communs. Au gré de leurs incarnations successives, elles s'engagent à travailler ensemble, à se soutenir et à grandir.

Ne pas parvenir à vivre une relation amoureuse harmonieuse et authentique entraîne une rupture déchirante, qui résonne bien au-delà de la séparation des corps et d'une page de vie terrestre. Elle laisse une sensation d'échec profond, d'engagement manqué. C'est pourquoi je vois des hommes et des femmes tenter, malgré les mises en garde de leurs proches, leur connaissance parfaite des obstacles à leur amour, s'acharner et s'épuiser dans relations passionnelles et tumultueuses.

Laurence pousse timidement la porte de mon cabinet, et m'offre un petit sourire mutin, presque enfantin. Sitôt assise en face de moi, j'entends clairement ces mots retentir au fond de moi : « C'est une survivante ! »

« Laurence, quelle que soit l'origine de votre venue à moi, je dois vous dire que vous avez repoussé avec une énergie qui force l'admiration les dangers de votre vie terrestre ; la mort est venue vous observer maintes fois... Vous auriez pu vous laisser glisser

dans cette facilité à succomber à ses appels, mais vous vous êtes battue !

« Anne, en effet, je ne devrais pas être ici. J'ai besoin de rentrer en contact avec ma mère. À son décès, j'ai sombré dans tous les excès, mais plus particulièrement dans le fond de toutes les bouteilles que l'on me tendait pour prétendument me reconforter. Je me suis réveillée de mes délires d'alcool dans des lits qui m'étaient inconnus, dans des endroits qui l'étaient tout autant. Plus je me détruisais, plus je me détachais de moi-même. J'étais un corps, une poupée de chiffon à la merci des profiteurs et des hommes mal intentionnés. Je jouais à la roulette russe, j'en ai bien conscience. Mais je me suis battue pour remonter la pente, après un coma éthylique qui aurait pu m'être fatal. Les médecins n'ont pas pu expliquer que je puisse survivre à une telle dose d'alcool. Je compris que cela serait la dernière chance que l'on me donnerait de vivre. Ce fut difficile, mais je suis sobre aujourd'hui.

« Votre mère vous met en garde sur l'homme qui partage encore votre vie, Laurence. Elle s'inquiète de son mode de vie, et de la relation toxique dans laquelle il vous maintient. Elle me dit de vous dire que, cette fois encore, il ne va pas parvenir à repousser ses démons.

« Je ne peux pas l'expliquer, mais je me sens intimement liée à cet homme. Il porte le prénom de Raphaël, comme l'archange de la guérison, quelle ironie ! Je sais qu'il n'est en rien une aide dans mon quotidien, puisqu'il continue de boire et de me tenter. Je marche sur un fil, comme une funambule suspendue dans le vide. Mais je me sens comme responsable de lui, et j'éprouverais une sensation d'échec absolu si je l'abandonnais à son sort. Je ne me considère pas comme une sauveuse, j'ai le sentiment que nous sommes des compagnons d'infortune. Mes amies me traitent de folle de rester

avec un homme qui me ment et qui vole parfois mes économies pour aller boire !

« Je ne le sens malheureusement pas assez fort pour dépasser ses chagrins et ses addictions. Vous deviez vous aider mutuellement, parce que votre thème de travail était semblable : la perte d'un parent et cette sensation d'abandon terrible au point de s'abandonner soi-même. Il faut avancer désormais, Laurence.

« Anne, comment sortir de ce schéma de souffrance ? À partir de quel moment sait-on qu'il est temps de quitter son âme sœur ?

« Je n'ai qu'une réponse à vous donner : on sait qu'on doit se séparer de son âme sœur quand on comprend, dans son cœur et dans son âme, que l'on a fait tout ce qui était en notre pouvoir pour donner à l'autre l'amour nécessaire pour dépasser ses peurs et ses freins. Vous avez rempli brillamment votre mission, Laurence, il vous faut à présent avancer sans lui. C'est son choix, pas le vôtre. »

C'est la mort qui sépara finalement ce couple. Raphaël fut retrouvé, un matin, inanimé dans un pub où il avait l'habitude de boire jusqu'à en perdre toute conscience. J'espère que Laurence pourra, grâce aux messages de sa maman, se libérer de sa culpabilité.

L'amertume et le sentiment d'inachevé sont souvent les stigmates laissés par les relations d'âmes sœurs, alors que l'une d'elles est restée tapie dans ses peurs et dans sa propension à choisir la facilité.

Le film *Nosso Lar*¹ est tiré du premier tome des mémoires de Chico Xavier. Il relate le parcours des âmes dans l'au-delà, une fois leur enveloppe terrestre quittée. Une scène de ce film, qui connut un grand succès outre-Atlantique, me marque particulièrement par sa justesse et son exactitude. Le décor du film est épuré, immaculé, et l'on peut y voir deux habitants de l'au-delà échanger ensemble, le

ton est animé et joyeux. Une femme se réjouit car elle vient d'apprendre par son guide qu'elle allait bientôt repartir dans une nouvelle existence terrestre, en compagnie de l'homme assis à ses côtés.

« Comme je suis heureuse de recommencer une nouvelle vie avec toi ! », lance-t-elle, excitée et heureuse. L'homme, quant à lui, arbore une mine plus résignée et mélancolique, et lui répond : « Allons-nous enfin parvenir à nous aimer, cette fois-ci ? »

On peut résumer, dans cette seule réplique, toute la complexité, l'intensité et l'ardeur de la mission des âmes sœurs.

Je ne saurais trop encourager mes consultants : lançons-nous, dépassons nos idées limitantes, vivons à plein ces relations déroutantes ! La question essentielle n'est pas de savoir pourquoi une relation amoureuse est si éprouvante à vivre, la véritable question est la suivante : que suis-je venu(e) travailler à travers cet homme, cette femme ? Devais-je dépasser mes peurs de sortir d'une vie sécurisante mais insatisfaisante, devais-je m'ouvrir à une culture, une religion étrangère à la mienne, et qui allait ébranler mon cercle familial ? Nombreux sont mes consultants à se tourner vers la médiumnité comme un outil de compréhension à ces relations intenses, à ces spirales où l'amour peut côtoyer la haine, où la relation, fragile, peut se briser en mille éclats malgré l'intensité des sentiments.

Expérimenter la régression grâce à des hypnothérapeutes est une des voies explorées aujourd'hui pour tenter de comprendre les problématiques sous-jacentes et anciennes liées à des amours douloureuses. Il s'agit là d'une expérience intérieure forte, qui permet de mettre en exergue les thèmes de vie qui ont successivement mené des âmes sœurs à l'échec. Mes consultants ne viennent pas seulement faire des pronostics sur leurs réussites ou sur

leurs déboires amoureux : ils souhaitent enfin être acteurs de leurs choix, en comprenant les rouages invisibles qui les poussent à s'engager affectivement.

Je suis toujours infiniment touchée quand, lors d'une séance, j'entends mes consultants me chuchoter, l'une au crépuscule de sa vie, ou l'autre, déjà engagé dans un mariage chaotique et malheureux : « C'était l'homme de ma vie, mais j'étais promise à un autre... », ou encore « J'aimais cette femme plus que tout, mais je m'étais promis de fonder une famille rapidement ! » S'il subsiste un infime espoir de changer le cours des choses, je leur dis : « L'amour de deux âmes sœurs ne s'éteint jamais, foncez ! »

En écho à ce thème de la polarité amoureuse, que dire de ces couples fusionnels, de ces amours qui traversent le temps ? Simplement qu'il ne s'agit pas là d'âmes sœurs, mais de flammes jumelles. Les flammes jumelles sont semblables à des énergies gémellaires qui ont été séparées à la source, ce que l'on nomme la « séparation originelle ». Elles ne viennent pas ensemble dans une incarnation pour s'affronter et se faire grandir, mais pour se compléter, s'aider mutuellement en un socle d'amour intangible et inébranlable. Ces retrouvailles des flammes jumelles n'interviennent pas à chaque vie terrestre, elles constituent une aide salvatrice, un amour pur et stable pour mener à bien d'autres thèmes de travail au long de la vie qu'il nous est donné de vivre. Il serait réducteur de voir dans les flammes jumelles un unique amour marital : des flammes jumelles peuvent être tour à tour une mère et sa fille, un frère et une sœur, une amitié qui traverserait les époques. Les flammes jumelles sont les polarités réunies, les cœurs à l'unisson, les énergies rassemblées. C'est un accord d'amour parfait dans un monde perfectible.

Blessures karmiques

« Je me rendis compte qu'elle avait été un grand guerrier dans beaucoup de vies ; elle avait encore dans le corps toutes les armes qu'on peut trouver sur les champs de bataille et pratiquement tous ses organes étaient en "satellite" » (Sylvie Nach, *Ces armes qui nous ont tués*).

Thierry est un vétérinaire connu et reconnu dans sa profession qui gère une grande ménagerie parisienne. Ses interventions médiatiques régulières pour mettre en lumière les espèces sauvages et leur protection lui ont permis de voyager à travers le monde entier. J'aime son humour caustique, qui cache une sensibilité pudique. Il vient jusqu'à moi pour un éclairage de vie, mais très vite, je perçois des scènes d'une de ses vies antérieures qu'il me semble important de lui communiquer. Même si je peux paraître « hors sujet », je fais toujours confiance aux messages reçus spontanément.

« Thierry, vous qui êtes un véritable défenseur de la cause animale, cependant je vous vois dans une vie précédente en chasseur émérite de fauves ! Vous étiez d'ailleurs connu pour votre rapidité et votre dextérité à les chasser à pied et parfois muni d'armes de fortune ! Votre réputation vous précédait, et on vous qualifiait d'invincible ! Toutefois, au cours d'une chasse, vous avez eu une faiblesse physique, le fauve a pris le dessus dans ce duel improbable et vous a mordu à la cuisse, avant de vous mettre à mort. L'existence que vous menez aujourd'hui est en tout point une vie de réparation pour vous amender de ces trophées vivants. Votre morgue et votre assurance à aller toujours plus loin vous ont coûté la vie ! », lui dis-je en souriant.

Il me regarde, interdit. J'espère ne pas l'avoir froissé ou choqué avec ces violentes réminiscences.

« Comme vous le savez, je voyage beaucoup pour tourner des reportages animaliers et, récemment, je suis allé en repérage en Indonésie à la rencontre des singes. En pleine jungle, alors que j'étais en amont de l'équipe de tournage, un singe s'est jeté sur moi et m'a mordu également à la cuisse ! La droite effectivement, je vous ai vue saisir la vôtre en me décrivant la scène ! »

De la même façon que, dans nos vies terrestres, nous héritons des problématiques existentielles non résolues lors de nos vies antérieures, notre corps, composé de différents corps subtils, appelés corps éthériques, en conserve la mémoire. Ces blessures physiques, qui ont causé notre mort ou nous ont gravement invalidé, marquent nos corps subtils, comme nos choix et nos actions s'inscrivent dans les Annales akashiques. Au gré de nos incarnations, nous en conservons les marques invisibles. Notre corps, composé de ces fameuses roues énergétiques, les chakras, en est affecté dans la bonne « circulation » de ces énergies qui assurent l'équilibre de notre corps.

Là où le corps a été touché jadis, il conserve les faiblesses et les marques tout au long de ses retours dans la chair. Sylvie Nach explique dans *Ces armes qui nous ont tués* que les temps anciens étaient des temps de guerre et de violence, et qu'il n'était hélas pas rare de périr sous les coups d'une arme, ou d'un châtiment cruel, voire d'une pandémie ravageuse. La partie du corps concernée en conserve la mémoire et constitue un point de faiblesse récurrent dans les incarnations futures.

Alors que je devais envisager l'extraction de mes dents de sagesse après l'inflammation de leurs coiffes à l'aube de ma

quarantaine, je me retrouve confortablement installée dans le fauteuil d'un chirurgien-dentiste que l'on m'avait chaudement recommandé. Alors qu'il prépare son matériel, j'observe le design quasi futuriste de son cabinet, d'une blancheur immaculée qui exacerbe l'aspect stérile et aseptisé du lieu. C'est lorsque je vis son visage, penché au-dessus de moi, alors qu'il m'indiquait les différentes étapes qu'il allait suivre, qu'une image se superposa à la scène que j'étais en train de vivre : j'étais au milieu de la place d'un village crasseux, dans un décor moyenâgeux, les tenailles avaient remplacé la fraise, et je compris bien vite que l'intervention allait très mal se passer. Le mot « boucher » fut le premier qui me vint en tête quand ce dernier, qui avait mal anticipé l'implantation particulière de mes dents de sagesse, s'acharna plus d'une heure à tenter de les extraire. Les infections qui se développèrent après ce moment de douleurs terribles malgré l'anesthésie faillirent me coûter la vie.

J'avais revécu un moment qui me fut inexorablement fatal en son temps. Mon corps, encore marqué par cette mémoire de fragilité, avait une nouvelle fois failli au même endroit, malgré un nouveau contexte et les progrès de la médecine.

Percevoir ses points de faiblesse, ses blessures karmiques, constitue la possibilité de comprendre qu'un travail énergétique au niveau de nos corps subtils peut se révéler déterminant, en plus de la médecine traditionnelle, qui agit définitivement sur les conséquences du mal, et non sur la cause.

Faire le lien entre une blessure antérieure et une douleur présente, c'est repartir sur le terrain de nos maux passés, et s'offrir, au sens propre du terme, une véritable réparation, guérison de l'âme. « Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours,

et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir », écrivait François de La Rochefoucauld.

Enquête de vie... En quête de vie

Il est des rencontres qui marquent une vie professionnelle, et qui laissent à leur tour une empreinte indélébile dans le cœur et dans l'âme. C'est lors d'une conférence médiumnique que je rencontre, pour la première fois, Armel. C'est un homme très discret que je ne remarque pas tout de suite, car la salle est bondée et à mon bureau se presse une cohorte féminine me suppliant de bien vouloir prendre en compte la photographie que chacune d'elles vient me déposer. Les hommes, en minorité numérique dans ce genre de manifestations, ont compris l'attitude à adopter : rester sagement à leur place, et intervenir à un moment propice.

Armel ne reçoit pas de message spontané comme j'en distribue tout au long de la séance, mais saisit l'opportunité de me poser une question lors de la partie questions-réponses ; il souhaite comprendre quels liens particuliers l'unissent à Manon, la petite fille de son ex-compagne, avec laquelle il n'est pourtant resté que quelques mois. Manon, âgée à l'époque de quelques mois seulement, s'est par la suite fortement attachée à Armel. Devant l'insistance de cette dernière, sa maman a accepté qu'Armel puisse continuer à entretenir un lien avec elle. Ils se voient désormais chaque mois, pour leur plus grand plaisir à tous les deux.

« Pouvez-vous m'expliquer la nature de ce lien ? Manon est encore petite, sa maman a refait sa vie, j'aurais pu simplement être un homme de passage...

« Il s'agit assurément de retrouvailles karmiques ! Mais pardonnez-moi Armel, vous avez perdu votre maman récemment,

n'est-ce pas ? Je dois vous délivrer un message de sa part ! »

Emportée par ma canalisation, je ne prends pas conscience que j'ai été fort elliptique dans mes propos, tant il me tenait à cœur de témoigner auprès d'Armel de la présence de sa défunte maman.

Armel m'offre un sourire poli et me remercie pour la preuve de survivance que je lui ai apportée de sa mère. J'ignore qu'il est un homme plutôt cartésien, et qu'il a pour habitude d'aller au fond des choses. Son papa, ancien ingénieur sur la fusée Ariane, lui a donné une éducation assurément scientifique et logique. Troublé par la justesse de mes propos concernant sa maman, il décide de prendre un rendez-vous à mon cabinet, pour comprendre ce que j'entends par « retrouvailles karmiques ». Ni lui ni moi ne savons à ce moment précis jusqu'où cette « simple » question va nous mener.

« Pouvez-vous me dire à quelle époque, dans quel contexte j'ai connu Manon pour la première fois, puisque vous me parlez de retrouvailles ! » La voix douce et posée d'Armel est teintée d'une pointe de scepticisme et d'ironie, que sa bonne éducation empêche de libérer. Je me concentre alors sur cette question essentielle, sans savoir à quels éléments je pourrais accéder en tournant les pages de la grande bibliothèque universelle. Les scènes auxquelles j'ai accès se révèlent être d'une netteté incroyable.

« Je peux vous dire qu'il s'agit d'une vie antérieure récente ! Je vois un pays conquis où l'on plante le drapeau américain. J'entends le prénom James : il est soldat, et j'entends une forte explosion sur un champ de bataille, juste à côté de lui... Mon Dieu ! Il est touché, il a eu une grave blessure à la hanche. Il ne pourra plus aller sur le front. Toutefois, il a été mis à un poste clé : celui de gérer les liaisons et les communications entre les différentes unités. Il est décédé dans les années 1920. On me dit que James n'a pas pu prévenir sa famille. »

Encore troublée par la précision que j'obtiens, je marque une pause pour reprendre mon souffle, les informations s'étant enchaînées avec rapidité et force.

« Afin de pouvoir faire des recherches, j'ai besoin d'un nom de famille ! Avez-vous ça ? »

Amusée par la question d'Armel, je lui rappelle que je ne passe pas un simple coup de fil à l'au-delà et qu'il m'est difficile d'être si précise ! Comme pour me faire mentir, les saynètes reprennent dans mon esprit. Étant plutôt germanophone, j'ai conscience qu'il va me falloir un bon coup de pouce pour savoir décrypter les informations concernant les États-Unis, que je ne connais que très peu.

« J'entends Minneapolis, dans le Minnesota ! Je serais incapable de vous le situer sur une carte, pardon ! Quant au nom de famille, j'entends un nom en trois syllabes... Tac, tac, berg... Attendez... Oui, c'est ça : Trelpenberg. Cela sonne plutôt allemand, d'ailleurs.

« Si j'étais ce James dont vous me parlez, qui était alors Manon pour moi ? »

Armel ne perd pas l'arche logique de ses questionnements.

« C'était votre fille. Mais je la vois, devant moi, et elle avait un physique très différent du vôtre. Sa peau est très foncée, comme une jeune fille métisse, ou indienne. Vous n'avez jamais pu vous marier avec sa mère, à cause de cette différence de culture, à ses origines étrangères.

« Pourquoi revient-elle dans ma vie aujourd'hui encore ?

« C'est un thème de travail que vous n'avez jamais su dépasser, Armel : dans toutes vos vies antérieures, vous vous êtes engagé à aider Manon, mais des circonstances pratiques ou physiques vous en ont empêché : vous étiez soit trop pris par votre travail, soit vous êtes décédé tôt. Comme dans cette vie où James est décédé brutalement. Manon et sa mère ont eu une vie très difficile après

cela, je les vois comme frappées du sceau de la honte. Je ne perçois pas exactement le prénom que portait Manon à cette époque, mais je dirais Marie, et sa maman Fancy. Je pense qu'il faudrait débiter vos recherches en essayant d'avoir accès aux dossiers militaires américains, Armel. C'est notre seule donnée tangible. Bon courage ! »

J'avais la sensation d'avoir jeté une bouteille à la mer, et me demandais comment Armel allait pouvoir retrouver, près de quatre-vingt-dix ans après, des preuves de l'existence de celui qu'il fut dans une autre vie.

Il mena ses investigations avec ordre et logique, et trouva rapidement sur les sites internet généalogiques une liste de deux cent cinquante soldats du Minnesota décédés dans les années 1920 et portant le prénom James. Après avoir balayé chaque nom, il isole un soldat décédé en 1925 et s'appelant James Trelenberg.

Après avoir récupéré le certificat de décès et une partie de son dossier militaire, ce qu'il est possible de faire aux États-Unis, Armel a la confirmation que James avait bien eu une blessure grave à la hanche, survenue lors d'un assaut mené en France... C'est alors qu'Armel bénéficie d'une jolie synchronicité, qu'il considère comme un petit encouragement de Là-Haut pour persévérer dans sa quête de vérité. Il entre en contact avec une généalogiste « au hasard » de ses recherches sur internet. Cette dernière est précisément du Montana. Elle lui permet de retrouver une famille Trelenberg dans le Minnesota et une femme, centenaire, qui se révèle être la nièce de James. Elle lui apprend que James est décédé alors qu'il n'avait que dix-sept ans ; elle se souvient qu'il marchait avec une canne à cause d'une blessure de guerre, et qu'il gérait les déplacements des troupes sur des cartes en communiquant sur le terrain à l'aide du morse télégraphique. La généalogiste retrouva ensuite un article de

journal qui précise que James est mort accidentellement par noyade dans un lac. Sa famille découvrit le drame bien tardivement.

Fort de ces informations bouleversantes, Armel décide de partir pour les États-Unis. Son appréhension est grande car il ne maîtrise pas bien la langue. Il a la chance de pouvoir rencontrer sa nièce et de se recueillir sur la tombe de James.

— Quelle sensation a-t-on quand on se recueille sur la tombe d'un homme que l'on fut dans une autre vie ?, demandai-je à Armel un soir, à l'autre bout de mon téléphone.

— J'ai eu peur de créer un lien avec lui, enfin avec moi ! Vous savez, j'ai appris que James était d'origine allemande, et qu'il était né en Russie. La société qui m'emploie depuis de nombreuses années est allemande, et j'ai toujours été attiré par la Russie. La sensation la plus forte qui m'a étreinte est celle que j'ai ressentie en posant le pied dans le nord du Minnesota : j'étais chez moi, Anne ! J'aurais été capable de tout quitter de ma vie actuelle pour y retourner.

— En revanche, je me suis rendu près du lac où James s'est noyé... Eh bien, rien ! Rien, si ce n'est un profond sentiment de bien-être. Étrange, vous ne trouvez pas ?

— Je m'étonne de n'avoir pas eu accès à une fin si tragique et particulière. Ce n'est pas logique. Revoyons-nous pour une séance.

Je me sentais responsable d'avoir ouvert la boîte de Pandore, et j'étais tout à la fois heureuse d'avoir pu corroborer des messages reçus grâce à mes facultés médiumniques. Je replongeai alors dans l'histoire de James.

« Armel, James n'est pas mort le jour de sa disparition. Il a simulé cet accident afin de pouvoir vivre à l'abri des regards son amour interdit avec la femme qu'il aimait. Cette femme était indienne. Je la situerais plutôt dans le nord, à la frontière du Canada.

La terre y est rouge ! On me montre également un grand barrage. La tribu à laquelle elle appartenait à découvert sa liaison interdite, et James fut tué par un membre de cette tribu. Il n'est donc pas mort dans ce lac : on a déposé sa dépouille des mois après ce méfait. »

Armel repart investiguer, à la lumière de ces nouveaux éléments. De nouveaux documents issus de son dossier militaire précisent que le lac a été dragué mais que le corps n'a en effet pas été retrouvé. Après son accident, ce dernier a bénéficié d'une formation agricole et l'armée a financé l'achat d'un terrain et de matériel pour lancer son activité. Armel trouve rapidement une ancienne carte de chemin de fer avec une station sur le lieu d'habitation de James, et dont le terminus se situe au niveau de la réserve indienne que j'avais évoquée lors de notre séance. La terre y est rouge car on y extrait du minerai de fer, les barrages quant à eux servent à cultiver le riz que la tribu vient vendre sur les marchés américains du Minnesota. C'est là que James et sa belle Indienne se sont rencontrés, et sont tombés éperdument amoureux.

« Je viens de retrouver, grâce aux recensements de 1910 à 1940, la trace de ma fille : elle s'appelait May. Vous aviez raison, sa mère est décédée un an après sa naissance. Elle a perdu ses deux parents, son père tué par un membre de sa tribu, et sa mère, parce qu'elle était cardiaque et diabétique. Je comprends que cette enfant, fruit de nos amours interdites, a porté le lourd tribut d'être arrivée dans un univers hostile. J'ai échoué dans ma mission de père, je n'ai pas su la protéger. »

Je sentais qu'Armel conservait toujours une colère froide envers lui-même d'avoir, dans sa vie actuelle, quitté si rapidement la mère de Manon, et d'avoir, d'une certaine façon, encore abandonné May. Je savais qu'il s'agissait d'un raccourci trop facile, et qu'en se battant

pour voir régulièrement Manon, il remplissait, cette fois, un véritable engagement paternel.

Cela fait aujourd'hui trois années qu'Armel et moi travaillons toujours à faire éclore la vérité. Nous tentons d'affiner les circonstances précises de la mort de James, et d'en apprendre davantage sur l'existence de la mère de May, qui se prénomrait Nancy (le mot *fancy*, que j'avais entendu, désigne une tenue indienne très colorée, on le traduit en français par « fantaisie »).

Nous nous sentons un devoir de mémoire envers James et Nancy, morts de n'avoir pu être autorisés à s'aimer. Armel me dit souvent à quel point s'être plongé dans ces réminiscences est bouleversant. Il est allé, d'une certaine façon, à la rencontre de lui-même. Je l'encourage à toujours porter un regard de bienveillance sur l'homme qu'il a été, et qu'il sera.

Aller à la recherche de ses vies antérieures ne doit pas relever d'une mode, ou d'une curiosité légère. Tandis que les uns y voient une démarche farfelue, une quête identitaire frustrée, les autres s'y aventurent avec peur et scepticisme, encore empreints de la culture judéo-chrétienne qui réfute l'idée de la réincarnation. Pourtant, cet éclairage particulier permet de faire émerger nos problématiques profondes et de se servir de nos échos intérieurs, de nos résidus de souvenirs pour prendre à bras-le-corps les thèmes de travail principaux de nos vies successives. Nos échecs répétitifs nous polluent et nous empêchent de vivre pleinement notre vie harmonieusement. Aller à la rencontre de l'homme ou de la femme que nous avons été jadis, c'est d'une certaine façon pouvoir nous connaître mieux et envisager l'avenir sous un prisme nouveau : avec amour et humanité. Qui pourra prétendre : « Moi, j'aurais fait mieux » ?

« Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi » sont les mots gravés sur la dalle surmontant le buste de bronze d'Allan Kardec au cimetière du Père-Lachaise. « Le spiritisme n'est pas une religion, mais une science », dira Camille Flammarion dans son éloge funèbre.

Laissons donc ces âmes guider nos pas...

Conclusion

« Écrire, c'est ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation indirecte, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspens, s'abstient de répondre. La réponse, c'est chacun de nous qui la donne, y apportant son histoire, son langage, sa liberté. »

Roland Barthes.

« Comment percevoir les signes de l'au-delà ? », « Comment être certain qu'il s'agit bien de nos défunts qui se manifestent à nous ? » sont les questions que me posent mes consultants à chacune de nos séances.

Il ne s'agit pas en effet de dresser une nomenclature exhaustive des manifestations tangibles de ces derniers, mais de considérer le monde comme un support vibrant et riche de communication. Soyons les sémiologues de notre propre existence. Ne détaillons pas chaque pierre qui jalonne notre route, soyons des petits Poucets : voyons le chemin qu'elles forment afin de nous indiquer la route à suivre. La force et la beauté d'un signe ne résident pas dans sa manifestation propre ; elles s'inscrivent dans une parfaite synchronicité avec notre vie terrestre : c'est une phrase entendue au détour d'une conversation saisie à la volée et qui est la réponse à nos

interrogations secrètes, c'est un mot qui s'affiche sur les murs d'un bâtiment et qui fait écho à un souvenir partagé avec un défunt de son vivant. Nos vies trépidantes, nos obligations familiales ou professionnelles nous font courir le long des trottoirs d'un univers que nous ne prenons plus la peine de voir et d'observer.

Je poursuis ma mission de médium avec foi et humilité, parce que je n'ai jamais perdu ma capacité d'émerveillement. Je suis toujours remplie de gratitude lorsque je sens l'énergie parfaitement déployée par nos proches disparus pour nous signifier leur présence et leur amour. S'émerveiller, c'est retrouver son âme d'enfant, c'est se laisser guider en toute confiance et dans un total lâcher-prise grâce à notre sens de l'observation et de l'écoute. Les enfants le font instinctivement car chaque élément qu'ils intègrent est une précieuse source d'enseignement. Les adultes que nous sommes devenus ont posé un couvercle hermétique sur le réceptacle de leurs acquis. Rien ne doit venir troubler les préceptes d'une éducation, d'une religion ou d'une tradition. Mais lorsqu'un drame vient nous frapper dans notre quotidien, notre système vacille et s'écroule. Le fil de notre temps s'avamment géré s'interrompt brutalement et les questions essentielles, celles qui animent les philosophes depuis le berceau de l'humanité, deviennent notre Leitmotiv : la mort est-elle une finalité en soi ? Comment vivre mon deuil, comment apprivoiser l'absence ? L'âme survit-elle à notre enveloppe terrestre ?

Aller consulter un médium au XXI^e siècle, ce n'est pas vouloir connaître les chiffres gagnants du loto, désamorcer un conflit mondial ou s'adonner à une paresse intellectuelle face aux choix déterminants de sa vie. C'est envisager d'autres angles de vue, accepter d'ouvrir son champ de perceptions sensorielles et d'intégrer ces données comme des outils thérapeutiques et apaisants.

En accompagnant chaque jour des personnes endeuillées, on prête aux médiums des journées bien sombres, dans des alcôves de tristesse et de désarroi. Le deuil et son inéluctable noirceur pour seule compagnie. Il n'en est rien. Alors que les consultants tentent d'apprivoiser la mort, les défunts, à travers leurs messages, viennent avant toute chose célébrer la vie. Rire à l'évocation d'un souvenir, s'étonner de leur pertinence et s'émouvoir de leur bienveillance, c'est percevoir à nouveau leur présence et comprendre qu'ils ne sont jamais bien loin de nous.

La parole est à eux

Bonjour Anne

Voilà une bien bonne nouvelle : vous allez écrire votre livre !

Comme vous nous l'avez demandé, je vous livre mon témoignage tant sur les anecdotes que sur les éclairages de vie.

Je suis le Monsieur qui a fait 500 kms de Nice à Montpellier le 06 novembre 2016, pour venir vous voir une deuxième fois.

Au sujet de cette prise de rendez-vous déjà des bizarreries :

Je téléphone à votre secrétaire pour savoir si vous serez prochainement de passage dans les Alpes-Maritimes.

Elle me fait savoir que rien n'est prévu. Déçu, je raccroche en envisageant une rencontre téléphonique ou un déplacement à Paris. Elle me rappelle dans la foulée, pour me signaler un désistement à Montpellier (pourquoi m'a-t-elle proposé cela loin de mon domicile ?), j'entends très clairement « Prends-le », ce que j'ai fait.

C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés à nouveau.

Mais revenons un peu sur notre première rencontre à Nice.

Rencontre avec mon père :

En ce 29 novembre 2015 ; première rencontre avec lui, vous avez déjà commencé à m'appeler Jean-Claude. Étonné j'ai simplement indiqué que je m'appelais Claude et lui Jean... !!

Mon père m'a alors parlé d'un amour de jeunesse avec une personne qui finissait en « ette » comme Huguette , Colette, etc., qu'il l'avait retrouvée là-haut et qu'elle serait décédée dans les années 2005-2007.

Nous avons fait des recherches à la mairie du village du Territoire de Belfort où il habitait alors, et sommes tombés sur une camarade de classe prénommée Antoinette (je vous joins l'extrait de l'état civil certifié) et qui pourrait correspondre à sa description (bal de jeunesse, père tué à la guerre, etc.).

Ma mère n'allait pas bien du tout à cette époque, elle voyait même mon père et cette personne dans sa chambre, mon père vous a indiqué l'avoir « rattrapé de justesse déjà » mais que cette fois-ci, il lui disait « allez viens, qu'est-ce que tu attends, viens on t'attend ».

Ma mère est partie d'une complication cardio-vasculaire suite à une chute trois semaines après vous avoir vue, et un an jour pour jour après mon père. Ils ont dû alors régler entre eux les prénoms en « ette..... »

Mon père Jean est parti le 12 décembre 2014

Ma mère Jeanine est partie le 12 décembre 2015.

Papa indique aussi avoir retrouvé le seul chat (Nénette) qu'il ait jamais eu dans sa vie terrestre, en se promettant de ne plus jamais en avoir, tant la peine avait été forte à son départ.

Mon père parle alors pour moi d'un projet immobilier (qui ne s'est toujours pas réalisé) , il indique que des perturbations vont arriver dans le quartier où j'habite (rien n'avait commencé alors) et effectivement plus tard deux immeubles sont sortis de terre avec des vis-à-vis peu agréables... C'était pour lui le top départ pour un déménagement auquel je pense actuellement.

Il me parle alors de mon état physique qui est exact dans la définition (bas-ventre, prostate, etc.) et des perturbations

énergétiques qui sont liées aux deux appartements de notre couple à Tours et à St Laurent du Var. Il parle aussi des perturbations liées à nos enfants Anne et Nicolas sur lesquels il donne des indications très précises.

Il parle alors de ce que je ferai dans le domaine du soin énergétique (qui est au point mort actuellement) et de la nécessité de faire sauter des verrous psychologiques liés à mon manque de confiance et de légitimité dans le domaine (faute de formation adéquate et de mon caractère trop perfectionniste toujours insatisfait dans l'exercice de mes actions).

Il me donne son avis sur ce que je ferai dans le domaine du soin par minéraux magnétisés (toujours pas arrivé) et beaucoup de choses qui devraient se mettre en place par la suite.

Il parle aussi de l'appartement de Tours de mon épouse, de ma fille qui vit avec elle et de sa mère très proche. Il indique que personne ne veut partir de là et qu'il convient de faire nettoyer cet endroit dans lequel traînent des miasmes peu éclairants.

Il indique qu'un enfant aurait pu y être mort. Cette information pourrait être vraie au vu de la tristesse des derniers occupants qui nous l'ont vendu (malgré une enquête légère il ne me sera pas possible de vérifier ces données).

Évidemment nous avons fait procéder au nettoyage de l'appartement, qui n'est toujours pas en vente.

Il parle alors de notre fille et demande « pourquoi cette femme lui en voulait autant ? » ??

Il parle alors de la mère d'une copine qui par jalousie a voulu détruire notre fille vers ses 10 ans, en procédant à des actions occultes, et qu'il convenait de repartir de la genèse de cette malédiction transgénérationnelle réactivée, et de l'éteindre. Vous m'avez alors parlé de « Léon » qui contacté avec son associée ont

prodigué aux désenvoûtements nécessaires pour sortir l'entité démoniaque de notre fille. Certes tout n'est pas réglé mais le plus gros semble avoir été fait avec votre aide et celle de mon père qui m'a guidé sur la bonne piste de votre rencontre.

Il nous donne des nouvelles sur la santé de ma sœur et de mon frère, et tout un ensemble de bonnes indications qu'il conviendra de suivre pour le futur. Un grand moment.

Rencontre avec ma mère :

Je vous vois le 06 novembre 2016, notre mère est partie très rapidement et à accéder à la lumière tout aussi rapidement. Elle indique que sa foi et sa piété l'ont beaucoup aidée et qu'elle s'est abandonnée aux énergies lumineuses qui venait à elle. Elle indique avoir assisté à son enterrement pour la forme car elle n'y était déjà plus du tout, en remerciant les personnes qui ont donné des messes dans la chapelle familiale du Haut Doubs dont elle était originaire.

Elle dit vouloir s'identifier auprès de moi et pour cela me parle d'une erreur sur l'acte civil.

Comme nous avons demandé des extraits pour notre père, un an auparavant, nous en avons profité pour le demander pour notre mère, et effectivement il y avait une erreur (corrigée depuis).

Son nom de jeune fille qui se termine par un T se finissait par un N sur l'acte. Ceci ne l'inquiétait pas plus que cela, mais c'était important pour elle de se manifester et de s'identifier à moi grâce à ces indications. (je vous donne copie des extraits des actes civils).

Elle indique alors avec détail ses derniers instants à l'hôpital qui sont conformes à ce qui s'est passé avec trop de sédation, elle qui avait pris peu de médicaments dans sa vie. Elle indique aussi des changements et procédures judiciaires à venir dans la maison de retraite où elle était (mais nous ne voyons pas encore tout ce qu'elle a indiqué).

Elle donne des nouvelles de ma santé et de mon ouverture à une clairaudiance que je sens naître très nettement.

Elle parle du nettoyage énergétique qui a été fait sur notre fille dont elle se félicite car avant sur photos vous me disiez en parlant de ma fille « Elle va me frapper ».

Maintenant notre fille est libérée mais nous ne voyons pas encore le travail salarié annoncé pour elle, ni l'amoureux dont parlait notre mère.

Elle nous prévient de l'arrivée d'un homme auprès de notre fille, dont elle n'est pas très fan, elle nous assure qu'elle fera tout pour le remercier et le pousser hors de sa vie.

Elle parle de maternité de lieu de vie dans le Sud-Ouest pour elle dans l'avenir.

En ce qui me concerne elle parle d'une maison aux alentours de Grasse, de travaux à effectuer dans la quiétude de ce lieu, etc., mais tout ceci n'est pas encore arrivé et sera à vérifier probablement après la parution de votre ouvrage.

Ma mère (qui parlait très vite, tant vous aviez du mal à capter tout ce qu'elle vous disait) m'a beaucoup apporté depuis son départ, très souvent je la sens et même l'entends.

Ce fut un bon moment d'espérance passé avec et grâce à vous.

A la fin de notre entretien mon père s'est manifesté à nouveau « Mais il reste un homme dans la famille » nous avons oublié de parler de mon frère qui inquiète mes parents tant dans son évolution que du point de vue de sa santé.

Observations générales :

Ci-dessus étaient quelques rappels sur les deux entrevues que j'ai eues, mais j'ai aussi assisté à une médiumnité publique à Nice avec vous, et j'en ai tiré l'idée que la science n'est pas très objective, ni honnête.

Sauf à avoir monter un canular, de simples enregistrements vidéo montreraient avec évidence que les informations données par vous ne pouvaient pas être connues AVANT que vous ne canalisiez un défunt.

Je vous donne possibilité de vous servir de mon témoignage, en ne révélant pas les noms, il n'y a pas de restriction pour les prénoms ou les localités.

En ce qui me concerne je me languis de vous, et souhaiterais vous revoir ou vous entendre prochainement, afin de revisiter l'avenir proche ou entendre les conseils avisés de ma parenté défunte.

PS : J'ai suivi vos prescriptions avec le conseil de lire les ouvrages de Philippe Beaussant et de Sabrina Philippe, j'en ai été ravi. Une femme lettrée comme vous devrait nous fournir plus souvent des listes de livres anciens, comme actuels, pour nous permettre de passer de bons moments en nous élevant l'esprit par la lecture.

A bientôt de vous revoir, ou de vous consulter de visu ou par téléphone.

Bien à vous

Je vous embrasse

Mr Claude S.
St Laurent du Var

Notre témoignage est écrit à huit mains, c'est celui de quatre âmes qui se sont réunies pour communiquer le temps d'une consultation dans le cabinet d'Anne.

Notre choix de rencontrer Anne s'est fait sur sa capacité à entrer en contact avec les défunts. En effet, Éric était décédé depuis neuf mois et nous avions besoin de savoir qu'il était encore vivant dans son « Ailleurs » ; mais surtout dans la paix et qu'il se tenait toujours auprès de nous, certes différemment, éternellement.

Nous étions donc deux consultantes, en tant que demis-sœurs, nous avons pris un rendez-vous en commun. Notre histoire familiale est particulière où plutôt « originale » puisqu'Éric est le mari de l'une, le demi-frère de l'autre. Au passage, nous remercions Anne d'accepter des rendez-vous en doublon qui doivent demander davantage d'énergie.

Dès les premiers mots d'Anne qui ignorait tout de nos histoires, il a été clair que cette femme avait un don de médiumnité. Ce n'était pas ses mots que nous avons entendus mais les expressions de notre cher disparu. Ses phrases, ses allusions ne permettaient aucun doute qu'il s'agissait bien de lui qui s'exprimait à travers elle. Il a évoqué sa mort brutale, violente, réfléchie, choisie : son suicide.

Nous avons ressenti sa présence, son amour, sa protection, son intérêt envers nous et ses agacements aussi concernant certaines personnes de notre entourage.

Si nous témoignons c'est afin d'évoquer un fait surprenant, inattendu concernant la force d'Anne. Télépathie, visions, nous n'en savons rien ; mais nous voulons partager notre expérience. Ce jour-là, nous avons reçu deux flashes simultanément en silence. Deux images claires et distinctes liées à deux différents sujets, lieux et situations. Elles étaient précises, vivantes en quelque sorte car Éric nous transmettait exactement ce que nous devions voir, comprendre et ressentir. Nous ignorons si ces flashes nous sont venus d'Anne ou de lui directement, allez savoir... toujours est-il, que ce n'est qu'en sortant que nous avons évoqué nos deux mêmes flashes. Nous avons été tellement étonnées de constater que nos descriptions étaient parfaitement identiques.

Aujourd'hui encore, ces visions demeurent intactes comme si c'était hier.

Annuellement, nous continuons à consulter Anne pour des éclairages de vie. Elle est bluffante car à chaque fois, elle évoque immédiatement la question du moment qui nous taraude. Si notre première séance s'est déroulée dans son cabinet ; pour des raisons géographiques, nous avons ensuite privilégié l'échange téléphonique. Jusqu'à la rédaction de ces lignes, nous avons toujours pensé que ses consultations étaient les mêmes. En fait, nous prenons conscience que nous avons peut-être eu ces visions car nous étions tous réunis dans la même pièce.

Après une séance, nous sommes épuisées et ce n'est pas que sur le plan émotionnel. Physiquement, ça pompe de l'énergie et financièrement, quelques euros aussi au passage ; mais nous en redemandons en toute confiance.

Notre témoignage est écrit à huit mains, c'est celui de 4 âmes : Anne, Bénédicte, Éric et Vanessa.

Chère Anne,

La suite de l'histoire je ne vous l'ai jamais racontée et pourtant...

C'était il y a 3 ans, il me semble. J'avais vu une annonce de BTLV qui cherchait des témoignages pour compléter l'émission consacrée à la vente et achat de maison. J'avais donc postulé et eu la chance de passer à l'émission.

Mon cas concernait la vente d'un appartement dont mon mari et moi avons hérité de ma belle-mère, décédée en 2011. Depuis le départ, cet appartement avait posé des problèmes en termes de réparations. D'autre part, nous avons décidé de le vendre car nous ne trouvions aucun locataire. Le commercial de l'agence qui s'en occupait alors était désespéré et honteux devant cet échec.

Lorsque je vous ai eue au bout du fil, vous aviez la photo de notre bien sous les yeux et vous m'avez dit voir « les impers dans cette rue et les mitraillettes de la dernière guerre mondiale ». En

somme cet appartement semblait infesté d'une mémoire de souffrance et de torture, et qu'il serait bien difficile de s'en débarrasser. Vous avez également affirmé que cet appartement allait être vendu à « un investisseur pour location de seniors ou étudiants ».

À ce jour, l'appartement est vendu depuis dix mois et c'est bien un investisseur qui a acheté plusieurs appartements dans le même immeuble pour les louer à des étudiants.

Tout ce que vous m'aviez dit à l'époque s'est avéré très juste, sauf le temps que ça allait prendre, mais ça, je comprends bien que de l'autre côté du voile, ils n'ont pas de calendrier.

Vous m'aviez dit aussi que je ne récupérerais pas tout mon argent et ce fut le cas. Mais nous en sommes débarrassés et contents de l'être.

Encore un grand merci !

Carmo F. (Saint-Étienne)

Anne,

Je me souviens du passage à l'émission de Bob sur BTLV, en juillet 2015

Je t'avais envoyé une photo de mon père et de ma mère. J'avais 3 mois quand ma mère est décédée et 5 ans à la mort de mon père.

Ce que tu as pu voir – les cinq sœurs assises sur un petit muret – je ne t'en avais pas parlé et j'imaginai qu'elles te regardaient. En effet, ma mère avait 4 sœurs et 3 sur cinq sont parties maintenant. Tu as vu qu'elles travaillaient toutes dans la même usine, eh oui, elles étaient toutes dans les filatures Blin qui fabriquaient les draps à Elbeuf.

Tu m'as dit alors que ma mère tenait à te raconter comment tout s'était précipité pour elle, avant sa mort. Cela l'avait beaucoup perturbée car elle n'avait rien pu faire... En effet, elle était enceinte

de moi, et porteuse d'un cancer, la chimio aurait détruit le fœtus. Elle et mon père avaient dû choisir entre moi et elle.

J'ai alors pensé à ce que m'avait confié ma sœur aînée. On ne lui avait pas tout révélé sur l'état de santé de maman – elle avait à peine 18 ans – et elle m'a toujours dit qu'on l'avait mal soignée, pas prise au sérieux... on disait même d'elle que c'était une malade imaginaire ! Je veux dire par là que la confusion que t'as rapportée maman ressemble bien à celle que m'a rapportée ma sœur.

Je me souviens que je te laissais parler, je ne voulais pas perdre la moindre seconde avec des questions qui ne la concernaient pas.

Tu m'as dit aussi que... non, ELLE m'a dit aussi, comme j'étais artiste, qu'il y aurait un projet pour moi, avec des habits des années cinquante, et que ça ferait démarrer mon activité professionnelle... mais je ne vois toujours pas ce que c'est, d'autant plus que j'ai un blocage par rapport à la couture, aux habits, une histoire d'amour-haine ; quand je t'en ai parlé au téléphone, tu m'as dit "Tu m'étonnes !". Quoique je me lance dans la vidéo, le ciné, c'est peut-être plus de ce côté-là que ça va évoluer ?

ELLE m'a dit aussi : « **Sois libre.** Tu as de la chance de ne pas avoir eu 6 enfants comme moi, fais ta vie, fais ce que tu veux. »

Merci maman, j'ai bien besoin de me souvenir de ça en ce moment.

Tu m'as aussi parlé d'une de mes tantes, une tante qui était dans la confection et qui avait besoin de moi. Quand tu as prononcé le mot "confection", je n'ai pas fait le rapprochement immédiatement. Incroyable que je n'ai pas pensé à elle tout de suite. De mon enfance jusqu'à 18 ans, j'allais en vacances chez elle, elle m'a tellement appris, c'était le paradis pour moi... Elle était très proche de ma mère et elle était dans la confection, dans la confection d'habits !!!

Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! En atelier de couture depuis ses huit ans, elle a fini sa carrière en tant que responsable de la section prêt-à-porter d'un lycée professionnel, elle en était très fière. Au moment de l'émission, cette tante n'était pas décédée, mais elle ne voulait plus me voir ; placée dans une maison de retraite, une clinique pour mourants, elle était malade et perdait ses esprits... mais retrouvait ceux de ses 4 ans, avant que le pire ne commence, la guerre et autres sévices. Elle s'était battue pour avoir un bon statut, elle avait une belle maison aussi, c'était un exemple pour moi. Mais voilà, je n'avais pas pensé à elle. Pour moi, à ce moment-là, la « confection » c'était la confection d'objets, c'est tout, je n'ai pas cherché plus loin, et peut-être qu'il ne le fallait pas ! Mais je m'en suis voulu après.

À la fin de l'émission, toi et Bob m'avez demandé si je voulais poser d'autres questions, j'ai balbutié "ben... euh... non", alors que si, j'aurais voulu tout savoir d'elle et, en même temps, elle avait sûrement dit ce qu'il fallait, et puis c'est le passé, c'est ma vie que je dois vivre désormais. Libre. Libérée.

Avant de partager ce moment sur BTLV, je pensais que ce que diraient mes parents serait décisif pour moi, m'éclairerait de façon spectaculaire... Et puis non, juste quelques mots pour la soulager elle et me guider un peu moi... quelque chose de simple.

Depuis je dis souvent : "Les défunts ne sont jamais bien loin."

Mon père n'a pas pris la parole ce jour-là, mais il m'avait déjà parlé. En 2013, je venais de quitter un métier qui me rapportait de l'argent, parce que je voulais vivre de mes arts. J'étais allongée, là, sur mon lit, et même pas angoissée ! Alors, je me le dis, je m'en étonne, presque à haute voix, et là je le vois ! La silhouette de mon père, de profil, de pied en cap, en costard cravate, souriant

malicieusement. Il ressent mon étonnement et il me dit : **"Je suis fier de toi."**

Voilà. Mon père m'avait déjà parlé.

Et puis, il faut que je te raconte. Même si ça dépasse un peu le cadre de "notre" émission, c'est une jolie histoire et tu vas retrouver cette tante qui était dans la confection.

C'était fin juillet 2016. Je décide d'aller voir cette tante, à Fécamp, une ville au bord de la Manche, en Normandie. Je l'ai vue un peu, 4 ans auparavant, mais cela fait 20 ans qu'elle ne veut plus me voir. Le car en provenance d'Étretat m'a déposée à 13 h 30. Je dois attendre ma sœur qui arrivera un peu plus tard en voiture. Alors, pendant ce temps, je décide de passer par tous les endroits qu'on aimait ensemble. Le bord de mer, le marché... et pour finir, j'allais l'oublier, l'Abbaye, celle qu'on voyait de la maison !

Je vais pour ressortir, mon téléphone vibre. C'est mon cousin qui m'annonce : "C'est fini pour Jacqueline, mes parents sont à la clinique avec elle." Je lui dis que moi aussi je suis à Fécamp. Ma sœur arrive, on monte la voir, je vois sa peau fine, ses mains me manquent. Ses mains noueuses et ridées qui ont tellement travaillé, les aiguilles les tissus, les roses la terre, et trop peu caressé... Je pleure beaucoup mais je sais qu'elle est là. Je dis aux infirmières "il y a une heure, j'étais à la mer avec elle !". Avec mon oncle et ma tante, la dernière sœur, on va à sa maison. Les aiguilles de l'horloge se sont arrêtées à 14 h 30, à l'heure où son décès a été constaté. Elle est délivrée maintenant, du carcan de sa vie d'antan, de sa vie d'enfant...

"Les défunts ne sont jamais bien loin."

Je rêve d'elle parfois, elle est toujours là-bas, dans sa maison jolie, elle range sa vaisselle et parle à ses roses...

Je voulais te dire que cette expérience m'a permis d'alléger (dans la mesure du possible) certaines souffrances.

Céline C.

Bonsoir Anne

Peut-être vous souvenez-vous de moi (même si ça commence à dater), je me rappelle très bien de notre rencontre. J'avais demandé un rendez-vous en privé avec vous sur Paris, c'était le 20 mars 2014 (un jeudi en fin d'après-midi). Je travaille dans l'hôtellerie et j'avais entendu parler de vous par l'intermédiaire d'un collègue, un de vos followers sur Facebook.

À l'époque, je n'avais qu'une connaissance abstraite de ce qu'était un médium, mais j'étais loin de penser qu'en allant chercher quelques réponses existentielles (je sortais alors d'une déception amoureuse), j'allais obtenir une réponse bien plus riche.

Au premier abord, j'ai été agréablement surpris par votre capacité à apaiser les douleurs les plus intimes (là, j'ai compris que le travail de médium avait un côté thérapeutique). Je me suis senti compris et mis en valeur, car vous aviez tout de suite réussi, en me voyant, à identifier mes qualités "profondes", intimes et religieuses, et mes aspirations dans la vie. Vous m'aviez pronostiqué une future rencontre amoureuse au travail, dans un grand groupe hôtelier (vous n'aviez pas dit le nom du groupe, mais il s'agissait du groupe A****, où j'officie actuellement), avec une jeune femme étrangère issue d'un milieu défavorisé, et dont la scolarité aurait été tronquée par manque d'argent et la nécessité de commencer à travailler très tôt.

Aujourd'hui, je pense l'avoir identifiée (elle correspond parfaitement à la description que vous en aviez faite), et s'il s'agit bien d'elle, elle traverse actuellement une épreuve très difficile avec le décès de sa maman.

Le moment décisif et le plus inattendu de l'entretien survint lorsque vous avez reçu en clair audience la présence de ma mamie, décédée en 2007. Les détails que vous m'avez alors donné ne laissent que peu de place au doute ; vous avez par exemple évoqué son incompréhension quant au fait que je n'avais toujours pas d'uniforme à ma taille (ça faisait effectivement 6 mois que je bataillais avec mon ex-directrice pour avoir enfin une tenue adaptée), détail dont vous ne pouviez pas avoir connaissance sans une aide venue d'ailleurs...

Le fait de savoir ma mamie heureuse et en sécurité dans l'autre monde m'a profondément réconforté et m'a aidé à remonter la pente. J'avais toujours ce regret comme vessie profonde de ne pas avoir assez profité de son amour et de sa présence, à l'époque où elle était encore en vie, j'enrageais de ne pas avoir été "un assez bon petit-fils" ou trop distant (adolescence oblige !), de ne pas lui avoir donné toute l'affection qu'elle méritait, persuadé d'être une « mauvaise personne » qui « ne méritait » pas que le Ciel lui rende « grâce ». Mais ce témoignage, selon lequel elle ne m'en tenait aucunement rigueur et qu'elle continuerait à veiller sur moi éternellement, m'a en grande partie libéré de ces tourments. Et comme je lui ai répondu lors de notre séance, j'espère toujours la revoir dans l'autre monde pour me rattraper, si le Ciel me le permet.

En tant que croyant, j'avais déjà la conviction qu'une vie après la vie terrestre existait sur un autre plan, ma rencontre avec vous ne laisse plus aucun doute dans mon esprit.

Cordialement

Grégory B.

À ma plume...

C'était un 24 février 2016.

Enfin ! J'avais rendez-vous ! Pour la première fois, j'allais voir une médium. Cela me stressait et j'imaginai une ambiance un peu comme dans les films : crâne de buffle au mur, des potions sur une étagère... J'étais donc loin de m'imaginer arriver dans un très joli bureau avec un secrétaire et une très charmante médium assise face à moi, m'accueillant avec une voix douce et rassurante.

J'étais venue accompagnée du frère de mon petit ami décédé d'un accident de moto 3 mois auparavant. Je venais pour lui, pour en apprendre un peu plus sur ce mystérieux départ, fauché sur la route, un soir où peu de monde circulait et où aucun témoin n'était présent. Rien de plus moche que de ne pas savoir !

Elle m'avait demandé une photo du défunt et j'avais pris soin de prendre une des plus belles de son dernier shooting... car cet homme-là était un vrai artiste !

Alors, j'ai pu avoir des réponses. De le savoir bien en vie, de l'autre côté, m'a apaisée. Entendre ses expressions, ses mots – et même ses révélations que j'ai pu confirmer plus tard ! – dans la bouche d'Anne m'a stupéfiée. Il m'a dit que je referai ma vie, que j'aurais sûrement des jumeaux plus tard et j'avoue qu'à ce moment-là, il m'était impossible d'accepter d'entendre cela. Mais avec le recul, cela me plaît, et ce serait une belle revanche sur la vie. Tant qu'on est là, autant vivre à fond.

Je n'ai désormais plus peur de la mort.

Ah, j'oubliais ! Contre toute attente, en début de séance, Anne me dit soudain qu'un autre homme, qui avait beaucoup compté dans ma vie, voulait me passer un message. En me donnant certains éléments, j'ai immédiatement compris que c'était mon grand-père... et il consolait mon chéri ! On peut donc être triste au paradis ?.

Cette rencontre magique m'a confirmée que la mort n'est qu'illusion et qu'il y a un bel après.

Ce ne sont pas des adieux que l'on fait mais juste des au revoirs.

Merci pour ce beau moment, bien qu'il ne fût pas simple à vivre, tant les émotions tourbillonnaient en moi.

Kaori S.

Bonsoir Anne,

Je me permets de vous écrire car j'ai été touché ce soir. Ma mère m'a parlé de votre rencontre, elle en a été bouleversée. Je l'ai écoutée et j'ai été ému. Ensuite, j'ai soigneusement posé votre carte dans mes mains pour rentrer en contact avec vous. Je l'ai ensuite posée devant ma statuette de Bouddha qui prend la Terre à témoin, située tout à côté de Tchenrezi, le Bouddha de la Compassion. J'ai alors éclairé ce petit lieu d'une petite lumière, à côté de moi. Puis m'est venu le souhait de vous écrire, pour vous remercier de tout ce que vous avez offert à ma mère et, au-delà de cela, à tout son entourage proche.

Ma mère m'a parlé de l'ensemble de votre consultation, c'était très beau !

Ma mère m'a également parlé de ce que vous avez ressenti sur moi. J'ai été très touché. Je n'ai jamais cru au diagnostic de la schizophrénie, mais j'ai appris à baisser la tête et à faire en sorte d'écouter les médecins, car ce sont eux qui détiennent la science médicale. Alors, il a fallu apprendre à accepter quelque chose qui ne sonnait pas juste dans mon cœur.

Si je pouvais, avec ma famille, affirmer et confirmer votre intuition auprès des médecins, alors, ce serait un nouveau départ pour un avenir meilleur, car je vivais dans une incohérence absolue. Ma vie ne sonnait pas juste.

J'aimerais également parler avec vous des autres choses que vous avez soulevées avec ma mère à mon sujet. J'aimerais bien m'entretenir avec vous pour que vous me conseilliez sur certains aspects que vous avez abordés.

Je serais très heureux de faire votre connaissance et d'apprendre un peu plus encore à me diriger dans ma vie.

Je vous suis très reconnaissant,
Respectueusement,

Philippe C.

Il était une fois, un ancien militaire à l'esprit plus que rationnel, formaté durant 25 ans par des considérations très « terre à terre », s'intéressant « un peu » à tout ce que l'on peut qualifier de « paranormal », mais sans franchement y prêter une attention particulière.

Et puis, un jour, le destin a voulu qu'un ami lui laisse un lien sur Facebook, à propos d'une web radio traitant justement de ces sujets. En bon (ex)militaire discipliné, et curieux de nature, il a bien évidemment été jeter un œil sur le lien et laisser traîner ses deux oreilles attentives. Et ce soir-là, à l'écoute de ce programme (BTLV, pour ne pas la nommer), il a été conquis par la médium qui intervenait en direct.

Anne TUFFIGO, sans le savoir, venait d'amorcer un bouleversement dans la vie de cette personne.

Rendez-vous fut pris à son cabinet parisien et le sentiment immédiat d'être passé au scanner par une personne ultra-professionnelle. Le choc des messages délivrés, d'une précision chirurgicale, et surtout, surtout, une phrase qui restera gravée dans sa mémoire à tout jamais : « Et vous voulez que je vous mette un coup de pied aux fesses pour que vous fassiez avec vos mains ce que vous devez faire depuis si longtemps !!! »

Choc, interrogation, rires et, au final, une certitude commençant à faire son chemin : il allait faire un virage à 180 degrés, un changement de vie radical.

Finis les missions de protection rapprochée en Afrique, finis de crapahuter à l'autre bout de la planète pour des causes qui ne lui parlaient plus beaucoup, et place à ce qui avait (certainement) toujours été sa mission de vie : soulager les personnes et les animaux par imposition des mains. Le magnétisme venait de faire irruption dans sa vie d'une façon plus concrète que jamais.

Aujourd'hui, 3 ans après cette belle rencontre, j'exerce avec bonheur mon activité de magnétiseur, que ce soit pour des soins aux humains ou, peut-être encore plus, pour les animaux, dont je me sens très proche.

De tout ceci, j'ai tiré une conclusion qui pourrait se résumer ainsi : quand la vie (et sûrement nos guides, anges gardiens et tous les autres...) a décidé d'un destin, inutile de lutter, il suffit juste d'ouvrir les yeux, d'ouvrir son cœur, et de se laisser guider même si l'on doute, même si c'est parfois difficile de tout remettre en question.

Philippe F.
25 mai 2018

J'avais à peine tourné le dos
Si elle était partie -
Qu'avais-je fait de trop?
C'est la dernière fois que le mot immédiat
prend un sens au plus haut de soi -
Si est-elle devenue ?
Existe-t-elle ?

Avec recours -
Sépulture non Dieu
Dieu ne faire ?
Comment l'aider ?
Tout pour un Dieu -

D'accord -
Un Dieu ? Le Vide ?
Non Dieu - > rien pour Dieu - Plus Dieu
Faire Dieu ?
Faire Souffrir ?
Faire Haïsser les Épaules ?
- Je m'en fous -

Anne, s'il vous plaît
Pour elle, pour eux, pour moi -
J'y vais debout, les yeux ouverts
J'espère tout, je n'attends rien -
Anne a conversé avec Jeanne -
- Émerveillée

Je n'existe plus mais Jeanne Existe
Je suis maintenant dans la plénitude du
bonheur de l'instant -
J'existe à nouveau - où l'autre peut-elle ?

Anne, vous n'avez donné le coup de vivre
et en plus la Paix

Un Don par Annonciation U N N O

J'avais à peine tourné le dos
Qu'elle était partie
Qu'avais-je fait de trop ?
C'est la première fois que le mot irrémédiable prend un sens au plus
profond de moi.
Qu'est-elle devenue ?
Existe-t-elle ?
Aucun recours. Définitif mon Dieu. Diable que faire ?
Comment l'aider ? Tout pour un rien.
D'accord.
Un mur ? Le vide ?
Non rien. Strictement rien. Plus rien.
Faire rire ? Faire sourire ? Faire hausser les épaules ? Je m'en fous.
Anne, s'il vous plaît : pour elle, pour eux, pour moi.
J'y vais debout, les yeux ouverts. J'espère tout, je n'attends rien.
Anne a conversé avec Jeanne. Indescriptible.
Je n'existe plus, mais Jeanne existe. Je suis maintenant dans la
plénitude du bonheur de l'instrument.
J'existe à nouveau, vraiment peut-être ?
Anne, vous m'avez donné le courage de vivre et en plus en paix.
Un don pour sourire

Claude (88 printemps)

POUR ALLER PLUS LOIN...

Mitch Albom, *Les cinq personnes que j'ai rencontrées là-haut*, Paris, XO Éditions

Eben Alexander, *La Preuve du Paradis*, Paris, J'ai lu

Stéphane Allix, *La mort n'est pas une terre étrangère*, Paris, Albin Michel

Gérard Athias, *Dictionnaire généalogique des prénoms*, Bordeaux, Pictorus

René Barjavel, *La Faim du tigre*, Paris, Gallimard

Père François Brune, *Les morts nous parlent*, Paris, Le Livre de poche

Ned Dougherty, *Voie express pour le Paradis*, Paris, Le jardin des Livres

Nicole Dron, *45 Secondes d'éternité*, Montaignut-sur-Save, Kymzo

Camille Flammarion, *La Pluralité des mondes habités*, Whitefish (MT), Kessinger Publishing

Elizabeth Gilbert, *Mange, prie, aime*, Paris, Le Livre de poche

J. W. Ironmonger, *Le Génie des coïncidences*, Paris, Stock

Pierre Jovanovic et Anne-Marie Bruyant, *L'Explorateur de l'Au-Delà*, Paris, Le jardin des Livres

Allan Kardec, *Le Livre des médiums*, Paris, Dervy

Elisabeth Kübler-Ross, *Leçons de vie*, Paris, Pocket

Philippe Labro, *Le Flûtiste invisible*, Paris, Gallimard
Daniel Meurois et Anne Givaudan, *Terre d'émeraude*, Paris, J'ai lu
Dr Melvin Morse, *La Divine Connexion*, Paris, Le jardin des Livres
Sylvie Nach, *Ces armes qui nous ont tués*, Escalquens, Quintessence
Michael Newton, *Journée dans l'Au-Delà*, Paris, Le jardin des Livres
Edgar Poe, *Histoires extraordinaires*, Paris, Le Livre de poche
Sogyal Rinpoché, *Le Livre tibétain de la vie et de la mort*, Paris, Le Livre
de poche
Hugues Royer, *Est-ce que tu m'entends ?*, Paris, L'Archipel
Jacques Salomé, *Contes d'errances, contes d'espérance*, Paris, Albin
Michel
Robert Schwartz, *Âmes courageuses*, Villefloure, Éditions Hélios
Neale Donald Walsch, *Conversations avec Dieu*, Outremont (Québec),
Les éditions Ariane
Francisco Cândido Xavier, *Action et Réaction*, Miami (FL), Edicei of
America

REMERCIEMENTS

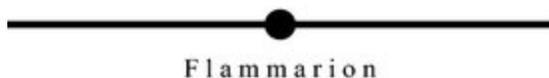
À maman, ma guide céleste.

Merci à mon papa Gérard et à mon frère Thomas de m'avoir permis de vous livrer un pan de notre histoire. Merci à Annie de veiller avec tant de bienveillance sur moi. À Stella pour ses rires qui enchantent ma vie.

Merci à Florence et Philippe pour leur soutien, à Stéphanie mon fil d'Ariane. À Élise pour sa douceur.

Merci à Sébastien pour ses relectures précieuses, à Bertrand pour ses encouragements les jours sombres. À Maud et Amaury pour leur amitié de tous les instants.

Merci à tous mes consultants pour leur confiance et leurs témoignages.



Flammarion

Notes

1. Michel Delpech, *Wight is Wight*, 1969.
2. Mylène Farmer, *Pourvu qu'elles soient douces*, 1988.

Notes

1. Ce que nous appelons « plans » sont en réalité les corps subtils de la Terre. Tout comme les corps subtils sont des enveloppes d'énergie qui nous recouvrent, les plans vibratoires sont des sphères d'énergie qui entourent les corps célestes : au-delà du plan physique, qui est celui sur lequel nous évoluons, on distingue le plan éthérique, permettant de capter l'énergie diffusée par le plan terrestre, le plan astral, nommé la plupart du temps « bas astral », le plan causal qui est le domaine de l'Égo, le plan mental où l'on retrouve les formes-pensées et les égrégores, le plan bouddhique et enfin l'akasha, qui correspond à la Source Divine Primordiale.
2. *Ghost*, film américain de Jerry Zucker, 1990.
3. Jacques Brel, *La Chanson des vieux amants*, 1967.

Notes

1. Georges Brassens, *La Mauvaise Réputation*, 1952.

Notes

1. *Nosso Lar / Notre Demeure*, film brésilien de Wagner de Assis (2016).